rouage
ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

ATELIERS DE FORMATION ET D'ÉCHANGES

en art communautaire militant

15 et 16 mai 2014

Pour les organismes communautaires de défense des droits,
les membres de ces organismes
les artistes ou collectifs d'artistes militants
et tout organisme ou toute personne intéressée à l'art communautaire militant

TABLE DES MATIÈRES

HORAIRE DES DEUX JOURNÉES D'ATELIERS 5

DOCUMENTS D'ACCOMPAGNEMENT

Outil de référence 17

La communication consciente 23

CHANSON DE L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT 38

LES CONDITIONS FAVORABLES

- Aide-mémoire 40
- Un peu plus sur les conditions favorables 42

COMPTE-RENDU DES ATELIERS DE JUIN 2013 55

BIBLIOGRAPHIE 127

ANNEXE **SUR L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT**

Définition, principes de base, critères 137

RÉINVENTONS LE PRINTEMPS !

Jeudi le 15 mai et vendredi le 16 mai 2014
De 9 h à 17 h
Au CEDA
(Centre d'éducation aux adultes de la Petite-Bourgogne et Saint-Henri),
2515 rue Delisle, Montréal

PREMIÈRE JOURNÉE
Jeudi 15 mai

8 h 45
Accueil / Inscription

9 h 15 - 9h 45
INTRODUCTION
Où on fait connaissance et où on commence à se mettre en action

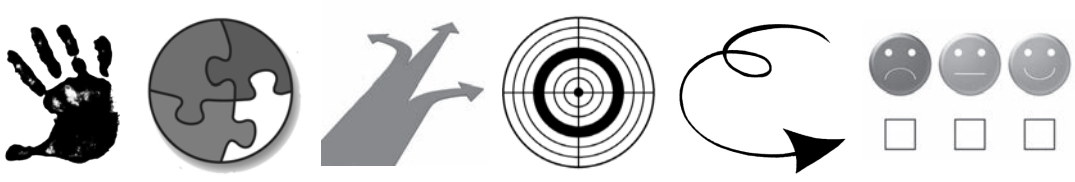
Mot de bienvenue et présentation du programme des deux journées

EXERCICE BRISE-GLACE CRÉATIF
avec Caroline Legault

9 h 45 - 10 h
UN OUTIL DE RÉFÉRENCE
qui servira de fil conducteur tout au long des deux journées

Présentation d'un outil présentant les différentes phases du processus d'action collective à l'oeuvre dans un projet en art communautaire militant (voir pages 17-21 du présent document)

Ces différentes phases sont illustrées par ces symboles :



10 h - 12 h 15
avec une pause à 11 h

LES RÔLES DE CHAQUE PARTIE

LES TROIS PROCHAINS BLOCS D'ACTIVITÉS AURONT LIEU EN MÊME TEMPS.

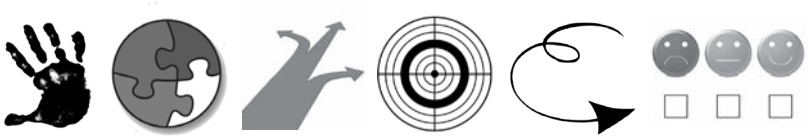
Vous êtes invitéEs à vous diriger vers l'atelier qui correspond à votre «statut» :

Atelier 1
pour les intervenantEs des organismes qui souhaitent déposer une demande de soutien et les «curieux et curieuses », les passionnéEs, qui viennent pour se familiariser avec l'art communautaire militant (sans intention de déposer une demande)

Atelier 2
pour les membres des organismes qui souhaitent déposer une demande de soutien;

Atelier 3
pour les artistes associés à des organismes qui souhaitent déposer une demande de soutien et les «curieux et curieuses »...

ATELIER 1



Pour les intervenantEs des organismes communautaires et les «curieux et curieuses»

ANIMER POUR ENTENDRE TOUT LE MONDE
ANIMER POUR ALLER PLUS LOIN

avec Esther Filion et Nathalie Germain

L'atelier permettra aux participantEs de découvrir et de partager des stratégies et méthodes d'animation qui favorisent la prise de parole de tous et toutes dans un groupe. Il offrira aussi des outils visuels qui peuvent aider un groupe à cheminer graduellement vers un niveau d'analyse plus politique ou critique. Il proposera enfin des outils d'évaluation pour soutenir la réalisation d'un projet agréable et efficace.

ATELIER 2

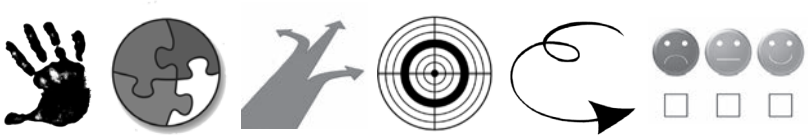
Pour les membres des organismes communautaires

LE DÉFI DE S'EXPRIMER ET D'AGIR ENSEMBLE

avec Alyssa Symons-Bélanger

Les membres des organismes communautaires sont les personnes les premières concernées dans un projet en art communautaire militant. Cet atelier mettra l'accent sur leur rôle essentiel qui est de partir de leur propre situation injuste ou difficile, partager leurs expériences, leurs histoires, leurs talents, exprimer des opinions et déterminer quel changement social revendiquer.
L'atelier sera l'occasion de transmettre un outil utile en ce sens : le théâtre image ou la visualisation d'une situation ou d'un thème à l'aide de « sculptures humaines ».

ATELIER 3



Pour les artistes
et les «curieux et curieuses»

DÉFINIR ET PRENDRE SA PLACE EN TANT QU'ARTISTE

discussion animée par Emily Lalibeté

Quelques pistes de réflexion :

- Comme artistes, jusqu'où peut-on avoir un apport dans la création des œuvres individuelles et collectives ? Jusqu'où peut-on intervenir pour y apporter ses connaissances et compétences personnelles ?
- De quelle manière peut-on enrichir le projet collectif sans prendre trop de place ou s'oublier complètement ? Où se situe la limite entre le partage d'une expertise et l'imposition de sa vision esthétique ?
- Quels sont les impacts de son statut d'artiste sur la perception de son rôle au sein du groupe, par les autres membres du collectif et par soi-même ? Ce statut crée-t-il une forme de hiérarchisation en lui-même ? Comment est-ce possible de créer une relation horizontale dans cette création tout en prenant sa place ?
- La notion de la qualité esthétique des œuvres devrait-elle s'appliquer dans le cadre d'un projet d'art communautaire militant ? En suivant des objectifs plutôt sociopolitiques et communautaires, en vient-on à prioriser l'éthique et l'action militante au détriment de l'art lui-même ?
- Au-delà du « talent » artistique et des compétences techniques que l'on amène au groupe, comment peut-on provoquer des déblocages chez les individus, stimuler des prises de risques et encourager la reconnaissance de leurs forces ?

12 h 15 – 1 h 15

Dîner

1 h 15 - 3 h 15
avec une pause à 14 h

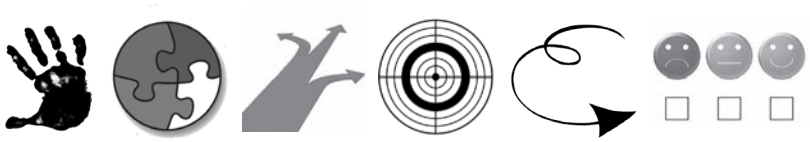
ON VISITE TROIS DIFFÉRENTS PROJETS !

L'expérience vécue par trois des projets soutenus par ROUAGE

Vous êtes invitées à « faire le tour » de trois espaces où vous attendent des personnes de ces trois projets qui vous transmettront leur expérience, leurs bons coups, les défis rencontrés, etc. et à qui vous pourrez poser les questions qui vous préoccupent : comment ça se passe ? comment on commence ? comment on décide ensemble ?... comment se développe l'aspect militant ?...

Vous disposerez de 25 minutes par espace,
à la suite de quoi vous vous dirigerez vers une autre espace.

ESPACE 1



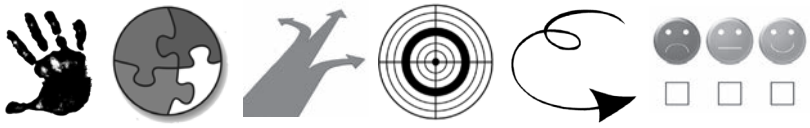
Présentation du
CEDA - SECTEUR ALPHABÉTISATION

Le droit au respect et à la dignité pour les personnes analphabètes.

Ça ne va pas de soi de dire que ce n'est pas juste et de demander publiquement que ça change. Il sera question des étapes nécessaires pendant les premières semaines du projet avant de pouvoir passer à l'action dans l'espace public et commencer à revendiquer ses droits.
Les participantEs auront l'occasion de prendre connaissance des diverses réalisations inspirantes de ce groupe.

Les moyens employés : des actions à l'extérieur, dans le quartier Sud-ouest de Montréal et lors de diverses manifestations.

ESPACE 2



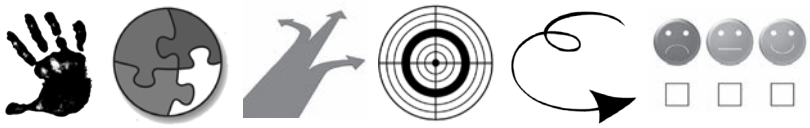
Présentation du
CENTRE DE TRAVAILLEUSES ET DE TRAVAILLEURS IMMIGRANTS (CTI)

La défense des droits des travailleuses et travailleurs immigrants, très marginaliséEs, aux prises avec des conditions de vie discriminatoire.

Ce n'est pas tant que les conditions de travail sont déshumanisantes (et elles ont aberrantes!), mais les personnes vivent cette discrimination dans tous les aspects de leur vie. Ce projet a permis aux membres de raconter leur propre histoire collective et individuelle, de rejoindre les personnes qui vivent des expériences semblables et de revendiquer la solidarité et les changements nécessaires pour améliorer leur situation. Depuis, le groupe en est venu à prendre sa place dans l'espace public en tant que Bloc d'artistes du CTI.

Les moyens employés : une approche interdisciplinaire (dont le théâtre).

ESPACE 3



Présentation de
ACCÈS CONDITIONS VIE – LAC ST-JEAN EST (Alma)

La défense des droits des personnes assistées sociales

Ce projet vise la sensibilisation de la population et des décideurs à la réalité difficile des gens qui vivent en situation de pauvreté. Jusqu'à maintenant, il a apporté à l'organisme et à ses membres des formes renouvelées et emballantes de revendication. Il profite également d'une visibilité due à son contexte régional particulier.

Les moyens employés : une approche interdisciplinaire (dont la photo et la vidéo).

3 h 15 – 3 h 30

BILAN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

Petit retour en plénière
Où on essaie de tout relier ce qui a été absorbé pendant toute la journée

3 h 30 - 5 h

ÉCHANGES INFORMELS AUTOUR D'UN VIN (ou breuvage sans alcool) ET FROMAGES

Où on se détend de façon agréable pour conclure cette première journée

DEUXIEME JOURNEE

vendredi 16 mai

8 h 45
Accueil / Inscription

9 h 30 – 9 h 45

INTRODUCTION À LA DEUXIÈME JOURNÉE

Quelques considérations sur les conditions favorables
pour attirer l'attention sur des points non abordés lors de la formation

9 h 45 – 12 h
avec une pause à 11 h

COMMENT ÊTRE, DÉCIDER ET MILITER ENSEMBLE ?

LES TROIS PROCHAINS BLOCS D'ACTIVITÉS
AURONT LIEU EN MÊME TEMPS.

Vous serez ensuite inviteEs à aller vers l'atelier qui correspond à votre «statut» :

Atelier 1 et Atelier 2 (au choix):
pour les artistes et intervenantEs des organismes qui souhaitent déposer une demande de soutien, ainsi que pour les «curieux et curieuses» qui participent sans avoir l'intention de déposer une demande

Atelier 3 :
pour les membres des organismes communautaires qui souhaitent déposer une demande de soutien.

ATELIER 1

Pour les artistes et intervenantEs des organismes communautaires, et les «curieux et curieuses»

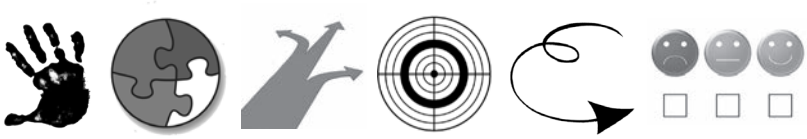
EXPÉRIMENTATION D'UN PROCESSUS DE DÉCISIONS COLLECTIVES

avec Nathalie Germain

Cet atelier permettra aux participantEs d'expérimenter un processus de décision collective.

Par le biais d'une mise en situation, plusieurs outils concrets seront présentés. Ces outils visuels seront utiles pour divers types de modes décisionnels, dont le consensus.

ATELIER 2



Pour les artistes et intervenantEs des organismes communautaires, et les «curieux et curieuses»

SUR LA RÉSOLUTION DE CONFLITS

avec Julie Champagne

L'*art communautaire militant est basé sur les relations interpersonnelles qui se tissent avant, pendant et après la création collective entre les divers partenaires. Les objectifs et les intérêts de chacunE étant divers et différents, les situations possiblement conflictuelles sont nombreuses .*

L'empathie est une habileté rare dans nos systèmes et environnements de travail basé sur la performance et l'efficacité. Toutefois cette façon d'être ensemble change tout. Julie vous partagera certains points de repère sur l'écoute empathique et surtout sur les qualités d'être sur lesquelles elle repose. L'empathie est une porte d'entrée majeure pour créer les conditions favorables d'un dialogue où les besoins de tous et toutes peuvent être entendus. Une proposition d'activité pratique est incluse dans la présentation.

Voir le document d'accompagnement de cet atelier, pages 23-37.

ATELIER 3

Pour les membres des organismes communautaires

EXPÉRIMENTER CONCRÈTEMENT C'EST QUOI L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

PARTIE A
PRENDRE LA PAROLE DEVANT LES AUTRES
animé par Esther Filion

Les participantEs pourront découvrir des trucs pour parler devant les autres et pour bien se préparer à partir de leur réalité spécifique. Cette activité sera centrée sur les situations vécues par les personnes les premières concernées, qui vont avoir à s'exprimer sur leurs conditions de vie dans le cadre d'un projet d'art communautaire militant.

PARTIE B
EXPÉRIMENTATION ARTISTIQUE
à partir de ce qui aura été discuté dans la partie A
animé par Danièle Bergeron

Cette activité permettra de transposer dans une création artistique ce qui aura émergé dans la première partie. L'objectif est de faire vivre une mini-expérience en art communautaire militant avec une artiste.

12 h - 12 h 15
ACTIVITÉ DE PRÉSENTATION COLLECTIVE AVEC PRISE DE PAROLE
(suite de l'atelier 3)

Cette activité permettra aux membres qui le souhaitent (et qui ont participé à l'atelier 3) de présenter devant touTEs les participantEs les résultats de l'activité d'expérimentation artistique précédente.

12 h 15 – 1 h 15

Dîner

1 h 15 - 1 h 30

LA CHANSON DE L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

animé par Dan Parker

Les divers enjeux et conditions favorables à considérer avant d'entreprendre un projet d'art communautaire militant, transposés dans une chanson « aide-mémoire »
(voir les paroles, pages 38 et 39 du présent document)

À chanter en choeur

1 h 30– 3 h

BILAN - ÉVALUATION

Dernières questions sur les deux journées d'ateliers

Bilan en sous-groupes et plénière

Période d'évaluation individuelle

À partir de 3 h

PÉRIODE DE REMISE

des formulaires de demande de soutien financier aux groupes éligibles

Pendant ce temps... et jusqu'à 5 h

LE VERRE DE LA FIN

Où on se quitte en partageant un dernier verre... pour mieux se retrouver dans l'année à venir, d'une façon ou d'une autre...

BIOS DES PRÉSENTATRICES ET PRÉSENTATEUR

Alyssa Symons-Bélanger *a fait ses études en Art dramatique au Cégep Saint-Laurent. Lors d'un voyage au Kenya, elle a été inspirée par les projets d'art communautaire créés par des artistes locaux pour les jeunes vivant dans les bidonvilles. Ainsi la question est venue : comment faire un théâtre réellement engagé? Elle trouva sa réponse dans le livre d'Augusto Boal,* Le Théâtre de l'opprimé. *Après le Cégep, elle est repartie au Kenya suivre une formation avec Amani People's Theatre et se dirigea ensuite en Inde pour se former avec la troupe «Jana Sanskriti. De retour au Québec, Alyssa participa à plusieurs créations collectives, dont Le Cabaret Olé Oléoducs, le collectif La Mèche Rebelle et les Performances Créatives. Aussi, elle participe au projet d'art communautaire militant avec les membres et les intervenantes du Centre d'action des citoyens et citoyennes de Verdun (CACV).*

Caroline Legault *est une auteure, conteuse, comédienne et animatrice depuis de nombreuses années. Elle parcourt les histoires à raconter comme de vertes collines où il fait bon se recueillir pour un moment, rire, s'émouvoir et partager. Son expérience en animation et en jeu théâtral, combinée à son imaginaire teinté de folklore québécois et du vieux-continent, lui confère une sensibilité toute particulière qui cherche à rejoindre l'autre là où la poésie et la liberté se trouvent. Pour découvrir la suite de sa Bio, racontée de différentes manières, Caroline vous donne rendez-vous sur son site Internet : http://carolinade.wordpress.com/biocv/*

Dan Parker *est un choriste, compositeur et facilitateur de la Chorale du peuple. Il chante aussi dans The First End. Depuis octobre 2013, il reçoit une subvention d'Engrenage Noir pour créer de l'art avec le Collectif artistique subversif de l'Association de la défense des droits sociaux (MM). Enseignant de formation, il a enseigné l'histoire et l'anglais pendant 3+ années. Il vient de finir sa maîtrise en éducation où il a écrit un mémoire sur l'enseignement du néolibéralisme à l'école secondaire au Québec.*

Danièle Bergeron *se décrit comme une artiste multidisciplinaire. En 2005, elle met sur pied Les Zazarts dans le but d'infiltrer le territoire urbain par des interventions ludiques, poétiques et politiques. «C'est au gré de l'actualité, de mes indignations et de mes préoccupations, que naissent mes idées. J'ai la chance, depuis octobre 2012, de travailler en collaboration avec le CEDA grâce à une subvention de ROUAGE. C'est auprès de personnes en processus d'alphabétisation que nous développons tous ensemble nos aptitudes à faire de l'art communautaire militant et ça nous réussit très bien. Les participantes et participants apprennent ainsi à percevoir à leur tour la ville comme un atelier à ciel ouvert, comme un grand terrain de jeu avec et pour touTEs.»*

Emily Laliberté *complète par une maîtrise, en 2008, une formation en arts visuels qui s'est partagée entre l'Université Laval et l'École Régionale des Beaux-Arts de Nantes. Artiste et militante, elle investit de ses créations engagées et résolument féministes, tant les sphères propres au milieu de l'art contemporain professionnel que le domaine public et les contextes de présentation alternatifs. Son travail hybride flirtant avec les sphères de la vidéo, de la photographie, du théâtre et de la poésie fut présenté au Québec, en France, en Roumanie, au Guatemala et à Cuba. Elle a participé à un projet d'art communautaire militant soutenu par ROUAGE, en collaboration avec le Centre-Jeunesse Cité-des-Prairies.*

Esther Filion *est une animatrice communautaire qui a particulièrement travaillé auprès du milieu populaire. Depuis quelques années, elle anime des projets de théâtre et de vidéo avec des personnes en processus d'alphabétisation et/ou assistées sociales. Elle est aussi formatrice d'intervenantEs et agit comme superviseure de stage auprès d'étudiantEs en intervention collective. Elle s'intéresse aux pratiques qui favorisent la participation de communautés à des actions qui visent un changement social pour l'amélioration de leurs conditions de vie.*

Julie Champagne *est une facilitatrice de cercle et formatrice dynamique et passionnée de la conscience. Elle souhaite inspirer les gens à accueillir leur conflits intérieurs pour vivre des relations plus authentiques et vivantes. Elle enseigne des pratiques de communications interpersonnelles depuis 2007 selon l'approche du Centre International pour la Communication NonViolente. Elle partage aux parents, aux jeunes, aux organisations, entreprises et écoles, en plus d'offrir de l'accompagnement individuel et de couple. Elle a complété un programme court de 2e cycle en prévention des conflits (PRD) en 2010 et se dédie à divers projets diffusant l'EMPATHIE au Québec tout en étant maman d'une fille d'un an et demi. Pour la connaître davantage: www.embodying-empathy.com*

Nathalie Germain *est une animatrice communautaire engagée depuis plusieurs années dans le milieu de l'alphabétisation populaire. Ses expériences incluent l'expérimentation de projets utilisant une approche artistique, ainsi que l'accompagnement de groupes à des processus d'actions collectives sur différents enjeux. Elle s'intéresse particulièrement aux pratiques d'animation et développe des outils originaux pour favoriser la participation démocratique.*

UN OUTIL DE RÉFÉRENCE

Vous trouverez sur les deux pages suivantes un outil-synthèse pour visualiser le processus d'action collective en art communautaire militant, c'est-à-dire :

- comment commencer ?
- quelles sont les étapes à franchir ?
- comment exprimer son expérience injuste ?
- comment amener un groupe à faire une analyse critique d'une situation, et à prendre conscience qu'il n'en est pas responsable ?
- comment choisir une revendication collective ?
- comment se mettre en action ?

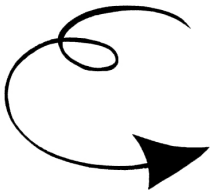
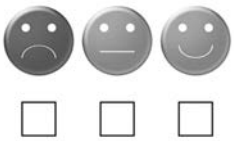
Sans oublier ce défi : ET L'ART LÀ-DEDANS ?

Cet outil (avec ses symboles) sert de guide tout au long de ce document.

LE PROCESSUS

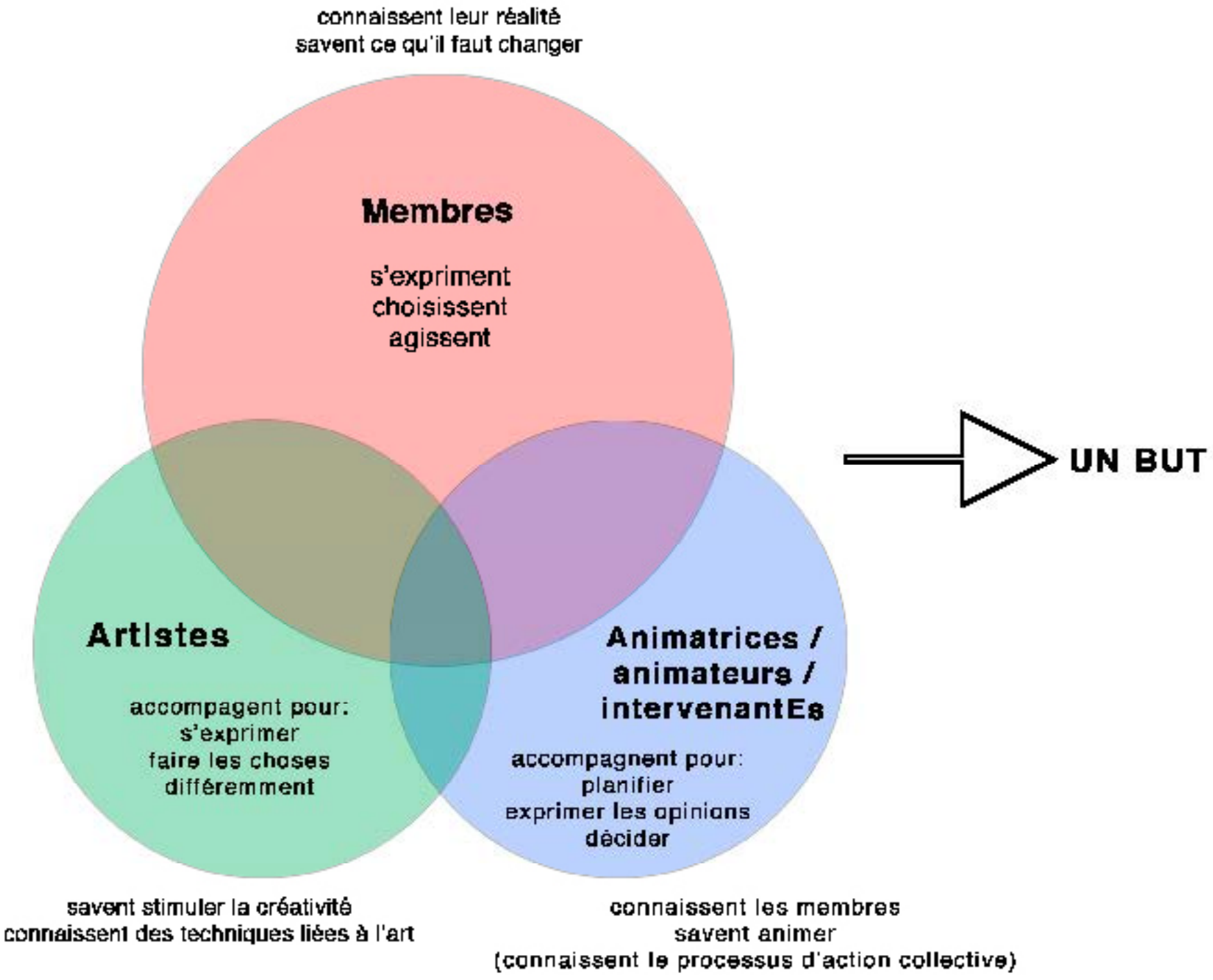
Les phases	1a Raconter / témoigner (autour d'un sujet) Nommer la situation - le problème commun	1b Questionner / comprendre (prendre conscience des rapports de domination) Nommer la situation souhaitée (ce qui serait juste)
Pourquoi ?	Pour s'exprimer sur sa souffrance et son expérience injuste Pour pouvoir démontrer les impacts du problème Pour pouvoir constater que plusieurs autres vivent la même chose que soi (collectivisation)	Pour prendre conscience qu'on n'est pas responsables de sa situation (les causes de la situation sont semblables chez d'autres aussi) Pour prendre conscience de l'injustice et pouvoir la nommer Bref, pour se sentir légitimes de revendiquer du changement après Éventuellement, pour inclure les autres (qui vivent la même situation, mais qu'on ne connaît pas) dans notre analyse et notre mobilisation Pour aider la recherche de solutions et justifier les revendications
Et l'art là-dedans ? **Des exemples**	Sketch impro ou fresque d'une situation injuste Fleuve avec histoire de vie (ou récit écrit) Utiliser un foulard pour représenter ce que me font les préjugés L'autoportrait La photo, l'objet qui représentent la situation ou ses impacts sur moi	Impros à partir de débuts de phrases. Ex. : «Si je suis à l'aide sociale, c'est parce ce que j'ai pas le choix…». Collages et photo-langage Théâtre image Création collective d'une publicité (vidéo) contre les préjugés avec le message qu'on veut transmettre (le problème vécu, ses impacts et causes) Affiches avec nos contributions (travail non-rémunéré)

D'ACTION COLLECTIVE

1c Identifier des solutions / demandes concrètes En prioriser une : votre revendication	**2** Planifier notre action : Nommer notre objectif, choisir la cible, l'action, (etc.: échéancier, tâches...)	**3** Mobiliser et mettre en oeuvre le projet d'action 	**4** Évaluer l'action et le processus 
Pour choisir ensemble une base de travail, une motivation à agir Pour que le message soir clair et efficace Pour simplifier le projet et permettre d'évaluer le changement	Pour nous aider à choisir la bonne cible et un moyen d'action pertinent et efficace Pour nous aider à évaluer par la suite Pour augmenter nos chances de satisfaction, de plaisir et de réussite (Pour éviter du stress, pour tenir compte des forces et des intérêts de chaque personne...)	Pour ne pas rester uniquement dans la réflexion, la discussion, la création ou l'apprentissage Pour sortir du sentiment de colère et d'impuissance Pour l'impact libérateur de l'action collective Pour se faire voir et entendre, nombreux!	Pour apprendre de notre expérience Pour mesurer la nature et le degré de changement et ce qui y a contribué Pour fonder nos prochaines actions et augmenter nos chances de succès
Sketches en sous-groupes sur les différentes solutions Outil illustré pour garder la mémoire du contenu de la démarche (fleuve, route, ...)	Jeu d'impro théâtrale pour solliciter autant d'avantages que d'inconvénients (arguments pour / arguments contre) sur une proposition / solution.	Création collective des affiches de mobilisation Création collective de slogans Pour l'action : installation, présentation théâtrale, vidéo, manif de marionnettes, exposition, infiltration, affiches, etc.	Création collective d'outil visuel pour évaluer les rencontres, les phases ou l'action

LES RÔLES DES PARTENAIRES

mettre à profit les savoirs de chacun


connaissent leur réalité
savent ce qu'il faut changer
Membres
s'expriment
choisissent
agissent
UN BUT
Artistes
accompagent pour:
s'exprimer
faire les choses
différemment
Animatrices /
animateurs /
intervenantEs
accompagnent pour:
planifier
exprimer les opinions
décider
savent stimuler la créativité
connaissent des techniques liées à l'art
connaissent les membres
savent animer
(connaissent le processus d'action collective)

LA COMMUNICATION CONSCIENTE

**AU SERVICE DE L'INDIVIDU,
DE LA COMMUNAUTÉ ET DE
LA TRANSFORMATION SOCIALE**

Atelier sur mesure

Selon l'approche de Marshall Rosenberg
Fondateur du CNVC.org

Dans le cadre Rouage 2014

Offert par Julie Champagne Grenier
Formatrice en Communication Consciente, médiatrice et facilitatrice de cercles de dialogue
Guide en Focusing de la relation intérieure

Informations – accompagnements :
juliechampagneg@gmail.com 514.609.0896
www.embodyingempathy.com

D'OÙ VIENT LA COMMUNICATION CONSCIENTE?

*La Communication NonViolente (CNV) a été développée par **Marshall B. Rosenberg**, docteur en psychologie clinique de l'Université du Wisconsin.*
*Et c'est en 1984 que fut fondé aux États-Unis, l'organisation à but non lucratif Center for NonViolent Communication (www.CNVC.org), qui a pour objectif de promouvoir le développement des capacités à entrer en relation avec soi-même et avec les autres et à résoudre les conflits dans un esprit de bienveillance, générant l'harmonie et l'ouverture du coeur. L'organisation est active dans plus de **soixante cinq pays.***

Intention principale :

Créer une qualité de connexion

+

Afin de générer un climat intrapersonnel et interpersonnel dans lequel les besoins de tous peuvent être considérés égalitairement

+

Afin de favoriser la bienveillance, l'élan naturel de contribuer à la vie et d'enrichir la relation avec soi et avec les autres.

Coopérer, collaborer, accueillir, être dans la joie de donner librement, avec créativité, abondance, harmonie…

LA PRATIQUE DE LA CNV PERMET :

• Développer et vivre à partir de son propre pouvoir et son plein potentiel
• Résoudre les conflits qui émergent dans la relation, de manière pacifique et respectueuse dans la reconnaissance et l'intégrité de tous.
• Vivre davantage de sens et de conscience dans notre vie. Se connaître davantage.
• Apprendre à dire «non» et à entendre un «non», sans culpabilité ou blâme.
• Transformer la colère, la culpabilité, la honte en accueillant l'émotion plutôt qu'en la réprimant ou en la projetant (à l'extérieure de soi).
• Créer et maintenir un climat de coopération, d'ouverture et de respect.
• Vivre l'abondance, le sens, la joie naturelle, la liberté, la quiétude, l'intégrité et la conscience.

Elle demande de chercher à remplacer les jugements qui nous maintiennent dans la dualité concernant le bien et le mal, pour exprimer ce qui est vivant en soi.

On propose les cinq étapes suivantes :

1. Me lier à mon intention dans le moment présent
2. D'abord par une **OBSERVATION** préciser la situation, le contexte.
3. L'étape suivante consiste à distinguer les **SENTIMENTS**, les émotions des jugements et des interprétations et faire émerger par une prise de conscience fine quels sont les sentiments et les émotions qui sont stimulés et les exprimer.
3. Ensuite on apprend à être attentifs aux **BESOINS** qui sont révélés et on les nomme.
4. Ce processus enfin nous apprend à exprimer ce que nous désirons sans susciter l'hostilité : la **DEMANDE** et non une exigence!!!
5. Et tout ceci dans l'exercice de l'**EMPATHIE**.

ASTUCES POUR PRÉVENIR LE CONFLIT

Selon l'approche de la Communication Consciente

1) ÊTRE AU CLAIR AVEC MON INTENTION DANS LE LIEN

Pourquoi et comment je veux être avec l'autre ? Mon idéal de lien avec cette personne ? Ceci aide à ouvrir un dialogue.

2) CONNAÎTRE LES SENTIMENTS ET BESOINS DES PARTIES DE MOI

Si comme beaucoup de gens vous avez de la difficulté à exprimer vos besoins ? Cela demande tout d'abord de connaître et apprendre le langage des SENTIMENTS ET DES BESOINS. (Voir la liste)
Lorsque nous identifions le besoin (caché derrière les sentiments) → nous regagnons le pouvoir d'agir de le satisfaire.
Prendre le temps en nommant le besoin de voir comment il est important pour nous, comment nous aspirons à le combler et comment je peux me faire des demandes pour le nourrir.

2) TRADUIRE MES PENSÉES AUTO-CRITIQUES ET JUGEMENTS VERS L'AUTRE EN BESOINS UNIVERSELS

Ressentir ce qui m'habite derrière mes pensées → identifier mes sentiments.
Ceux-ci indiquent que des besoins sont insatisfaits ou satisfaits. La colère est un témoin lumineux.
Focaliser sur nos besoins derrières les témoins lumineux et RENONCER à l'idée de l'autre "à tord" ou que l'autre "n'est pas correct" et cela rendra votre vie plus belle et celle de l'autre aussi.
***** Tout ce que dit ou fait l'autre est pour tenter de combler des besoins.
***** Bien différencier les besoins humains des stratégies pour les combler.

3) FAIRE DES EXPRESSIONS de 40 mots et moins.

Après 40 mots d'expression, l'autre perd sa capacité d'écoute (citation de Marshall Rosenberg). Prendre des pauses, vérifier si l'autre a toujours de l'espace pour continuer de m'entendre ? Avoir confiance que je peux être entendu.

4) PRENDRE RESPONSABILITÉ DE MES PROPRES BESOINS ET DISTINGUER LES STRATÉGIES DES BESOINS

L'autre n'est pas responsable de mes besoins, JE le suis à 100%. Les besoins sont des qualités de notre être intrinsèques, ce à quoi j'aspire profondément. Sortir de la « *ST'à cause de l'autre* » et faire des choix dans le sens de mes besoins ou faire des deuils des stratégies qui fonctionnent moins pour combler mes besoins pour le moment, cela crée de l'espace et nous rend créateur de notre vie.

6) VÉRIFIER SI MON MESSAGE EST COMPRIS ? CAR ENTENDRE NE VEUT PAS DIRE COMPRENDRE.

Aller vérifier si j'ai été comprise par l'autre en demandant une reformulation. *Ex : Est-ce que tu peux me dire dans tes mots ce que tu comprends dans ce que je viens de dire ? Cela nous donne l'occasion de nous clarifier si nous n'avons pas été comprise.*

VIVRE LE CONFLIT AVEC PLUS D'ÉCOUTE

Il y a d'abord une différence… ensuite le malaise se pointe le nez, la confusion émerge ou la tension monte, vous avez le goût de fuir, contre-attaquer ou vous figez devant l'autre et ne dites rien ? Souffrez de désorganisation… Ou encore vous êtes sûr que l'autre à tord….on peut alors dire, qu'il s'agit d'une situation conflictuelle!
Souvent le conflit est banalisé, on tente de le « régler » rapidement et de chercher des solutions efficaces ou malheureusement on juge la situation ou on cherche le responsable pour passer à autre chose et ne pas rester avec le sentiment vivant «déclenché » en nous ou avec celui de l'autre.

Hors en CNV nous le voyons comme une opportunité de se rencontrer et de grandir dans l'authenticité. Aussitôt qu'une des deux personnes fait le choix d'entendre autrement l'autre sa vérité (les besoins qui veulent être entendus derrières les mots), la magie de l'empathie peut opérer et transformer la situation vers plus de choix, de compréhension et de paix.
Se tourner vers le conflit avec curiosité intéressé! Quels besoins humains universels aimeraient être comblés par la personne A et aussi par la personne B. Ce sont les basesdu dialogue en CNV.

ME RELIER D'ABORD EN SILENCE

1) À MON INTENTION D'ÊTRE EMPATHIQUE*(voir c'est quoi les qualités de l'empathie)
Chaque geste et paroles de l'autre tentent de combler des besoins, je tente de les deviner en silence. Il s'agit d'une pratique, d'un réflexe à entrainer en silence, PARTOUT et à tout moment même quand une situation est heureuse et joyeuse.

2) NE PAS PRENDRE PERSONNEL CE QUE L'AUTRE DIT… IL ME PARLE DE CES BESOINS!
Je peux toutefois apprendre sur moi dans la situation, connaître l'impact des parties de moi sur l'autre.
Si je prends contre moi ce que l'autre dit, je pratique l'auto-empathie pour connaître quel besoin en moi n'est pas comblé.

3) ME VOIR ALLER ?
Suis-je dans des réactions habituelles (Voir les Blocages à l'Empathie), suis-je stressé devant l'autre ? Avec une boule dans la gorge ou au ventre ? … SI OUI → JE RESPIRE UN BON COUP ET CHOISIT DE CONNECTER À MOI D'ABORD (AUTOEMPATHIE) AU LIEU DE PRATIQUER MÉCANIQUEMENT L'EMPATHIE. *Sortir de la séparation que si je prends soin de moi je ne contribue pas !*

L'EMPATHIE, C'EST :

- **UNE QUALITÉ DE PRÉSENCE**

(Qualité d'écoute) à soi et à l'autre, **qui nous permet de connecter avec les besoins des parties en nous** et à ceux de l'autre. Cela requiert :

- **OUVERTURE ET ACCUEIL**

Une ouverture au moment présent. Sans rechercher de solutions, sans chercher à comprendre, sans avoir à être d'accord ou pas.

- **DISPONIBILITÉ**

Un cadeau de deux biens précieux : celui du temps et de l'attention.
Je ne suis pas en réaction par rapport à ce l'autre exprime.
Je suis disponible.

- **ACCEPTATION**

Sans jugements. Il s'agit d'une acceptation de ce qui est exprimé, tel que c'est !

- **BIENVEILLANCE**

Être au service de la vie avec douceur, amour, compassion.

- **RESPECT ET DÉTACHEMENT**

Une traduction consciencieuse où l'on vérifie chaque ressenti. Nous ne savons pas pour l'autre… lui seul le sait. Nous ne sommes pas responsable. Nous pouvons être touché et sensible, à la fois nous n'avons pas de projets ou désirs pour l'autre.

- **CURIOSITÉ**

De se relier à l'humanité universelle en l'autre tel que c'est exprimé, sans chercher à savoir l'histoire et sans poser des questions de contenu.

- **DÉTACHEMENT**

Une pratique du non-attachement et de la non-intrication (pour éviter d'être perturbé par les résonances qui peuvent être suscitées en moi par ce que j'entends chez l'autre).

- **QUIÉTUDE SEREINE**

Une qualité de la connexion, où le silence est bienvenu, où l'on se permet de ralentir.

Par Julie Champagne, juliechampagneg@gmail.com . *Inspiré de « L'Empathie, le Pouvoir de l'accueil » de Jean-Philippe Faure.*

L'EMPATHIE MODE D'EMPLOI

« L'empathie, c'est une certaine qualité de présence.
En réalité ce ne sont pas les mots qui comptent,
mais la qualité du lien qui s'établit. » Marshall Rosenberg

1) TENTER DE DEVINER LES BESOINS DE L'AUTRE (DERRIÈRE CES MOTS)

En offrant un sentiment et besoin à l'autre. Il n'est pas important de nommer le bon besoin. LE CADEAU est d'amener l'autre à diriger son attention sur ses propres besoins dans la situation.

EXPRESSION: *« Ça va tellement vite, les délais un après l'autre, go, go, go ! les filles sont sur une affaire pis une autre, je sais plus où me mettre! »*

Réponse EMPATHIQUE : **« EST-CE QUE QUELQUE CHOSE EN TOI SE SENS STRESSÉ ET A BESOIN DE PLUS DE CLARTÉ ET DE SENS DE SA PLACE ? »**

2) BIEN DISTINGUER LES BESOINS QUE LA PERSONNE AIMERAIENT COMBLER DES STRATÉGIES/MOYENS POUR Y RÉPONDRE.

EXPRESSION: « J'ai absolument besoin d'avoir notre plan de réunion 2 jours avant (entendu comme une exigence), c'est une question de respect !»

Réponse EMPATHIQUE : **« EST-CE QUE QUELQUE CHOSE EN TOI SE SENS INQUIET ET A BESOIN DE SÉCURITÉ ET DE PRÉVISIBILITÉ ? » ET J'ENTENDS AUSSI QUE TA PRÉFÉRENCE SERAIT D'AVOIR LE PLAN 2 JOURS AVANT.**

3) ENTENDRE LES BESOINS ET STRATÉGIES DE L'AUTRE N'IMPLIQUE PAS D'Y RÉPONDRE DIRECTEMENT

→ OFFRIR UNE ÉCOUTE EMPATHIQUE À L'AUTRE CRÉER UNE QUALITÉ DE CONNECTION QUI PEUT FAVORISER CHEZ L'AUTRE LE GOÛT DE VALORISER AUSSI MES BESOINS ET TROUVER UNE SOLUTION GAGNANT-GAGNANT VISANT À COMBLER LE PLUS DE BESOINS POSSIBLE.

Si je suis entendu pleinement, il y a plus de chance que j'ai l'élan d'entendre l'autre après !
Le besoin de contribuer à notre prochain est selon Marshall le plus FORT des Besoins Humains !

3 questions à se poser…
pour cerner en nous les obstacles à être empathique :

- Suis-je disponible ?
- Est-ce que ça fait du sens pour moi ? *la relation, la situation*
- Est-ce que j'ai l'élan du cœur ? Est-ce que ça me tente vraiment ?

CE QUI N'EST PAS DE L'EMPATHIE

Mots, attitudes ou intentions qui bloquent l'empathie

Quand l'autre s'exprime, nous avons diverses façons de réagir. Souvent nous avons de nos bonnes intentions en voulant aider l'autre ou en voulant contribuer à son mieux-être. Toutefois, nous avons des réactions souvent spontanées et inconscientes, qui bloquent LA RÉELLE CONNECTION À L'AUTRE.

- Savoir pour l'autre ce qui est bon pour elle/lui, avoir des théories
- Vouloir avoir raison
- Vouloir changer l'autre
- Vouloir faire quelque chose pour l'autre; l'aider
- Vouloir consoler, sympathiser
- Chercher des solutions pour l'autre, focaliser sur les stratégies
- Donner des conseils, enseigner, expliquer
- Ramener à ma propre histoire
- Corriger
- Comparer
- Moraliser
- Minimiser ou dévier sur une anecdote
- Surenchérir, clore la question
- Analyser, diagnostiquer, interpréter
- Vouloir comprendre : questionner, interroger
- Être d'accord ou pas
- S'intéresser à l'histoire au détriment d'être avec l'expérience humaine que l'autre vit : soit ces sentiments et besoins

LES SENTIMENTS;

LA BOUSSOLE QUI NOUS GUIDE

Les sentiments expriment ce qui est vivant en nous, nous renseignent sur nous-mêmes et sur l'autre, ils sont le lien direct avec nos besoins.

Les sentiments fonctionnent comme un signal lumineux sur un tableau de bord; les sensations corporelles nous parlent de nos sentiments… Ma gorge est-elle serrée? Mon ventre noué?

Comment mettre en mots ce qui m'habite?
Comment enrichir mon vocabulaire affectif?

Les pièges à éviter :

- « *Avoir le sentiment que* » ou « sentir que » est souvent suivi de pensées ou d'opinions comme dans « je sens que ça ne sert à rien » ou « J'ai le sentiment de vivre avec un mur ».
- Distinguer ce que nous pensons être : « je suis nul au piano » et l'expression de nos sentiments : « je suis déçu par mes capacités actuelles comme pianiste ».
- Distinguer entre ce que nous ressentons et l'interprétation des réactions et comportements d'autrui : «je me sens ignoré, incompris, insignifiant… sont des interprétations» peut-être que je me sens seule, attristé, isolé et que j'ai besoin de partage et de participation.

LES BESOINS :

LA NAPPE PHRÉATIQUE QUI NOUS RELIE

- Les besoins sont à la source de nos sentiments.
- Les besoins sont intrinsèques et peuvent être comblés par une panoplie de stratégies.
- Derrière chaque sentiment, il y a un besoin satisfait ou insatisfait.
- Reconnaître nos besoins nous apaise et nous permet de nous orienter, d'être responsable et créateur de notre vie.

« Les êtres humains sont comme des puits; s'ils descendent à l'intérieur d'eux-mêmes, ils se connectent entre eux par la même nappe phréatique. C'est la même eau qui maintient tous les êtres humains en vie, ce sont les mêmes besoins qui les animent. » En effet, que nous soyons nomades dans les bois ou directeur d'une multinationale, concierge à Verdun ou star à Hollywood, nous avons tous les mêmes besoins de sécurité (affective et matérielle), d'estime de soi, d'amour. Nous avons tous besoin de partage et de connexion, de liberté, d'autonomie, de reconnaissance, de jeu et de contribution.

« Tant que nous restons à la surface, face à face, de façade à façade, nous avons de grandes chances d'entretenir un langage qui nous sépare et nous divise. Si nous voulons bien descendre dans notre puit et accompagner l'autre dans le sien, nous avons de grandes chances de trouver un langage qui nous rassemble. »

-Thomas d'Ansembourg

Lectures en Communication Consciente et NonViolente:

Pour tous :

- D'ANSEMBOURG Thomas, *Cessez d'être gentil soyez vrai*, Éditions de l'homme, 2001
- FAURE Jean-Philippe et GIRARDET Céline, *L'empathie, le pouvoir de l'accueil –Au cœur de la communication non violente*, Jouvence, 2003
- ROSENBERG Marshall, *Parler de paix dans un monde de conflits, la Communication NonViolenteen pratique,* Jouvences, 2005
- ROSENBERG Marshall, *Les mots sont des fenêtres ou des murs,* Jouvences, 2005
- ROSENBERG Marshall, *Nous arriverons à nous entendre!,* Jouvences, 2005
- ROSENBERG Marshall, *Parler de paix dans un monde de conflit*, Jouvences, 2009.
- ROSENBERG Marshall, *L'art de la réconciliation, respecter ses besoins et ceux des autres,* Jouvences, 2010.
- ROSENBERG Marshall et SEIL Gabriele, *Dénouer les conflits par la communication non-violente*, Jouvences, 2006
- ROSENBERG Marshall, *Clés pour un monde meilleur,* Jouvences, 2003

Pour parents

- KASHTAN Inbal***, Être parent avec son coeur : L'approche de la communication non violente,*** Jouvence, 2006.
- HART Sura et KINDLE HODSON Victoria, ***Respectfull parents, respectfull kids 7 keys to turn family conflict into co-operation,*** Puddle dancer Press, 2006

Pour enfants

- COSCETTI Vilma , ***L'arc-en-ciel des sentiments,*** Esserci, 2006
- COSCETTI Vilma et Monica Rinaldini, ***L'arc-en-ciel des besoins***, Esserci, 2007

Pour enseignants :

- ROSENBERG Marshall, ***Vers une éducation au service de la vie***, Les Éditions de l'Homme, 2007
- FAURE Jean-Philippe, ***Éduquer sans punitions ni récompenses***, Jouvences, 2005

Pour Facilitateurs :

- LASLEY, Martha, ***Facilitating with heart-Awakening Personal Transformation and Social Change***, 2010.

Voir les ressources en ligne du Centre International pour la CNV

www.cnvc.org

Réseau au Québec de formateurs et évènements :

-www.embodyingempathy.com
-www.vivrelempathie.ca

Sentiments que nous éprouvons Lorsque les besoins <u>sont</u> satisfaits

- ❑ À l'aise
- ❑ Absorbé
- ❑ Admiratif
- ❑ Affection (plein d')
- ❑ Agréable
- ❑ Alerte
- ❑ Allégé
- ❑ Allègre
- ❑ Amical
- ❑ Amour (en)
- ❑ Amour (plein d')
- ❑ Amoureux
- ❑ Amusé
- ❑ Animé
- ❑ Apaisé
- ❑ Appréciation (plein d')
- ❑ Ardeur (plein d')
- ❑ Attendri
- ❑ Attentif
- ❑ Au septième ciel
- ❑ Aux anges
- ❑ Aventureux
- ❑ Beau
- ❑ Bien disposé
- ❑ Bon
- ❑ Bon vivant
- ❑ Bonne humeur (de)
- ❑ Bouleversé
- ❑ Calme
- ❑ Captivé
- ❑ Centré
- ❑ Chaleur (plein de)
- ❑ Chaud
- ❑ Coloré
- ❑ Comblé
- ❑ Comique
- ❑ Compréhension (plein de)
- ❑ Concentré
- ❑ Concerné
- ❑ Confiant
- ❑ Confortable
- ❑ Content de soi
- ❑ Courage (plein de)
- ❑ Curieux
- ❑ Décontracté
- ❑ Délivré
- ❑ Détaché
- ❑ Détendu
- ❑ Déterminé
- ❑ Disposé
- ❑ Douceur (plein de)
- ❑ Doué
- ❑ Drôle
- ❑ Ébahi
- ❑ Ébloui
- ❑ Effervescence (en)
- ❑ Égayé
- ❑ Électrisé
- ❑ Emballé
- ❑ Émerveillé
- ❑ Empresse
- ❑ Ému
- ❑ Enchanté
- ❑ Encouragé
- ❑ Énergie (plein d')
- ❑ Enflammé
- ❑ Engagé
- ❑ Enjoué
- ❑ Enthousiaste
- ❑ Entrain (plein d')
- ❑ Épanoui
- ❑ Espiègle
- ❑ Espoir (plein d')
- ❑ Étonné
- ❑ Étourdi
- ❑ Éveillé
- ❑ Exalté
- ❑ Exaucé
- ❑ Excité
- ❑ Expansif
- ❑ Expansion (en)
- ❑ Expectative (dans l')
- ❑ Extase (en)
- ❑ Exubérant
- ❑ Fasciné
- ❑ Ferveur1 (plein de)
- ❑ Fier
- ❑ Fortifié
- ❑ Fou de joie
- ❑ Franc
- ❑ Gai
- ❑ Gonflé à bloc
- ❑ Gratitude2 (plein de)
- ❑ Grisé
- ❑ Harmonie (en)
- ❑ Heureux
- ❑ Hilare3
- ❑ Humain
- ❑ Humeur aventureuse
- ❑ Humeur câline (d')
- ❑ Humeur enjouée (d')
- ❑ Humeur espiègle (d')
- ❑ Humeur exubérante
- ❑ Humeur insouciante
- ❑ Humeur pétillante (d')
- ❑ Impatient
- ❑ Impliqué
- ❑ Insouciant
- ❑ Inspiré
- ❑ Intéressé
- ❑ Intrigué
- ❑ Joie (déborde de)
- ❑ Joyeux
- ❑ Jubile (qui)
- ❑ Léger
- ❑ Libre
- ❑ Lumineux
- ❑ Mobilisé
- ❑ Motivé
- ❑ Nourri
- ❑ Optimiste
- ❑ Original
- ❑ Ouvert
- ❑ Paisible
- ❑ Paix (en)
- ❑ Partagé
- ❑ Passionné
- ❑ Persuadé
- ❑ Pétillant
- ❑ Plaisir (qui a du)
- ❑ Porté à aider
- ❑ Proche
- ❑ Radieux
- ❑ Radouci
- ❑ Rafraîchi
- ❑ Ragaillardi
- ❑ Rassuré
- ❑ Ravi
- ❑ Ravigoté
- ❑ Rayonnant
- ❑ Réceptif
- ❑ Réconforté
- ❑ Reconnaissant
- ❑ Régénéré
- ❑ Réjoui
- ❑ Remonté
- ❑ Rempli d'espoir
- ❑ Revigoré
- ❑ Satisfait
- ❑ Sécurisé
- ❑ Sécurité (en)
- ❑ Sensibilisé
- ❑ Sensible
- ❑ Serein
- ❑ Soulagé
- ❑ Stimulé
- ❑ Stupéfait[4]
- ❑ Submergé (de joie)
- ❑ Sûr de soi
- ❑ Sur le qui-vive
- ❑ Surexcité
- ❑ Surpris
- ❑ Tendresse (plein de)
- ❑ Touché
- ❑ Tranquille
- ❑ Transporté de joie
- ❑ Triomphant
- ❑ Vibrant
- ❑ Victorieux
- ❑ Vie (plein de)
- ❑ Vivant
- ❑ Vivifié

[1] Ardeur, élan d'une personne qui s'exprime, agit, réagit, avec enthousiasme.
[2] Reconnaissance due à qqn dont on a reçu un bienfait, un service.
[3] Qui est dans un état d'euphorie, de contentement béat, de douce gaieté.

[4] Étonné au point de ne pouvoir agir ou réagir.

Sentiments que nous éprouvons Lorsque les besoins <u>ne sont pas</u> satisfaits

- ❑ Àbout
- ❑ Abasourdi
- ❑ Abattu
- ❑ Accablé
- ❑ Affamé
- ❑ Affligé
- ❑ Affolé
- ❑ Agité
- ❑ Aigri
- ❑ Alarmé
- ❑ Âme en peine (l')
- ❑ Amer
- ❑ Anéanti
- ❑ Angoissé
- ❑ Animosité (plein d')
- ❑ Anxieux
- ❑ Apathique
- ❑ Apeuré
- ❑ Appréhension (plein d')
- ❑ Assoiffé
- ❑ Aversion (plein d')
- ❑ Blessé
- ❑ Bloqué
- ❑ Cafardeux
- ❑ Chagriné
- ❑ Choqué
- ❑ Cœur brisé (avoir le)
- ❑ Colère (en)
- ❑ Concerné
- ❑ Confus
- ❑ Consterné
- ❑ Contrarié
- ❑ Craintif
- ❑ Crevé
- ❑ Crispé
- ❑ Curieux
- ❑ Débordé
- ❑ Déchiré
- ❑ Déconcerté
- ❑ Décontenancé
- ❑ Découragé
- ❑ Déçu
- ❑ Défait
- ❑ Défensive (sur la)
- ❑ Dégoûté
- ❑ Démonté
- ❑ Démoralisé
- ❑ Démotivé
- ❑ Démuni
- ❑ Dépassé
- ❑ Déprimé
- ❑ Dérouté
- ❑ Désappointé
- ❑ Désarmé
- ❑ Désarroi (en)
- ❑ Désemparé
- ❑ Désenchanté
- ❑ Désespéré
- ❑ Désolé
- ❑ Désorienté
- ❑ Déstabilisé
- ❑ Détaché
- ❑ Détresse (en)
- ❑ Distant
- ❑ Distrait
- ❑ Doute (dans le)
- ❑ Écœuré
- ❑ Effondré
- ❑ Effrayé
- ❑ Élan (sans)
- ❑ Embarrassé
- ❑ Embêté
- ❑ Embrouillé
- ❑ Ému
- ❑ Endormi
- ❑ Énervé
- ❑ Ennuyé
- ❑ Enragé
- ❑ Envieux
- ❑ Éprouvé
- ❑ Épuisé
- ❑ Éreinté
- ❑ Essoufflé
- ❑ Étonné
- ❑ Exaspéré
- ❑ Excédé
- ❑ Excité
- ❑ Exténué
- ❑ Fâché
- ❑ Fatigué
- ❑ Fou
- ❑ Fragile
- ❑ Frousse (avoir la)
- ❑ Frustré
- ❑ Furieux
- ❑ Gardes (sur ses)
- ❑ Gêné
- ❑ Glacé
- ❑ Grognon
- ❑ Haineux
- ❑ Hésitant
- ❑ Honteux
- ❑ Horrifié
- ❑ Hors de soi
- ❑ Humeur (de mauvaise)
- ❑ Humeur maussade (d')
- ❑ Humeur sombre (d')
- ❑ Impatient
- ❑ Impuissant
- ❑ Inconfortable
- ❑ incertain
- ❑ Incrédule
- ❑ Indécis
- ❑ Indifférent
- ❑ Inerte
- ❑ Inquiet
- ❑ Insatisfait
- ❑ insécure
- ❑ Insensible
- ❑ Insouciant
- ❑ Instable
- ❑ Intrigué
- ❑ Irrité
- ❑ Jaloux
- ❑ Las
- ❑ Léthargique
- ❑ Lourd
- ❑ Mal
- ❑ Mal à l'aise
- ❑ Malheureux
- ❑ Marre (en avoir)
- ❑ Maussade
- ❑ Mécontent
- ❑ Méfiant
- ❑ Mélancolique
- ❑ Molasse
- ❑ Moral (ne pas avoir le)
- ❑ Morose
- ❑ Mortifié
- ❑ Mystifié
- ❑ Navré
- ❑ Nerfs (sur les)
- ❑ Nerveux
- ❑ Nonchalant
- ❑ Oisif
- ❑ Paniqué
- ❑ Paresseux
- ❑ Partagé
- ❑ Pas intéressé
- ❑ Peiné
- ❑ Perdu
- ❑ Perplexe
- ❑ Pessimiste
- ❑ Peur (avoir)
- ❑ Piteux
- ❑ Préoccupé
- ❑ Ramolli
- ❑ Rancœur (plein de)
- ❑ Renfermé
- ❑ Répugné
- ❑ Réserve (sur la)
- ❑ Résigné
- ❑ Ressentiment (plein de)
- ❑ Réticent
- ❑ Saturé
- ❑ Sceptique
- ❑ Secoué
- ❑ Seul
- ❑ Sidéré
- ❑ Sombre
- ❑ Soucieux
- ❑ Souffrant
- ❑ Soupçonneux
- ❑ Stupéfait
- ❑ Submergé
- ❑ Sur le qui-vive
- ❑ Surpris
- ❑ Tendu
- ❑ Terrifié
- ❑ Tiède
- ❑ Tiraillé
- ❑ Tourmenté
- ❑ Tremblant
- ❑ Triste
- ❑ Troublé
- ❑ Vide
- ❑ Vidé
- ❑ Vulnérable

FAUX-SENTIMENTS

Les mots suivants sont souvent confondus avec des sentiments. En fait, ce sont des interprétations ou des évaluations des actions d'autres personnes ou ce sont des jugements de nous-mêmes ou des autres :

AbaisséE,	InvalidéE,	TrichéE,
AbandonnéE,	JugéE,	TrompéE,
AbuséE,	ManipuléE,	UtiliséE,
AttaquéE,	MenacéE,	VoléE
BriméE,	MépriséE,	DésorganiséE,
CoincéE,	NégligéE,	Imbécile,
CondamnéE,	ObligéE,	InadéquatE,
CritiquéE,	Pas entenduE,	Incapable,
DiminuéE,	Pas soutenuE,	IncompétentE,
ForcéE,	Pas vouluE,	Indigne,
FraudéE,	Pas vuE,	Indigne de confiance,
IgnoréE,	Peu appréciéE,	Inefficace,
IncomprisE,	PrisE pour acquis,	Médiocre,
InsultéE,	ProvoquéE,	MéritantE,
InterrompuE,	RejetéE,	Peu douéE,
IntimidéE,	TrahiE,	Stupide

Copyleft Attitude* : Nous vous donnons l'autorisation de copier, de diffuser et de transformer librement le présent document. Notre but est de favoriser et d'autoriser son utilisation par le plus grand nombre. En avoir jouissance pour en multiplier le plaisir de l'utiliser, créer de nouvelles conditions d'utilisation pour amplifier ses possibilités. Nous croyons que le savoir et la création sont des ressources qui doivent demeurer libres pour être encore véritablement du savoir et de la création.

NOS BESOINS

Les besoins sont universels. Ils nous appartiennent à 100%. Il est important de distinguer nos besoins des stratégies qui permettent de les assouvir. Un besoin n'est jamais quelque chose que l'on peut *faire*, ni quelque chose que l'on peut *prendre* ou *toucher.* Un besoin ne dépend d'aucune circonstance particulière comme d'aucune personne spécifique.

SURVIE
(physiologiques)

- ❑ Abri
- ❑ Air
- ❑ Eau
- ❑ Environnement sain
- ❑ Espace
- ❑ Exercice
- ❑ Expression sexuelle
- ❑ Mouvement
- ❑ Nourriture (au sens large)
  - o Confort
  - o Contact physique
  - o Détente
  - o Douceur
  - o Loisir
  - o Sensualité
  - o Soins
  - o Tendresse
  - o Toucher
- ❑ Occupation
- ❑ Protection
- ❑ Repos
- ❑ Soins
- ❑ Temps

INTÉGRITÉ
(sécurité)

- ❑ Assurance
- ❑ Authenticité
- ❑ But
- ❑ Connaissance de soi, valeurs, rêves
- ❑ Détachement
- ❑ Équilibre
- ❑ Estime de soi
- ❑ Honnêteté
- ❑ Recherche de sens
- ❑ Respect de soi
- ❑ Rythme, temps d'intégration
- ❑ Sens de sa place
- ❑ Sens de sa valeur

INTERDÉPENDANCE

- ❑ Acceptation
- ❑ Adaptation
- ❑ Affection
- ❑ Amabilité
- ❑ Amitié
- ❑ Amour
- ❑ Appartenance
- ❑ Appréciation
- ❑ Assiduité
- ❑ Attention
- ❑ Chaleur humaine
- ❑ Changement
- ❑ Communication
- ❑ Compréhension
- ❑ Concertation
- ❑ Confiance
- ❑ Confidentialité
- ❑ Connexion
- ❑ Considération
- ❑ Contact
- ❑ Continuité
- ❑ Contribution à la vie
- ❑ Coopération
- ❑ Délicatesse
- ❑ Direction
- ❑ Discrétion
- ❑ Distance
- ❑ Échange
- ❑ Écoute
- ❑ Égalité
- ❑ Empathie
- ❑ Engagement
- ❑ Équité
- ❑ Fiabilité
- ❑ Fidélité
- ❑ Flexibilité
- ❑ Générosité
- ❑ Humilité
- ❑ Impartialité
- ❑ Inclusion
- ❑ Interdépendance
- ❑ Intimité
- ❑ Justice
- ❑ Leadership
- ❑ Lien
- ❑ Loyauté
- ❑ Mutualité
- ❑ Neutralité
- ❑ Objectivité
- ❑ Ouverture
- ❑ Partage
- ❑ Présence
- ❑ Proximité
- ❑ Réciprocité
- ❑ Réconciliation
- ❑ Réconfort
- ❑ Repères
- ❑ Respect
- ❑ Sécurité émotionnelle
- ❑ Sincérité
- ❑ Solidarité
- ❑ Souplesse
- ❑ Soutien
- ❑ Stabilité
- ❑ Transparence

AUTONOMIE
(estime de soi)

- ❑ Affirmation de soi
- ❑ Apprivoisement
- ❑ Appropriation de son pouvoir
- ❑ Calme
- ❑ Choix[1]
- ❑ Dynamisme
- ❑ Espace pour soi
- ❑ Indépendance
- ❑ Liberté
- ❑ Maîtrise
- ❑ Solitude
- ❑ Tranquillité
- ❑ Vitalité

EXPRESSION DE SOI
(actualisation)

- ❑ Action
- ❑ Amélioration
- ❑ Aventure
- ❑ Créativité
- ❑ Développement
- ❑ Diversité
- ❑ Évolution
- ❑ Expérience
- ❑ Guérison
- ❑ Imagination
- ❑ Innovation
- ❑ Lucidité
- ❑ Nouveauté
- ❑ Originalité
- ❑ Participation
- ❑ Réalisation
- ❑ Récréation
- ❑ Recul
- ❑ Ressourcement
- ❑ Risques
- ❑ Spontanéité
- ❑ Transformation

[1] Choisir nos rêves, nos buts, nos valeurs, choisir des stratégies pour concrétiser nos rêves, buts et valeurs.

(d'ordre mental)

- ❑ Clarté
- ❑ Cohérence
- ❑ Compréhension
- ❑ Concision
- ❑ Connaissance
- ❑ Conscience
- ❑ Découverte
- ❑ Détermination
- ❑ Discipline
- ❑ Exploration
- ❑ Logique
- ❑ Normes
- ❑ Précision
- ❑ Prévisibilité
- ❑ Responsabilité
- ❑ Simplicité
- ❑ Stimulation
- ❑ Volonté

TRANSCENDANCE

- ❑ Abondance
- ❑ Beauté
- ❑ Bonté
- ❑ Célébration[2]
- ❑ Communion
- ❑ Danse
- ❑ Deuil
- ❑ Enthousiasme
- ❑ Espoir
- ❑ Excellence
- ❑ Finalité
- ❑ Goût d'expérimenter l'intensité de la vie
- ❑ Harmonie
- ❑ Humour
- ❑ Inspiration
- ❑ Jeu
- ❑ Joie
- ❑ Lâcher prise
- ❑ Ordre
- ❑ Paix
- ❑ Plaisir
- ❑ Rire
- ❑ Sacré
- ❑ Sagesse
- ❑ Sens
- ❑ Sérénité
- ❑ Silence
- ❑ Spiritualité
- ❑ Unité

[2] (célébrer la vie et la réalisation de nos rêves, de nos pertes, de nos deuils et non-réalisations)

L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT EN CHANSON

aide-mémoire chanté

REFRAIN
Da-da-dili-diam dudilu dum dum
Refrain à répondre participatif
Turlutte improvisée

1

On lutte pour la justice sociale
Le consensus, c'est génial

Sans chef ni vedette
C'est le fun en taberouette

On décide ensemble
On respecte tous les membres

On cherche l'équilibre
Entre l'art et le militantisme

(refrain)

2

Demandons dès le début
Si toutes les voix sont entendues

On crée des projets solidaires
Entre l'impact et l'imaginaire

Entre la joie et la critique
Entre le sérieux et le festif

On passe l'message ensemble
En touchant les cordes sensibles

(refrain)

3

Tout l'monde a des talents
Tant mieux s'ils sont différents

C'est important d'y avoir
Un partage de savoirs

Nous sommes tous et toutes égaux
Débranchons nos égos

Restons flexibles et positif(ve)s
Et respectons le collectif

(refrain)

4

Quand les émotions sortent sans avis
Elles seront bien accueillies

On reste solidaire toujours
Dans les rues et dans nos coeurs

Est-ce que le groupe est confortable
‘vec les buts activistes sur la table?

On respecte le rythme des membres
On prend le temps pour s’entendre

(refrain)

5

Nous luttons pour un monde meilleur
Est-ce qu’on a les mêmes valeurs?

Démocratiques, égalitaires
Autogérés et solidaires

Anti-autoritaire et non raciste
Anti-capitaliste et non sexiste

Ces principes nous les pratiquons
Pendant que nous revendiquons

(refrain)

6

On sait c’est pas très sexy
Mais c’est responsable, pensons-y

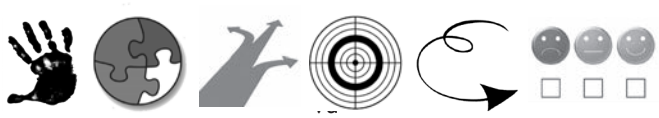
Les droits d’auteurs, les autorisations,
Les consentements et la documentation

Puisque plusieurs y contribuent
Parlons-en dès le début

Youhou! C’est trippant de faire
De l’art militant communautaire

QUELLES SONT LES CONDITIONS FAVORABLES POUR UN PROJET D'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT ?

Quelques questions à considérer collectivement avant de se lancer



1. Les questions éthiques

a) Le processus est-il cohérent avec les leurs de l'organisme communautaire et de son code de vie ?

b) Comment est-ce que les actions entreprises dans le cadre du projet respectent les valeurs personnelles des membres et celles des organismes ?

c) A-t-on bien considéré quelles sont ses motivations personnelles pour participer au projet ? En tant qu'artiste, est-ce qu'on est là dans le but d'« aider » les autres ou parce qu'on partage les mêmes valeurs et désirs de changement social ?

2. L'importance du processus de travail

a) Comment les décisions seront-elles prises ?

b) Comment s'assurer que le processus sera non-hiérarchique et respectera le principe du consensus, où tout le monde a un rôle égal à jouer ?

c) Comment les conflits, s'ils surgissent, seront-ils résolus à l'intérieur du groupe ?

3. L'aspect militant

a) Comment allez-vous prendre soin des besoins personnels des personnes dans le cadre d'un projet qui porte des revendications orientées vers des changements sociopolitiques ?

b) Avez-vous l'assurance que l'organisme sera confortable avec l'aspect militant ? Et que les membres seront à l'aise avec l'orientation militante du projet ?

c) Qu'est-ce qui est nécessaire pour constituer un bon amalgame entre l'aspect créatif et l'aspect militant du projet ?

4. Le soutien solidaire

a) Y a-t-il lieu de se préoccuper des émotions que le processus de création risque de faire surgir chez certaines personnes ?

b) Comment préparer des milieux de création pour des personnes qui manquent d'estime de soi ? Quelles conditions seront mises en place pour assurer un espace sécuritaire et sans jugement où elles pourront s'exprimer ?

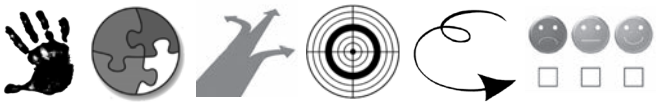
c) Par souci de responsabilité et de solidarité, quel type de soutien communautaire sera envisagé pour s'assurer que les personnes qui réagissent fortement à cause du processus de création puissent être soutenues pour apprivoiser ce qui émerge en elles ?

5. Les droits d'auteur collectifs

a) Est-il important de parler de la question des droits d'auteur au début du projet ?

b) Qui détiendra les droits d'auteur de l'œuvre collective ? L'artiste ou le collectif d'artistes qui a initié le projet? Ou alors l'organisme communautaire qui l'accueille ? TouTEs les membres du projet ?
À parts égales?

c) Quel type d'entente sera nécessaire pour affirmer ces droits collectifs ? L'objet de cette entente visera-t-elle, par exemple, à clarifier les conditions selon lesquelles l'œuvre peut être diffusée ? Ou à décider ce qu'il faut faire avec l'œuvre une fois que le projet est terminé ?



6. La question des autorisations

a) Est-il nécessaire de parler la question des autorisations au début du projet (par exemple : respecter le droit d'une personne à ne pas être photographiée) ?

b) Pouvez-vous imaginer des situations où il serait difficile ou délicat d'obtenir une autorisation : par exemple, dans le cas d'un projet avec des mineurs (de moins de 18 ans) en foyers d'accueil ou des personnes sans statut ?

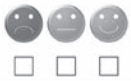
c) Comment allez-vous vous assurer que touTEs les membres d'un projet ont accordé leur « consentement éclairé », c'est-à-dire que celui-ci a été bien compris et qu'il reflète clairement ce à quoi chaque membre a donné son accord ? Par exemple, une affiche est réalisée à partir d'une photo sur laquelle apparaît une personne qui n'en a pas été avertie et n'est pas d'accord avec son utilisation.

7. La documentation du projet

a) Pourquoi documenter un projet d'art communautaire militant ? Est-ce que cette documentation peut servir comme un outil de sensibilisation ou de revendication sociopolitique ?

b) Si un groupe décide de documenter son projet, qui décidera des choix à faire sur la forme et le contenu de cette documentation? Et quelles seront les voix représentées? Devrait-on faire appel aux mêmes processus de prises de décisions collectives que lors du projet lui-même ?

c) Devrait-on documenter le processus ou le résultat/produit final?



8. L'après-projet

a) Doit-on penser dès le début aux suivis personnels à assurer quand le projet est terminé et que les personnes se retrouvent toutes seules à nouveau, parfois avec des émotions bouleversantes soulevées lors du processus de création ?

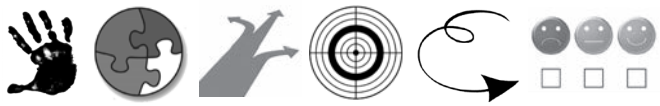
b) Peut-on prévoir la transmission d'outils ou de formes de fonctionnement qui permette une certaine continuité aux personnes qui souhaitent poursuivre l'expérience ? Comment penser à intégrer une perspective artistique militante dans le travail communautaire quotidien de l'organisme ?

c) Comment seront portées dans l'espace public les revendications sociopolitiques issues du projet (outils de sensibilisation, diffusion grand public, rencontres avec des députés, etc.) ?

UN PEU PLUS SUR LES CONDITIONS FAVORABLES

Voici quelques considérations plus étoffées, qui proposent des réponses aux questions soulevées dans les pages précédentes

1. LES QUESTIONS ÉTHIQUES



Ces questions touchent à la notion des valeurs, qui représentent des principes modelant les manières d'être et d'agir – autant individuelle que collectives. Elles permettent d'orienter l'action, en fixant des buts, des idéaux. Voici des exemples de valeurs que partagent les personnes qu'intéresse l'art communautaire militant : justice sociale, équité, solidarité, autogestion, autonomie, établissement de relations égalitaires, démocratie, respect, égalité, dignité, etc.

Il vaut la peine de prendre le temps de questionner de quelle manière les actions prises dans le cadre des projets d'art communautaire militant sont en accord avec ces valeurs et si elles pourraient favoriser une libération ou renforcer une oppression. Les images véhiculées par l'oeuvre collective et les messages qu'elles transmettent sont-ils cohérents avec ces valeurs ? D'autant plus que les divers partenaires impliquéEs ne partagent pas nécessairement les mêmes valeurs, du moins au début d'un projet.

Un outil qui peut s'avérer utile est d'avoir recours au code de vie de l'organisme communautaire (s'il en existe un). Sinon, le groupe peut décider ensemble les valeurs qu'il souhaite respecter, et s'y référer au besoin pendant le projet. À titre de suggestion, voici un exemple de code de vie qui peut servir de base (inspiré de celui du centre de femmes La Marie Debout).

EXEMPLE DE CODE DE VIE

Ici, toutes les personnes trouvent un espace pour existe et s'exprimer, peu importe leur âge, leur origine,
leurs conditions de vie ou leur orientation sexuelle.

Écoute :	Être attentifVE à ce que les autres ont à dire et s'assurer de bien les comprendre
Entraide:	Favoriser la solidarité, le soutien et le partage, peu importent nos différences
Confiance :	Croire au potentiel, aux connaissances et aux expériences de chacunE
Autonomie :	ChacunE est responsable de son bien-être, doit nommer ses insatisfactions et ses désaccords

Respect :	Observer les tours de parole et s'assurer d'encourager la parole des autres Parler en son nom et non pas au nom ou au sujet d'autres personnes, présentes ou absentes Être ponctuelLE et assiduE aux rencontres, avertir de son absence et expliquer l'abandon du projet
Non-jugement :	Ne pas porter de jugement envers les autres, leur parole et leur vécu
Confidentialité :	Tout ce qui se dit ici reste ici !

Mais il importe de se rappeler que l'éthique ne se réduit pas à l'élaboration de façons de faire qui dictent une fois pour toutes un code de conduite. Celui-ci doit être adapté à chaque groupe, et il ne se résume pas à une formule immuable qui ne peut pas évoluer en cours de processus. Il est donc de la responsabilité de chaque groupe de revoir ces questions éthiques à quelques reprises pendant le projet, ainsi que de développer une réflexion critique sur les valeurs et motivations qui guident chaque personne.

2. L'IMPORTANCE DU PROCESSUS DE TRAVAIL

Dans les projets en art communautaire militant, le processus est aussi important que le résultat final. Et afin d'assurer que toutes les personnes impliquées participent à parts égales, les décisions se prennent par consensus.

Comment fonctionne le consensus ?

- Le consensus est une façon de prendre les décisions qui fait place à la créativité de chacun.
- Aucune décision n'est prise avant que touTEs les membres ne l'acceptent. Ça peut être long à mettre en place, car le consensus est le produit patient de toutes les meilleures idées et volontés dans un groupe, dans un esprit de cohésion et d'équilibre. Les opinions minoritaires sont présentes et entendues tout au long du processus (et pas seulement à la fin). Et la décision est élaborée collectivement. Ce qui est radicalement différent du traditionnel « vote à la majorité ».
- Tout le monde participe dans ce processus non sur le principe du « toi contre moi », mais se projette plutôt dans la discussion comme un « nous ensemble ».
- Il s'agit pour chacun d'une décision à prendre, d'un problème à résoudre plutôt qu'une bataille à gagner.

Ce principe de consensus est souvent complexe et requiert d'y accorder du temps. Mais il est gage de fondations plus solides pour le groupe.

UN OUTIL QUI PEUT VRAIMENT AIDER : LA COMMUNICATION NON-VIOLENTE

Ce qui n'empêche pas que des conflits peuvent survenir, car les projets d'art communautaire militant mettent en inter-relation des personnes dont les objectifs et les intérêts sont divers et différents. Sans compter ce que le processus collectif de création peut faire émerger. Il importe donc que toutes les personnes impliquées dans un projet soient conscientes que les conflits sont inévitables — il ne faut pas se le cacher, ce serait naïf —, mais qu'elles soient prêtes à y faire face et à les dénouer quand ils surviennent pour ne pas qu'ils s'enveniment. Et même à s'en servir ! Ce sont des occasions d'apprentissage, de découverte, même de création.

Lors des deux derniers programmes de formation, ROUAGE a présenté un atelier présentant les principes de la communication non-violente développée par Marshall Rosenberg. Pour se familiariser avec cette approche, nous vous invitons à consulter le compte-rendu des ateliers de juin 2012 (sur le blogue de ROUAGE, sous «documents à consulter») qui résume la présentation qu'a fait à cette occasion Claire Harvey du centre de formation sociale Marie-Gérin-Lajoie, ainsi que le document qu'elle a remis à cette occasion, intitulé *Qui a dit que communiquer était facile ?*, incluant une bibliographie pour les personnes intéressées à approfondir le sujet.

Pour une autre présentation de la même approche, vous trouverez dans le présent document (pages 96 à 102) le compte-rendu de l'atelier offert en juin 2013 par Julie Champagne.

3. L'ASPECT MILITANT

Les projets d'art communautaire militant mettent en présence des personnes qui ont une ouverture au militantisme bien différente : convaincues, ouvertes, mais aussi récalcitrantes, neutres, contre, etc. Il importe de prendre le temps de respecter ces rythmes différents, et de s'assurer que tout le monde se sent à l'aise avec l'aspect militant du projet.

Il y a un amalgame dans ce type de projets qui en fait la particularité.

Il faut d'abord composer avec des besoins qui varient : les personnes plus militantes souhaitent rapidement des réalisations concrètes, avec des objectifs précis, car l'efficacité est ce qui est recherchée dans l'engagement sociopolitique. Alors que d'autres, notamment les artistes, peuvent s'accommoder d'un temps d'errance dans le processus de création. Le rythme des projets d'art communautaire militant se démarque de celui qui a habituellement cours dans les milieux de mobilisation, où il faut sans cesse répondre à des urgences dictées par l'actualité politique, une politique gouvernementale, etc.

DES RÉALITÉS BIEN CONCRÈTES

Autre amalgame intéressant, même si les réalisations en art communautaire militant portent sur des revendications précises ou mettent en lumière des réalités bien concrètes vécues par les personnes impliquées, elles ne doivent pas donner lieu à des oeuvres qui s'apparentent à un kiosque d'informations ou à un programme didactique. L'art est un langage en soi, il travaille sur le plan du symbolique et fait appel à l'imaginaire. Il touche ainsi des cordes sensibles et permet de ce fait une capacité d'écoute et d'attention complètement différente. Le public peut davantage être touché par une pièce de théâtre, une chanson, une photographie ou une installation issue d'expériences vécues, mais transposées de façon sensible, que par un discours ou une conférence portant sur les mêmes enjeux. L'art communautaire militant devient ainsi un outil de sensibilisation important afin de rejoindre une partie de la population plus difficile d'accès en d'autres temps.

4. LE SOUTIEN SOLIDAIRE

Bien que l'art communautaire militant ne relève pas de l'art-thérapie, il soulève souvent des enjeux délicats et émotionnellement chargés à cause des thèmes abordés par les projets : violence, abus, exclusion, marginalisation, racisme, etc., qui vont de pair avec les violences structurelles quotidiennes du système capitaliste actuel.

Les projets d'art communautaire militant font appel au bagage créatif et personnel des personnes qui participent, ce qui veut dire qu'elles exposent leurs vulnérabilités individuelles. Par exemple : une oeuvre portant sur les liens entre la pauvreté et l'alimentation, et le droit à une saine alimentation, peut plonger douloureusement les personnes impliquées au coeur de leur situation quotidienne et leur faire revivre ce vécu difficile, où la simple action de faire l'épicerie avec un portefeuille dégarni est source de grand malaise.

La compréhension du cerveau humain nous apprend que les événements traumatiques créent une activité accrue dans la partie sensori-motrice du cerveau et sont donc difficilement accessibles par le biais de la partie plus verbale du cerveau. Il peut être difficile d'exprimer verbalement ces souvenirs traumatiques. Mais les outils de création, notamment ceux qui font appel au corps en mouvement, peuvent faire ressurgir ces souvenirs violents ou traumatisants.

DES ÉMOTIONS FORTES

C'est pourquoi il importe que le groupe, par esprit de solidarité, soit conscient de cette possibilité et se sente une responsabilité collective face aux processus créatifs qui déclenchent des émotions fortes. En adoptant une approche plus attentive aux réactions que la création risque de faire surgir, le groupe est invité à penser à une manière d'assurer un environnement sécuritaire, et y accorde les ressources nécessaires, au besoin. Malgré la résilience individuelle aux événements traumatiques, c'est souvent le soutien d'une communauté qui fait la différence entre revivre des épisodes traumatiques et en guérir – ce qui peut être rendu possible par le fait d'avoir un pouvoir de décision sur les thématiques qui seront abordées et les moyens créatifs qui seront utilisés dans le cadre du projet.

Il importe de savoir refermer ensemble les brèches qu'on a contribué à ouvrir.

Il ne faut cependant pas craindre cet aspect de la démarche. Parfois, les déclenchements personnels peuvent servir de base au processus créatif parce qu'ils représentent bien les oppressions vécues par les personnes. Mais sans toutefois laisser l'aspect guérison devenir « le projet » : il importe en effet d'empêcher que les émotions qui ressurgissent ne prennent toute la place dans la démarche collective.

LA CAPACITÉ D'ÉCOUTE

Il importe donc d'y investir le temps nécessaire et de faire appel à la capacité d'écoute, étant donné que tout traumatisme faisant surface devra être géré respectueusement. Dans certaines situations, il est peut être opportun d'avoir recours à une personne-ressource quand il y a un besoin pour une intervention sur le plan personnel que même la nature de soutien solidaire du groupe ne peut fournir. Cette personne-ressource peut faire déjà partie du personnel de l'organisme (par exemple, unE intervenantE socialE) ou venir de l'extérieur et posséder des compétences en psychothérapie, intervention sociale, etc. et /ou des expériences avec des situations de traumatisme. Mais l'important est que le groupe reconnaisse et accepte son rôle. L'artiste ou collectif d'artistes, bien qu'empathique, ne peut remplir cette fonction, ce qui mettrait de toute façon trop de pouvoir entre ses mains – et dans la plupart des cas, elle/il va quitter le groupe, une fois le projet terminé. Idéalement, cette personne-ressource est présente dès le début du projet. Elle n'est pas proactive, elle demeure disponible pour les membres qui auraient besoin de ses services. Les membres connaissent le rôle de cette personne et savent qu'elle peut être consultée au besoin – sinon, cela leur enlève des expériences de réflexion personnelle au cours du processus. Cette personne est une ressource de soutien pour le groupe, et non pas une obligation thérapeutique.

Un autre outil simple et très utilisé est de confier à tour de rôle parmi le groupe le rôle de « gardienNE du senti », qui veille au bon climat émotionnel d'une rencontre. La personne à qui est attribué cette fonction s'assure de repérer toute tension, conflit émergent ou frustration, souvent exprimés dans du non-verbal. Elle peut alors demander une pause, faire bouger pour changer l'atmosphère et essayer de régler les malaises perçus.

5. LES DROITS D'AUTEUR COLLECTIFS

Qui détient les droits d'auteur lors d'une création collective ?

La question des droits d'auteur se présente comme une question de base à aborder dans les processus créatifs collaboratifs. Comme les projets d'art communautaire militant sont des créations collectives basées sur des valeurs égalitaires et sur une volonté de contrer les hiérarchies traditionnelles du pouvoir, la question des droits d'auteur est aussi une question d'éthique. Elle n'est pas à l'ordre du jour habituel des organismes communautaires, mais prend toute son importance en art communautaire militant.

> ***Une position à adopter pour les projets d'art communautaire militant est l'affirmation de droits collectifs.***
> ***Il importe d'établir que l'œuvre sera la propriété de toutes les personnes qui y auront contribué, sans faire de distinction particulière.***

Le fait de discuter de cette question du partage des droits peut être considéré comme un signe concret d'engagement mutuel. Le meilleur moment pour discuter de ces questions de droits d'auteur est au départ du projet ou au fur et à mesure que sa nature se précise. Des expériences malheureuses ont démontré que des problèmes auraient pu être évités si une entente préalable avait été conclue.

Une question qui est souvent posée :
EXISTE-IL UN MODÈLE DE CONTRAT POUR UNE ENTENTE COLLECTIVE SUR LES DROITS D'AUTEUR EN ART COMMUNAUTAIRE MILITANT ?

Il n'en existe pas pour un tel type de cocréation. Il revient à chaque groupe de décider ensemble quelles seront les clauses d'une entente égalitaire et transparente qui portera sur ces droits d'auteur et de rédiger le contrat qui convient à ses besoins, en s'assurant que touTEs les membres en comprennent bien les termes. Sur ce point comme sur d'autres, le même processus de décision consensuel s'applique.

QUELQUES LIGNES DIRECTRICES PRATIQUES

Voici quelques lignes directrices pratiques d'un point de vue juridique apportées par Normand Tamaro, avocat spécialisé dans les questions de propriété intellectuelle (extraits du livre d'Engrenage Noir, *Célébrer la collaboration*).

> « Il faut faire ses ententes avant. Idéalement, il faut que les personnes soient minimalement conscientes de ce qu'elles sont en train de faire, et conscientes que

leur travail pourrait être utilisé dans l'oeuvre collective finale. Toutes les personnes impliquées doivent savoir ce qui est prévu ; c'est une question d'honnêteté, au-delà du fait que l'entente mise sur papier peut ou non être lue par tous les membres du projet. Souvent, l'artiste connaît un peu l'importance de l'oeuvre, mais la personne non initiée qui est exposée de si près à une pratique artistique pour la première fois peut se demander ce que ça implique. Ces membres peuvent éventuellement découvrir qu'elles avaient peut-être certains droits, mais au départ, elles ne le savent pas nécessairement.

Plusieurs de mes clients sont des artistes avec peu de moyens financiers, alors je leur conseille d'écrire leurs ententes dans leurs mots, de façon à ce qu'elles soient claires pour tous. Si, un jour, ils ont assez d'argent, ils pourront les faire rédiger par un avocat. Mais l'essentiel, c'est de s'assurer d'être clair avec soi-même et avec les autres personnes impliquées dans le projet.

QUEL EST L'OBJET DE L'ENTENTE ?

« De plus en plus, dans l'univers légal, une entente est ce qui convient aux parties, rédigée dans des mots que tout le monde peut facilement comprendre.
L'important, c'est de se demander :

- Quel est l'objet de l'entente ? Vise-t-elle, par exemple, à clarifier les conditions selon lesquelles l'oeuvre peut circuler et être diffusée ?
- Que faire avec l'oeuvre une fois que le projet est terminé ?
- Voulez-vous empêcher ou non l'oeuvre d'être utilisée dans d'autres contextes par d'autres personnes ?
- Qui peut disposer de l'oeuvre et dans quelles circonstances ? La question de qui est l'auteur de l'oeuvre n'est pas en soi importante, c'est plutôt si vous pouvez vous l'approprier ou non. Quelles autres personnes doivent nécessairement être impliquées dans cette décision ?

Si les membres du groupe impliqués dans la collaboration artistique communautaire ont essayé de répondre à ces questions, alors ils sont déjà avancés même si les réponses ne sont pas encore toutes précises.

Aujourd'hui, on a besoin d'ententes pour clarifier qui a des droits légitimes. Les gens s'imaginent souvent avoir des droits qu'ils n'ont pas. Tout le monde est responsable de connaître ses droits et de les exercer en toute légitimité. Mais il ne faut pas s'affoler, le droit d'auteur a été conçu pour faciliter la création, pas pour la freiner. »

Un point important à considérer pour cette entente : même si des photographes ou des vidéastes sont associéEs à la documentation du projet – et qu'on s'entend pour leur donner crédit –, il importe que l'oeuvre collective puisse en tout temps être accessible au groupe, que celui-ci puisse toujours en disposer pour les fins qu'il détermine (documentation, sensibilisation, etc.).

La question des droits d'auteur est aussi une question d'éthique.

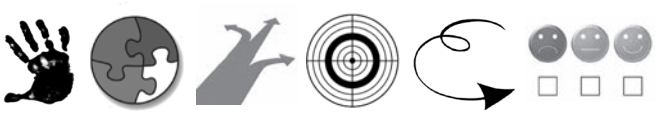
ET PAR LA SUITE…?

Voici les réponses de Normand Tamaro à deux autres questions récurrentes :

- *Si on a du matériel artistique collectif et qu'on n'a pas rédigé d'entente au départ, peut-on le faire après coup ?*
  «Le droit n'aime pas les situations de blocage, il veut que la société avance. On peut aller devant un tribunal et dire : On est neuf personnes, on a créé une œuvre qui nous appartient à tous, il y a une situation de blocage due à une raison purement personnelle et nous avons intérêt à exploiter nos droits. Même si une personne prétend que le matériel lui appartient et que vous n'avez rien établi légalement au départ, la création se détermine sur les faits basés sur chacun des témoignages. Ce type de recours pourrait être reçu.»

- *Si, par la suite, une oeuvre collective créée dans le cadre d'une intervention sociale fait partie d'une publication, est-ce légal ?*
  «Oui, tout à fait. Puisqu'au départ, les gens ont consenti à participer à une oeuvre publique et collective, il faut vivre avec les conséquences de cette participation. L'individu donne des consentements selon le contexte où il se trouve. Par exemple, s'il y a une caméra en train de filmer, il sait déjà que l'image peut servir dans un certain contexte. S'il n'a rien signé, ça ne veut pas dire qu'il n'a rien autorisé.»

Une autre ressource qui peut être utile : les licences Creative Commons. Pour plus d'informations, consulter le site creativecommons.org.



6. LA QUESTION DES AUTORISATIONS

La question des autorisations est une considération éthique complexe et cruciale lors de la documentation et de la diffusion de toute démarche de création de nature collaborative. Elle a trait à tout ce qui touche aux permissions : permission d'être photographiée ou filmée, droit à l'anonymat, respect des droits d'auteur (par exemple, pour l'utilisation de musique ou images de personnes extérieures au projet), l'utilisation d'un espace privé, etc.

Il importe de s'en préoccuper afin de ne pas freiner la diffusion du résultat final. Le meilleur moment pour discuter de ces questions d'autorisation est le plus tôt possible dans le projet. Ces questions peuvent être soulevées à nouveau par la suite, selon les diverses étapes de développement du projet. Accepter de se faire filmer pendant une activité est une chose ; accepter que les images soient utilisées et publicisées, qu'un sens particulier leur soit donné, en est une autre.

Que signifie réellement l'expression « consentement libre et éclairé », sous quelles conditions ce consentement est-il accordé, par qui et pour répondre à quels besoins : voilà des enjeux qui doivent être pris en considération et négociés entre les diverses parties impliquées.

> Selon l'avocat Norman Tamaro, «Le consentement en termes de droit est valide lorsqu'il est éclairé, c'est-à-dire compris, et il est donc important qu'un tel consentement reflète précisément ce à quoi chaque participant à l'entente a donné son accord. Ce n'est pas nécessaire que ce soit par écrit [ça peut être enregistré avec de l'équipement audio ou vidéo, et en présence de témoins]. En effet, des ententes écrites peuvent ne pas être considérées valides comme dans le cas d'une personne analphabète. Cette personne pourrait, un jour, dire qu'elle n'a pas compris le document, et son consentement pourrait être déclaré non valide.»

UN EXEMPLE INSTRUCTIF

Voici l'exemple d'un projet d'art communautaire avec des jeunes en difficulté, qui démontre l'importance de se préoccuper des autorisations. Le résultat final incluait des photographies dans lesquelles les jeunes eux/elles-mêmes s'étaient représentéEs. Puisqu'au départ, personne ne savait quelle direction allait prendre le projet, on ne s'était pas préoccupéEs de la question des autorisations. Mais en bout de ligne, la nécessité d'obtenir le consentement libre et éclairé des parents pour la diffusion publique du projet s'est imposée. Une demande de consentement écrit fut préparée, mais aucune ne fut signée. La plupart de ces jeunes vivaient en famille d'accueil ou connaissaient des situations difficiles à la maison. Cette question des autorisations non obtenues fut contre-productive car elle a empêché une diffusion élargie de l'oeuvre collective finale.

Comment formuler l'autorisation quand le processus est exploratoire et que le produit final n'est pas encore connu ?

Cette question de consentement est intimement liée au respect des membres d'un projet, et au respect de leur dignité. Dans certaines situations, des membres désirent conserver l'anonymat, pour des raisons de sécurité, de statut, de violence conjugale, d'incarcération, etc. Comment conserver cet anonymat tout en diffusant un projet ? Diverses solutions ont été expérimentées dans le cadre de certains projets : la radio; des images photo modifiées ou des visages masqués; des ombres chinoises...

7. LA DOCUMENTATION DU PROJET

La documentation d'un projet d'art communautaire militant peut répondre à divers besoins internes, propres au groupe :

- pour se laisser des traces
- pour faciliter l'évaluation finale du projet
- accroître la compréhension collective du processus accompli.

On peut également décider de documenter publiquement son projet afin :

- de contribuer à construire un historique de cette pratique
- d'inspirer d'autres groupes à avoir recours à une démarche collaborative
- de donner une deuxième vie aux projets qui sont souvent éphémères
- de favoriser le partage avec d'autres groupes
- pour des fins d'archivage ou de recherche, etc.

Cette documentation peut prendre différentes formes : livre, site internet, vidéo, etc. Peu importe sous quelle forme, la documentation d'un projet d'art communautaire militant soulève elle aussi de nombreuses questions éthiques. Il importe de considérer la manière de documenter les projets car c'est un moment où plusieurs dynamiques de pouvoir entrent en jeu. C'est également un moment clé vers la réécriture d'une histoire populaire, plus égalitaire et solidaire, et pour décoloniser les récits de communautés opprimées.

QUOI, COMMENT, QUAND, POURQUOI ET POUR QUI ?

Le groupe a donc la responsabilité de réfléchir à ces questions :

- quoi, comment, quand, pourquoi et pour qui documenter un projet d'art communautaire militant ?
- Comment cette documentation sera-t-elle utilisée ?
- Qu'est-ce qui sera montré et qu'est-ce qui ne sera pas montré ?
- Comment les personnes sont-elle représentées ? Est-ce que toutes les voix sont présentes ?

Il est donc cohérent de mettre l'accent sur la collaboration au sein même des processus de documentation.

Toutes les personnes impliquées dans un projet sont invitées à participer à cette documentation, selon les mêmes principes consensuels de prise de décision qui ont été appliqués au cours du projet. Il serait en effet inapproprié que seulEs les artistes racontent l'histoire des projets dans lesquels ils/elles ont été impliquéEs.

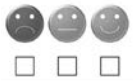
En cohérence avec ces principes, cette documentation fera le récit du processus de collaboration, plutôt qu'essentiellement présenter les résultats de cette collaboration.

Il importe également de considérer que la documentation, selon la forme adoptée, peut parfois représente un mini-projet en soi, auquel il faut accorder le temps et les ressources nécessaires.

Pour une réflexion plus exhaustive sur le sujet de la documentation en art communautaire militant, et plus spécifiquement la documentation vidéo, consulter le livre d'Engrenage Noir *Célébrer la collaboration,* pages 106 à 127 (et même visionner cinq exemples dans le DVD inséré). Un autre exemple inspirant est le livre documentant le projet d'art communautaire du centre de femmes La Marie Debout (consulter le site de l'organisme à : lamariedebout.org/).

Nous vous invitons également à consulter *Documenter l'art communautaire > Créer un projet de mémoire collective en ligne*, un guide pratique pour documenter les collaborations artistiques communautaires et diffuser sur internet des documents (photos, vidéos, témoignages de participants, etc.) . Ce guide est le fruit d'un travail effectué par Pohanna Pyne Feinberg à partir des projets de cocréation entre l'organisme le CEDA et le centre d'artistes SKOL. Voir : *skolcedafr.wordpress.com.*

8. L'APRÈS-PROJET



Bien que cet aspect concerne ce qu'il arrive une fois qu'un projet est terminé, il est bon de s'en préoccuper assez tôt dans la démarche de collaboration. Les projets d'art communautaire militant s'inscrivent dans un processus collectif de transformation. Et cette transformation nécessite une intégration des apprentissages — artistiques et humains — qui vont au-delà du projet lui-même et influencent les autres aspects de la vie de chaque personne impliquée dans le processus, ainsi que de celle des organismes communautaires hôtes.

Sur le plan individuel, il est possible de prévoir un suivi afin de répondre aux besoins d'écoute et d'accompagnement que peuvent ressentir certaines personnes auxquelles le projet a fait ressurgir de fortes émotions. Ce suivi peut être offert jusqu'à quelques mois après la fin du projet et assuré par une personne-ressource de l'organisme ou par la même personne extérieure qui a accompagné le groupe (voir la section 4. Soutien solidaire). Il est possible également d'intégrer des périodes pendant

le processus, consacrées à préparer la fin du projet. Certaines personnes peuvent alors exprimer leur crainte de voir le projet se terminer brutalement alors qu'elles ont vécu des expériences hors de l'ordinaires et des riches relations inter-personnelles.

D'AUTRES POINTS À DISCUTER EN COLLECTIF :

- Comment faire en sorte que l'art communautaire militant soit intégré dans les activités régulières des organismes communautaires hôtes ?
- Est-il envisageable que des thématiques rassembleuses ou des symboles issus du projet soient repris dans d'autres activités militantes de l'organisme ?
- Peut-on envisager le projet dans une perspective de transfert des savoirs dont bénéficient les membres eux/elles-mêmes ?

Que reste-il également après le passage des artistes ? Les membres ont éprouvé la fierté d'avoir mené un projet à terme. Mais qu'en est-il ensuite ? Y aura-t-il un partage d'outils ou de compétences artistiques que les membres pourront continuer à utiliser ?

Voilà quelques-unes des considérations qu'il est bon de considérer collectivement, bien avant la fin du projet, et qui ne sont pas banales.

Les communautés ont besoin de faire appel au langage symbolique pour s'exprimer, tout comme les individus; si elle ne le font pas, elles vont tomber malades, tout comme les individus.
Comme l'emploi d'un langage symbolique (chant, danse, théâtre, etc.) est devenu de plus en plus commodifié, les communautés ont montré de plus en plus de signes de maladie.
– *David Diamond, dans* Theatre for Living

rouage
ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

Compte-rendu des

ATELIERS DE FORMATION ET D'ÉCHANGES

en art communautaire militant

NOS VOIX SONT IMPORTANTES, CHANTONS FORT ENSEMBLE !

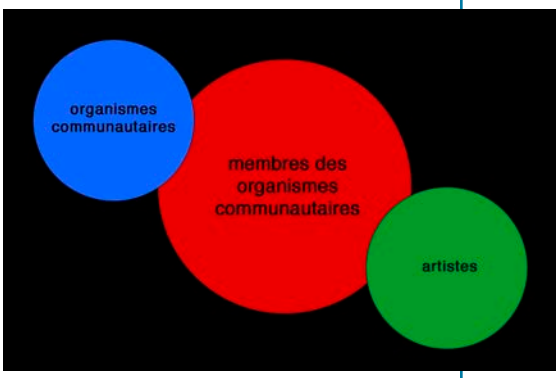
6 et 7 juin 2013
au CEDA
(Comité d'éducation aux adultes de la Petite-Bourgogne et de St-Henri)

PREMIÈRE JOURNÉE

INTRODUCTION

Où on se présente et commence à se mettre en action

Ces deux journées représentaient comme un « jour de l'an » pour ROUAGE: c'était en effet la fin d'une première année inspirante et le début d'une nouvelle qui allait amener la réalisation de nouveaux projets. Environ 90 personnes ont assisté à la tenue de ce 2e programme de formation et d'échanges, pour la plupart de nouveaux visages. C'est assez stimulant qu'un champ d'intérêt si précis intéresse autant de nouvelles personnes à chaque année. L'éventail d'expériences des participantEs était très étendu. Plusieurs groupes communautaires étaient présents car ils avaient l'intention de déposer une demande de soutien, alors que de nombreuses personnes assistaient par intérêt et curiosité – et peut-être avec l'intention de développer une collaboration créative et militante dans l'avenir.



Une différence notable du programme de 2013 était la présence de membres des organismes qui allaient développer un projet en art communautaire militant. En effet, ROUAGE avait ajouté cette année comme critère d'éligibilté la présence des membres dès le début du processus. Le contenu des deux journées avait donc été élaboré pour qu'il soit le plus inclusif possible, et un atelier leur était spécifiquement consacré.

Une autre différence par rapport à l'année précédente concernait les témoignages apportés par les groupes des cinq projets soutenus par ROUAGE en 2012-2013. Ces personnes qui étaient présentes dans la même salle il y avait un an se retrouvaient à transmettre à leur tour leur expérience à d'autres. Leurs divers témoignages avaient été ciblés afin de couvrir concrètement l'un ou l'autre des enjeux à considérer avant d'entreprendre un projet en art communautaire militant (en référence à la section sur les «Conditions favorables», pages 40-53 du présent document). Il s'agissait de projets différents, aux dynamiques variées, et dont la cohésion de groupe était remarquable – une confirmation qu'il est payant de prendre le temps pour établir de bonnes conditions de collaboration au départ.

Il est intéressant également de souligner que les autres présentateurs et présentatrices de ces deux journées d'ateliers étaient toutes liées à l'un ou l'autre des projets en cours. Il se crée peu à peu un réseau montréalais et québécois de l'art communautaire militant associé à ROUAGE, composé de personnes qui ont le goût de partager leur expérience.

Note : Dans l'année qui a suivi, ROUGE a changé l'appellation d'«art communautaire activiste» pour «art communautaire militant», mais dans ce compte-rendu, le mot «militant» sera utilisé.

Après cette présentation, les participantEs ont été invitéEs à se présenter avec un JEU BRISE-GLACE CRÉATIF

Les participantEs ont été diviséEs en deux sous-groupes disposés en cercle pour une brève présentation de personne à personne, afin de se mettre déjà en action et de commencer à créer des rapprochements.

Puis ce fut le moment (le 1er) de

LA CHANSON DE L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

animé par Dan Parker

Les divers enjeux et conditions favorables à considérer avant d'entreprendre un projet d'art communautaire militant avaient été transposés dans une chanson « aide-mémoire » (on était quand même dans un programme de formation !).

Cette chanson à entonner en choeur a été reprise quatre fois au total au cours des deux journées avec un enthousiasme grandissant. Des personnes ont été invitées à improviser sur le refrain turluté. Et il y eut la participation spontanée au «beat box» d'un participant, Dominique Lagüe, ce qui ajouta une dimension rythmique appréciable. À d'autres reprises, des baguettes de bois furent distribuées pour que les participantEs s'en servent comme instrument de percussion sur les objets disponibles (chaises...).

Outre le fait de fournir un aide-mémoire chanté, cette chanson avait été conçue comme un outil pour construire une culture de l'art communautaire militant. Un montage vidéo a été réalisé à partir des diverses reprises de la chanson par les participantEs. On peut visionner ce vidéo sur le blogue de ROUAGE (sous «Documents à consulter»).

Témoignage 1

Projet d'art communautaire militant DU CEDA - SECTEUR ALPHABÉTISATION

Dans les projets d'art communautaire militant, les membres sont encouragéEs à se mobiliser et à porter publiquement leurs propres revendications, mais il importe que ce processus se fasse en prenant le temps de respecter le rythme de leur cheminement.
Ce témoignage a présenté les étapes qui furent nécessaires pendant les premières semaines du projet avant de pouvoir passer à l'action dans l'espace public et commencer à revendiquer ses droits.

Cette présentation a été suivie d'une brève discussion sur la façon d'intégrer des outils artistiques pour analyser les enjeux sociaux spécifiques à chaque organisme communautaire.

Présentation par de nombreux membres du projet accompagnéEs par Danièle Bergeron, artiste, Esther Filion et Danielle Arcand, animatrices

Début du projet : octobre 2012

Point des CONDITIONS FAVORABLES abordé dans ce témoignage :

Point 3 - l'aspect militant (voir pages 40 et 44-45)

LE PROCESSUS NÉCESSAIRE AVANT DE PASSER À L'ACTION

«Ça ne va pas de soi de dire que ce n'est pas juste et de demander publiquement que ça change.»

Dans un premier temps, cette présentation a porté sur les premières étapes nécessaires. Pendant l'automne 2012, le groupe a fait appel à un outil (un mandala) afin de réfléchir sur sa situation en rapport avec l'analphabétisme et de relever trois défis.

PREMIER DÉFI (le plus gros) : se sentir capables de revendiquer. S'exprimer, ça va, mais avant d'aller revendiquer, ça prend tout un chemin pour arriver à se sentir légitimes et capables d'aller demander des changements.

1) **D'abord faire des activités pour permettre aux personnes de parler de leur vécu, des conséquences dans leur vie.** Ce qui amène à prendre conscience qu'on vit touTEs le même problème. C'est important comme démarche. Des exemples de problèmes rencontrés : remplir les formulaires d'aide sociale ou des papiers pour l'école, perdre son travail à cause des ordinateurs, lire les contrats de téléphone, etc.

2) **Il y a des raisons à ces problèmes, et ces raisons se ressemblent d'une personne à l'autre.** Ces causes ont été regroupées en quatre catégories : l'école, la famille, la pauvreté et les inégalités hommes-femmes, et ont été inscrites dans les petits triangles du mandala. Par exemple, les parents qui ne savent pas lire ne peuvent pas aider leurs enfants; l'intimidation par les autres, etc.
Cette activité a permis à tout le monde de constater que les raisons se ressemblent et qu'on n'est pas si responsables que ça de ses problèmes.

3) **Ensuite reconnaître qu'on a de la valeur.**
Dans le coeur du mandala, les personnes ont été invitées à écrire leur force d'équipe : «On est fonceurs, on est débrouillardEs, courageux, généreux; on tombe, on se relève.»

Le défi fut relevé : les personnes ont pu parler de leur problème et de ses conséquences dans leurs vies et constater qu'elles ne sont pas touTEs seulEs à vivre la même situation. Elles ont pu constater que les causes les dépassent et cela leur a enlevé beaucoup de culpabilité.

DEUXIÈME DÉFI : apprivoiser l'art. Le groupe a exploré divers matériaux et techniques en réalisant de petits projets. Cela leur a permis aussi d'apprendre à créer ensemble et de constater le plaisir à travailler avec ses mains et à essayer de nouvelles choses. Même si le fait d'apprendre à ne pas se juger reste difficile.

TROISIÈME DÉFI : Le groupe a ensuite cherché à savoir s'il y en avait beaucoup d'autres qui vivaient la même réalité. Sommes-nous les seuls ? Pour répondre à ces questions, il a partagé diverses informations – des statistiques sur le quartier, des liens entre la pauvreté et le niveau de scolarité – et visionné un vidéo de l'Office national du film (ONF) avec des témoignages de personnes qui vivent avec l'analphabétisme (dont des jeunes).

Les animatrices auraient pu poursuivre cette démarche encore plus longtemps. Mais celle-ci a permis de constater que c'est de plus en plus compliqué de vivre dans la société aujourd'hui pour les personnes analphabètes.

APRÈS, ÉTAIT-ON PRÊTES À PASSER À L'ACTION ?

Après trois mois de préparation, 16 personnes sur 19 ont choisi de continuer à partir de janvier 2013!

Les membres ont énuméré les divers actions créatives entreprises :

- création d'un animal imaginaire en pâte à modeler (le choix d'un tel thème évite ainsi le piège de la comparaison);

- confection d'un objet d'évaluation baptisé *La mer*, fait de vagues de carton de différentes dimensions, peinte à l'acrylique dans des tons de bleus;

– fabrication de poissons avec des ballons recouverts de papier mâché, peints aux couleurs des feux de circulation, pour se donner un code de couleur pour évaluer la session de création hebdomadaire;

–dessin et découpage de petits poissons, coloriés au pastel gras, pour évaluer son objectif personnel (par exemple, parler devant les autres);

–«faire les chialeux» : à l'intérieur d'un cadre qui représente un écran de télévision, les personnes parlent des problèmes qui les dérangent, comme le font les animateurs d'émissions d'affaires publiques;

– fabrication de mini-manifestants, des personnages de carton qui représentent chaque personne et qui tient à sa place une pancarte avec un message qu'elle voulait dire publiquement. Par exemple : «Juge-moi pas parce que je suis sur l'aide sociale». Ces «mini-manifestants» ont ensuite été fixés sur des poteaux de la rue Notre-Dame;

- fabrication de bâtons de dynamite constitués de formulaires d'aide sociale enroulés et peints en rouge, avec une mèche de papier. Les membres sont allés les porter en personne à leur Centre local d'emploi (CLE) à Pointe St-Charles pour signifier qu'ils ne reçoivent pas l'aide nécessaire pour remplir les nombreux documents nécessaires pour compléter leur dossier à l'aide sociale. Cette action a porté fruit, car par la suite, les agentEs remplissaient les formulaires avec les personnes;

– la Chorale des 100 voix : Ne se sentant ni vu, ni entendu par l'ensemble de la population, le groupe a décidé de devenir aveugle et sourd pour quelques heures. Portant des lunettes de soleil noires, les membres ont déambulé en file indienne sur les trottoirs du quartier puis chanté en silence devant la station de métro Lionel-Groulx et sur la rue Notre-Dame, coin Charlevoix;

– une autre série de mini-manifestants pour participer à la Journée pour la dignité du Front commun des personnes assistées sociales contre les coupures à l'aide sociale;

– au moment de leur présentation, le groupe préparait une parade sur la rue Wellington, durant la vente trottoir : un petit «char allégorique» avec des activités pour faire participer le public afin de rendre visible les personnes analphabètes. Les participantEs ont eu droit à une «parade privée» dans la salle du CEDA (voir page 103).

Après toutes ces actions extérieures, le groupe se sent stable et a de plus en plus le goût d'intervenir à l'extérieur. Les personnes n'ont plus peur de revendiquer et sentent la force et la cohésion extraordinaire du groupe.

DES DIFFICULTÉS

La prise de décision par consensus fut le principal défi dans le contexte particulier de ce projet. Comment faire à 15 personnes ? Est-ce que tout le monde décide de tout ? Est-ce que les animatrices décident de certaines choses? À quelle occasion tout le monde se prononce ? Et quels sont les outils pour en arriver à un consensus ? D'autant plus qu'il s'agit d'un groupe qui préfère travailler avec ses mains que jaser. C'est donc la partie la plus difficile qu'il reste à travailler.

QUELQUES COMMENTAIRES DE PARTICIPANTES

Ce témoignage a touché les participantEs. Comme l'a souligné une personne, peu importent les problèmes auxquels on se trouve confrontéEs, le pire sentiment qu'on peut avoir est celui d'impuissance, ce que les membres du projet avaient très bien combattu. On a salué le courage du groupe et apprécié le fait qu'on a respecté les limites de chaque personne. Il est bien entendu que chacun allait jusqu'où il se sentait à l'aise. Par exemple, pour l'action «bâtons de dynamite», certaines personnes sont restées à l'organisme, d'autres devant la porte du CLE et d'autres sont rentrées à l'intérieur.

Comme a mentionné un autre participant, c'est déjà difficile pour tout le monde de comprendre le système économique actuel ! C'est pourquoi, dans ce projet au CEDA, on a préféré partir des situations vécues. On voulait démontrer qu'il n'est pas toujours nécessaire de prendre le chemin de l'«apprentissage» pour militer ou défendre ses droits. Le chemin qui a été pris est lui aussi un chemin politique : de se rendre compte qu'il y a des problèmes à l'école, de prendre conscience qu'il y a un lien entre la pauvreté et l'analphabétisme, etc. Tout ça, c'est de la politique, et ça intègre beaucoup plus de monde qu'essayer de comprendre comment fonctionnent la société, la politique, l'économie, etc. On arrive au même résultat : à des personnes qui sont capables de parler de ce qu'elle vivent, de voir qu'il y a des raisons qui ne leur appartiennent pas, qu'il y a des problèmes dans la société et qu'elles ont le droit d'aller demander que ça change.

Pour terminer

UN ENJEU ISSU DE L'EXPÉRIENCE VÉCUE DANS CE PROJET

Le développement de ce projet s'est fait en deux étapes, ce fut deux expériences complètement différentes.
– à l'automne : on a parlé, réfléchi, discuté, fait des liens, des tableaux, etc.
– à l'hiver : on était plus dans l'art, on a fait des créations avec ses mains.

Mais, comme l'a amené Esther, une des animatrices du projet, on trouve qu'on n'a pas réussi vraiment à intégrer l'art dans la première étape. Le groupe a fait appel au mandala, mais on ne considère pas que c'est de la «grande» créativité.

Elle a donc eu envie de profiter de l'occasion pour amorcer avec les participantEs une réflexion sur ces questions :
Comment peut-on intégrer l'art dans un tel cheminement ?
Comment peut-on s'exprimer sur son problème en utilisant l'art ?
Comment peut-on trouver des activités artistiques pour parler de sa réalité et la partager avec les autres ?

Il semble qu'il est plus facile de faire appel au théâtre pour faire s'exprimer les personnes sur leur réalité. Par exemple, le jeu des professions où on demande aux personnes d'exprimer ou de mimer unE professeurE et unE élève, unE agentE d'aide sociale et unE assistéE socialE; ou le jeu avec des foulards où on exprime avec des foulards comment les personnes se sentent d'être jugées.

Dans le cadre d'un projet avec des personnes assistées sociales, on avait fait de l'improvisation sur le thème «Si je suis sur le BS, c'est parce que je n'ai pas le choix...», ce qui avait plus ou moins fonctionné. Mais en reprenant le même exercice mais cette fois, avec les personnes se mettant dans la peau de quelqu'un d'autre, ça avait mieux marché, étonnamment ! Les personnes se sont senties plus libres de parler et pourtant, elles parlaient encore d'elles-mêmes.

Quels seraient les outils autres que le théâtre ? Les participantEs ont rapidement suggéré diverses idées : dessiner ou peindre la situation; réaliser des mandalas en images et voir s'il y a des liens; faire des rimes chantées en quelques mots; dessiner des personnages, pour faire des comparatifs et repérer les inégalités; construire ensemble quelque chose, par exemple, un casse-tête dont chaque morceau représente une difficulté de base et voir comment dépasser peu à peu ces difficultés.

Ce court aperçu amène déjà à considérer comment il serait possible d'intégrer davantage l'art dans les projets à venir, notamment lors de l'étape de l'analyse. Comment peut-on travailler sur les causes de manière créative ? Ce sont des beaux défis pour essayer de trouver comment on va faire !

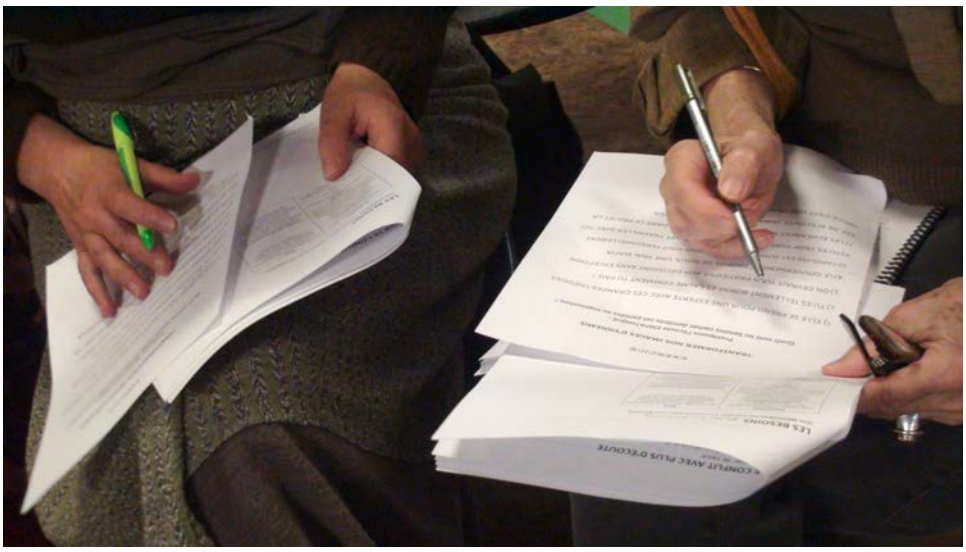
Dans l'outil-tableau qui présente les phases du processus d'action collective (pages 18 et 19), ROUAGE a commencé à faire l'exercice de proposer des exemples d'outils artistiques. Ça reste à compléter au fil des expériences et suggestions...

LES DEUX PROCHAINS BLOCS D'ACTIVITÉS ONT EU LIEU EN MÊME TEMPS

Ce programme de formation s'adressait à des personnes avec des expériences différentes de l'art communautaire militant et avait la particularité de s'intégrer pour la première fois à des membres d'organismes communautaires. La conception du contenu des ateliers a tenu compte de cette situation de mixité et c'est pourquoi il y eut ces activités conçues pour des groupes spécifiques.

On retrouvera le compte-rendu du premier bloc de présentations :
- sur le rôle des organismes communautaires et la place de l'art (pages 64-70)
- sur la communication accessible pour personnes peu scolarisées (pages 71-75).

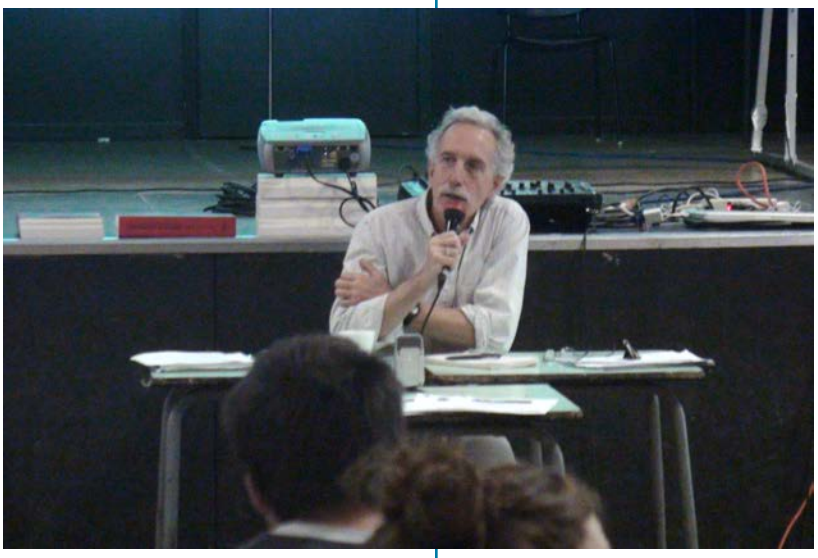
Alors que, pages 76 à 81, on pourra lire le compte-rendu du deuxième bloc qui s'adressait spécifiquement aux membres.



EST-CE QUE LES ORGANISMES COMMUNAUTAIRES PEUVENT CONTRIBUER À UN CHANGEMENT SOCIAL ?

QUEL EST LE RÔLE DE L'ART DANS L'ORGANISATION COMMUNAUTAIRE ?

Présentation d'Eric Shragge



Eric Shragge est un universitaire retraité – son emploi le plus récent a été à l'École des affaires publiques et communautaires de l'université Concordia. Il a publié plusieurs livres sur l'organisation communautaire (voir la bibliographie page 132). Il est actuellement un membre du personnel bénévole au Centre des travailleuses et travailleurs immigrants (CTI). Il a été co-fondateur du CTI et président du conseil d'administration.

Eric a passé une grande partie de sa vie avec un pied dans le milieu académique et l'autre dans le communautaire, mais considère qu'il a plus appris dans le milieu communautaire. Ses «professeurs» les plus importants sont les personnes qui vivent des expériences difficiles. Chaque jour, au CTI, il est possible de rencontrer une personne dans une situation qui est différente et même pire qu'une autre. Et on comprend que les changements dans le système capitaliste vont très vite et que l'exploitation augmente chaque jour. Alors, devant ces expériences, qu'est-ce qu'on peut faire ?

La question fondamentale qui se pose pour lui est toujours : est-ce que les organismes communautaires peuvent contribuer à un changement social ? Si oui, comment ? Selon lui, le but du milieu communautaire est de créer une opposition fondamentale au capitalisme. Le premier mot-clé est «opposition» et le deuxième «local». Il y a des limites à l'action sur le plan local, mais il importe de bâtir un contre-pouvoir contre l'État et contre le système économique capitaliste enraciné dans un milieu communautaire. Est-ce que le milieu communautaire est en mesure de le faire ?

Eric a tenu à résumer brièvement ce qu'il entend par «organisation communautaire», non dans un sens abstrait ou pour reprendre les définitions sociologiques – c'est la dernière chose à faire ! Par ce terme, il se réfère aux organismes communautaires ancrés dans le travail quotidien de quartier. Ce n'est pas la seule définition, mais elle est simple et sert bien la discussion.

«Le but du milieu communautaire est de créer une opposition fondamentale au capitalisme.»

Pour comprendre le rôle de ces organismes, on doit commencer par une compréhension des relations entre le milieu communautaire, l'État, la famille et les individus et se demander quelle est la responsabilité de chaque instance, et quels sont les changements historiques qui sont survenus. Pour évaluer le rôle de l'organisation communautaire aujourd'hui, on doit bien comprendre ces changements et la façon dont la plupart des organismes sont de plus en plus intégrés dans le système.

«On ne prend pour acquis que les organismes communautaires sont là pour les changements sociaux. Alors que ce n'est pas du tout le cas.»

UNE PERSPECTIVE HISTORIQUE

Selon Eric, on doit considérer cette question dans une perspective historique. Dans les années 1920 et après, il y a eu une lutte pour que l'État prenne la responsabilité des programmes sociaux, comme l'aide sociale, l'assurance-emploi, l'assurance-maladie, etc. Ces programmes reposent sur le principe que tout le monde a droit à des services, et que c'est à l'État de les fournir. Et aussi que l'État doit intervenir au niveau du marché pour régler les problèmes les plus graves, dont l'exploitation des travailleurs et travailleuses – ce qui a donné lieu, au Québec et partout au Canada, à la mise sur pied des normes de travail. Ces programmes sociaux existent donc parce que des personnes ont lutté pour les obtenir contre le pouvoir des corporations, de l'État et des personnes possédant des privilèges. L'intervention de l'État limite l'exploitation des citoyenNEs et assure un minimum à chaque personne. Cette lutte pour développer ce qu'on peut décrire comme l'État-providence est, dans un sens, une victoire limitée bien sûr, mais un changement du système dans lequel on vit, c'est-à-dire que le privé (le marché) n'a pas le pouvoir de faire ce qu'il veut.

Qu'est-il arrivé ensuite ? À partir des années 1970, il y a eu une grande restructuration pour que les corporations privées fassent plus de profits. C'était le seul but de cette restructuration : affaiblir la classe ouvrière pour donner plus de pouvoir au marché privé. Et c'est l'État qui a opéré cette restructuration. Ensuite s'est ensuivi tout le processus de mondialisation que l'on connaît.

QUELLES SONT LES CONSÉQUENCES POUR LE MILIEU COMMUNAUTAIRE ?

Le milieu communautaire est devenu un «partenaire» de l'État. Cela ne s'est pas passé seulement au Québec, mais également aux États-Unis avec Bill Clinton et en Angleterre avec le Labour Party et Tony Blair. C'est très dramatique! Ce qu'on a fait, c'est de dire : «On va couper les services de l'État, sauf l'armée et le système de la répression, pour ouvrir de l'espace pour le privé.» Et pour y parvenir, on a demandé au milieu communautaire de prendre plus de responsabilités. Pour cette raison, on lui a accordé une reconnaissance, en plus de lui assurer du financement – pas adéquat, mais quand même! Et la plupart des groupes communautaires qui ont acheté cette idée et qui ont bénéficié de ces politiques jouent un rôle plus concret dans la gérance des questions sociales comme la pauvreté et l'économie sociale comme, par exemple de trouver des façons de trouver du *cheap labor* pour tous ces services.

Il y a cependant des groupes communautaires qui ne veulent pas endosser ces politiques gouvernementales, comme le CTI qui a une analyse politique de gauche et ne veut pas cautionné ce système. Mais il y a aussi des groupes qui continuent à revendiquer des changements, mais ils le font la plupart du temps via les coalitions où ce sont les employéEs des organisations communautaires qui parlent, et non les membres eux-mêmes. Tout comme il a été possible de voir dans le témoignage précédent par les membres du CEDA, il est important d'impliquer les membres dans un processus de changement social, et que ce ne soit pas les personnes universitaires ou les employéEs qui peuvent parler à leur place. Le CTI a adopté un règlement en ce sens : les travailleurs et travailleuses se représentent eux/elles-mêmes et ne parlent jamais au nom de l'organisme. C'est important. Il y a eu une consultation récemment avec des représentantEs du ministère du travail du Québec où les intervenantEs de divers organismes ont fait des présentations. Le CTI était le seul groupe où ce sont seulement les travailleurs et travailleuses qui ont parlé et qui ont exprimé directement aux élus et représentantEs de la ministre leur expérience, due aux conséquences du manque de politique de réglementation du marché.

Comment avancer vers une opposition ? Cette question est importante pour Eric. C'est facile de développer une analyse, il y en a beaucoup qui l'ont fait, mais la question la plus difficile demeure : qu'est-ce qu'on peut faire ? Et comment ? Eric a écrit à ce sujet un livre avec deux amis des États-Unis, Bob Fischer et James de Fillipis, *Contesting Community* (voir biliographie page 132). Les auteurs ont développé une analyse critique de la direction que prend le milieu communautaire et posé une série de six propositions pour provoquer une discussion, non pour donner toutes les réponses.

1) Comprendre l'importance du milieu communautaire
Pourquoi est-ce qu'on s'engage dans le milieu communautaire ? Pourquoi le niveau local ? Et quel est le potentiel, et quelles sont les limites de ce processus ? Est-ce que c'est pour revendiquer, pour organiser, pour mobiliser, ou c'est juste pour offrir des services ?

Un mot sur la question des services : Eric considère que c'est très important de donner des services. Mais on peut le faire d'une façon très politisée. Au CTI, il se donne beaucoup de services. Les gens entrent avec toutes sortes de problèmes liés au milieu du travail; l'organisme les accompagne auprès de la Commission des normes du travail, de la CSST ou directement auprès de leur employeur. Mais cela se fait d'une façon politique. On leur demande : «Est-ce qu'il y en a d'autres dans la même situation que vous ? Est-ce que vous pouvez les amener ici pour une plus grande discussion ? Et est-ce qu'on peut faire quelque chose au niveau collectif ?» De plus, le bureau de l'organisme n'est pas privé, c'est une grand espace ouvert où tout le monde parle. On essaie d'encourager les travailleurs et travailleuses à comprendre que ce n'est pas un problème personnel, mais un problème politique dans lequel ils se trouvent.

2) Organiser en dehors du milieu ou du quartier
Le niveau local donne l'occasion d'organiser, de s'engager avec les personnes. Mais il ne faut pas se limiter aux frontières du local. La plupart du temps, on voit les groupes communautaires concernés seulement par les personnes dans un certain milieu ou quartier, ou par les enjeux de ce milieu en particulier. Mais celui-ci est structuré par les forces sociales, économiques, politiques qui viennent de l'extérieur. C'est toujours important de voir le milieu communautaire comme un lieu pour organiser, et non pas agir seulement sur le plan local.

Un participant lui a demandé de préciser ce qu'il entend par «organiser le milieu communautaire». Eric a en tête ce modèle où les participants actifs dans un organisme peuvent se mobiliser, revendiquer, être dans la rue quand c'est nécessaire; un groupe qui a un leadership. Il y a des personnes qui contestent cette idée de leadership, mais c'est important d'avoir des leaders du milieu qui peuvent articuler les revendications, développer une analyse et mobiliser les autres dans la même situation. Par exemple, le CTI travaille beaucoup avec des hommes qui travaillent dans les entrepôts de Dollarama, via les agences de placement temporaire (un membre de l'organisme a d'ailleurs dit : «C'est comme au Sud des États-Unis pendant l'esclavage : ce sont toutes des personnes qui viennent d'Afrique, avec des superviseurs blancs!») Les membres qui sont actifs ont commencé par la distribution de dépliants auprès des travailleurs de Dollarama, puis ils sont retournés et les ont mobilisés : c'est une forme de leadership.

Les organismes doivent appuyer de tels leaders. Ce ne sont pas nécessairement les personnes qui peuvent faire des discours, mais qui sont prêtes à risquer de parler aux autres et de les mobiliser. Lui-même ne peut pas le faire, en tant qu'homme blanc d'un certain âge, mais les personnes qui viennent du milieu peuvent le faire, en étant appuyées. Pour lui, c'est un des facteurs importants de l'organisation sur le plan local.

Le CTI a une structure (il n'est pas nécessairement content avec ça, mais ça fonctionne) avec un conseil d'administration composé de travailleurs et travailleuses, de syndicalistes, d'académiques, etc., mais le conseil a deux seules responsabilités : assurer que le centre reste ouvert et appuyer les employéEs et les bénévoles. Et c'est tout. L'orientation du CTI est fixée par les travailleurs et travailleuses qui en sont membres. C'est le processus démocratique mis en place par l'organisme.

3) Mettre l'emphase sur les notions de conflit et de pouvoir
Il faut comprendre qu'on est toujours dans une situation de conflit. Ça ne veut pas dire que c'est impossible d'avoir un consensus au sein des groupes, mais toutes les questions politiques, économiques et sociales sont des conflits entre des personnes avec et sans pouvoir. On doit commencer avec les notion de conflit, d'intérêt et de pouvoir au cours de notre analyse et de notre pratique. Il y a des façons d'affronter le pouvoir. Ce n'est pas juste de revendiquer, de participer à des manifestations, mais aussi de créer des espaces démocratiques dans lesquels on peut dire : oui, c'est possible pour les citoyenNEs de gérer leur vie comme elles veulent, d'avoir des alternatives.

4) La connexion entre le milieu communautaire et les mouvements populaires plus larges
Mais les alternatives proposées ne doivent pas rester isolées. Le milieu communautaire est un espace pour créer des coalitions avec un milieu plus large, et aborder des questions plus globales. Par exemple, lors du Printemps Érable, le milieu communautaire s'est mobilisé avec les étudiants, dans la rue, ensemble. Beaucoup de groupes, même parmi ceux qui se décrivent comme anarchistes, restent isolés dans leur petit coin.

5) Développer une analyse critique et de faire de l'éducation politique
Cela signifie identifier les problèmes et aider les personnes à approfondir leur analyse et à nommer correctement les faits : «Ceci est une exploitation; c'est le système qui fait telle ou telle chose.» C'est clair pour les personnes qui entrent au bureau au CTI que les problèmes viennent des corporations, des politiques d'immigration du Canada, etc. Ils ont déjà leur propre analyse.

6) Faire l'histoire
Car nous sommes des acteurs historiques.

LE RÔLE DE L'ART

Pour Eric, le projet d'art communautaire militant au CTI (voir le témoignage de ce groupe pages 82-85) est une illustration du potentiel de l'art et de la façon dont l'art peut être intégré dans le processus d'action. Il y a plusieurs résultats visibles. Premièrement, l'art sert vraiment à construire une cohésion de groupe (comme l'a démontré la présentation précédente des membres du CEDA) et à développer un leadership dans les organismes. Il y a des personnes qui ont participé au projet d'art du CTI qui maintenant sont des porte-paroles de l'organisme. Et elles le sont devenues grâce au processus qui les a appuyés à développer la confiance en soi pour le faire.

L'art peut aussi être utilisé pour faire de l'éducation publique. Quand on fait des pièces de théâtre dans la rue, c'est une forme de sensibilisation. On peut utiliser les projets d'art pour sensibiliser le grand public et développer des alliés avec ça. Mais pour cela, l'art doit être engagé avec le milieu le plus militant et le plus engagé, sinon il reste marginalisé. Eric trouve qu'Engrenage Noir a trouvé une façon appropriée d'intégrer l'art dans le milieu communautaire. Le plus important pour lui, c'est que son programme de soutien ne s'adresse pas au milieu communautaire au sens large, mais aux organismes qui travaillent de façon très militante, avec des groupes très marginalisés.

Depuis le début du projet au CTI, deux choses l'ont frappé :
– le processus de préparation : bien qu'il y a eu des problèmes en cours de route et que certaines personnes ont quitté parce qu'il y a beaucoup de réunions, le processus a permis de construire une identité de groupe et une identité avec le Centre;
– la façon dont les gens sont libres d'exprimer leur histoire et de la partager avec les autres; il est alors possible de voir les liens en commun et de développer une analyse politique et sociale de leur situation, ainsi que de les encourager à parler et à agir publiquement sur leur histoire.

COMMENTAIRES ET QUESTIONS

Un participant se questionnait sur la faisabilité de regrouper des groupes marginalisés pour revendiquer ensemble, comme si tous les enjeux étaient les mêmes. Par exemple, les personnes qui sont en processus d'alphabétisation ne vivent pas les mêmes choses nécessairement que les immigrantEs ou que les personnes trans. Comment prend-on en compte cette diversité des situations de marginalisation qui se ressemblent d'une certaine façon, mais qui au final se jouent quand même de manières différentes ?

Selon Eric, les personnes qui sont pauvres ou marginalisées dans la société, et qui sont vraiment la majorité, ont les mêmes «ennemis». Notre société est vraiment polarisée et on doit essayer de développer une analyse qui dit :

«Oui, on est différentEs, mais on a aussi des choses en commun.» Un des plus grands défis du CTI est de développer des alliances avec les syndicats car ils sont tous dans le même combat, c'est-à-dire la présence des personnes dans le programme de travailleurs temporaires étrangers et de celles qui travaillent via les agences affaiblit les syndicats. Ça prend du temps, mais on doit développer des alliances et voir comment on peut faire pour briser les silos structurés par l'État qui dit : «On discute ceci avec cette bureaucratie et cela avec une autre.»

Ce à quoi a renchéri une autre participante qui trouve que c'est un axe extrêmement important. On individualise de plus en plus les histoires. Alors que l'histoire de l'aide sociale au Québec est très liée avec celle de la détérioration des conditions de travail, avec la détérioration de l'assurance-chômage, etc. Tout est relié. Et quel genre d'art peut-on faire pour construire des ponts entre nos organisations? L'analyse des causes politiques, économiques, sociales, culturelles ou autres peut seulement se faire ensemble. Il n'y a pas d'individu spécialiste à ce niveau-là. Ce qu'elle trouve triste, c'est lorsqu'on prétend que parce qu'une personne ne sait pas lire un mot, elle est analphabète alors qu'elle est spécialiste de ce qu'elle vit.

Une autre participante a tenu à partager l'exemple de son organisme communautaire qui s'adresse aux personnes immigrantes. À la fin des années 1990, à cause de la demande des bailleurs de fonds, l'organisme a dû choisir entre offrir des services ou pour défendre les droits. Il a fait le choix de donner des services mais en même temps, il fallait aussi poursuivre la revendication pour appuyer les demandes des personnes immigrantes. Alors, pour le faire, l'organisme a intégré un volet théâtre avec des jeunes qui sont les personnes qui racontent l'histoire. C'est, selon elle, une façon d'intégrer l'art dans les organismes communautaires.

Enfin, pour terminer, un participant a demandé s'il existe des ressources qui parlent du néolibéralisme, de l'anticapitalisme, etc. et qui soient accessibles pour les personnes analphabètes, ou immigrantEs qui ne parlent pas très bien la langue ou qui n'ont pas de connaissances en politique. Car parfois, on se retrouve ensemble pour une même lutte sans prendre le temps de s'expliquer certaines notions. En réponse à cela, Eric a mentionné un livre de Jim Stanford, un économiste des travailleurs de l'automobile du Canada (voir la bibliographie page 135). Ce livre sert d'ailleurs pour animer des ateliers dans divers groupes populaires. Il existe un projet pour transposer dans une forme théâtrale et accessible ces concepts parfois difficiles à saisir.

COMMUNIQUER EFFICACEMENT AVEC DES PERSONNES PEU SCOLARISÉES

animé par Esther Filion

Activité de formation et de sensibilisation aux enjeux de la communication accessible

En art communautaire militant, on est appeléEs à travailler avec des personnes de différents milieux qui vivent de l'exclusion. Il importe de s'assurer que tout le monde vive l'expérience dans de bonnes conditions. Cet atelier proposait d'adapter les façons de faire et de communiquer dans de telles situations.

L'animatrice de cet atelier a abordé le sujet à partir de son expérience en tant qu'intervenante en alphabétisation populaire. Elle a invité les personnes présentes à jouer un jeu et relever un petit défi. Les participantEs devaient reprendre la définition de l'art communautaire militant, telle qu'elle apparaît dans le document de ROUAGE remis à tout le monde (voir Annexe page 142) et tenter d'en communiquer le contenu de façon accessible.

Pour faire l'exercice, Esther a suggéré ces trois principes de base :

1) le plus évident :
SIMPLIFIER LE VOCABULAIRE,
autrement dit, utiliser le langage populaire

2) ÉVITER LES CONCEPTS
Qu'est-ce que c'est un concept ? C'est une représentation abstraite, qu'on ne peut voir ni toucher. Par exemple : les droits, la majorité, la dignité, le capitalisme, le patriarcat, l'oppression... l'art engagé, a ajouté une participante ! S'il faut absolument faire appel à des concepts, on peut les traduire. Par exemple, le mot «recrutement» par «aller chercher des gens»; le mot «mandat» ou «mission» par «ce qu'on va faire ensemble» (s'il s'agit d'un organisme). Si ce n'est pas possible de traduire les concepts, on va au moins essayer de les simplifier à partir de l'expérience des personnes, de ce qu'elles connaissent.

3) UTILISER DES PHRASES SIMPLES ET COURTES,
sans mots superflus. C'est incroyable le nombre de mots qu'on utilise et qui ne sont pas nécessaires, et qui peuvent porter à confusion si on n'est pas très à l'aise avec le langage.

Un truc :
utiliser les verbes d'action au lieu d'un nom. Par exemple, au lieu de dire «un envoi», on va employer «envoyer». C'est beaucoup plus simple à comprendre.

Si le message est transmis oralement, il est bon de faire des pauses, pour laisser le temps d'intégrer ce qui vient de se dire.

Les participantEs se sont donc regroupéEs en équipes de deux ou trois personnes, pour essayer pendant 25 minutes de « traduire » la définition proposée. Ensuite, les personnes qui avaient le goût de partager le fruit de leur travail pouvaient le faire.

«Si on vise à donner du pouvoir aux personnes pour les amener à revendiquer – c'est la base même de l'art communautaire militant –, la première chose à faire est de renforcer le droit à ces personnes d'être ce qu'elles sont et comment elles sont.»

Voici trois exemples de ce que cet exercice a donné.

1)
« L'art communautaire militant, c'est quand un organisme communautaire et ses membres travaillent ensemble avec unE artiste pour faire de l'art, même si les personnes n'en ont jamais fait. Par des dessins, du collage, de la peinture, elles vont parler d'un problème qui les touchent toutes. Pour changer le négatif, il faut agir ensemble dans le respect, en ne jugeant pas. Du début à la fin, tout est décidé ensemble : le choix du sujet, comment on va en parler et à qui on va le présenter. C'est important qu'on soit toutes d'accord. Petit à petit, les personnes apprennent plus, selon ce qu'elles sont capables de faire, à leur vitesse. À la fin, elles sont capables de plus faire des choses seules et pour les autres. Et elles peuvent choisir un autre but à atteindre, un autre projet à faire.»
Commentaires : Il y a un effort pour utiliser le langage populaire, et une majorité de phrases simples. Peut-être encore beaucoup d'informations, de détails. Il est bien d'avoir commencé en s'ancrant dans leur réalité. Concret, et imagé.

2)
«L'art communautaire militant permet aux personnes et à leurs groupes d'apprendre à se débrouiller. Ça permet d'augmenter leur habileté à réclamer ce qui leur est dû. Le but des projets est de faire de l'art qui va créer de meilleures conditions de vie. Et les personnes s'expriment si elles le veulent, et on ne les critique pas.»
Commentaires : Les phrases sont courtes et efficaces. La fin est mieux que le début qui est basé sur des concepts : «l'art permet...», «l'art qui va créer...» Le début pourrait donc être plus ancré dans le concret, l'expérience des personnes.

3)
«Les artistes sont des gens qui s'expriment, ont des idées et vont utiliser la peinture, la danse, le chant... Le communautaire, c'est un lieu où il y a des gens qui travaillent avec des gens pour des gens, ensemble. Et militant : il y a des personnes qui vont décider de donner une cotisation à Greenpeace ou de

signer des pétitions, mais elles restent dans leur salon. Une personne militante est une personne qui a les mêmes idées, les mêmes choses avec lesquelles elle n'est pas d'accord, mais qui décide qu'elle, elle va aller dans la rue et va le faire savoir au plus grand nombre.
Puis les personnes ont fait un travail ensemble pour déterminer comment elles vont fonctionner : ce sont des personnes qui vont ensemble décider de ce qui ne fait pas leur affaire et comment elles pourraient le faire savoir, mais elles vont avoir unE artiste qui va leur donner des moyens pour le faire savoir. Et elles aussi vont essayer de le faire savoir au plus grand nombre dans le but d'améliorer leur condition de vie, mais pas juste pour elles, mais dans la communauté. Les artistes vont donner une voix, une autre manière comme un haut-parleur pour faire porter le message encore plus loin.»
Commentaires : La deuxième partie n'était-elle pas suffisante ? Car elle explique comment faire, avec presque tous les éléments déjà en place. Est-ce que le fait d'avoir défini dans l'abstrait sert à une compréhension efficace ?

Esther a ensuite présenté sa propre tentative de traduction, en essayant d'abord de comprendre l'essence de la définition de ROUAGE. Il en est ressorti quatre idées directrices :
1) la collaboration de trois parties ou partenaires, dont le noyau des membres partage une même réalité
2) la participation égalitaire à toutes les étapes
3) l'idée de créer pour un changement vers de meilleures conditions de vie
4) le respect dans l'expérimentation et dans le rythme.
Ensuite elle s'est demandée comment mettre ces idées en ordre, afin de trouver laquelle mettre en premier, et qui fait référence à l'expérience des personnes : ça serait l'art, qui est quelque chose de connu, mais demeure un concept !

Voici le résultat de sa «traduction» :
«La peinture, la sculpture, la chanson, le théâtre, ce sont des moyens pour exprimer quelque chose et qu'on peut présenter à d'autres personnes. On appelle ça de l'art. Des artistes font ça pour gagner leur vie, mais tout le monde peut en faire. Mais l'art, on peut aussi s'en servir pour dire que quelque chose n'est pas juste ou demander que ça change. Il existe un programme qui s'appelle Art communautaire militant pour ça. Dans ce projet, les participantEs, les animatrices et une artiste travaillent ensemble pendant environ un an. Dans le projet, tout le monde participe de façon égale, tout le monde décide ensemble. Mais tout le monde participe avec ce qu'il a le goût de faire et à son rythme.»

IL NE S'AGIT PAS SEULEMENT DE SIMPLIFIER, IL S'AGIT BEL ET BIEN DE TRADUIRE

Si on vise à donner du pouvoir aux personnes pour les amener à revendiquer – c'est la base même de l'art communautaire militant –, la première chose à faire est de renforcer le droit à ces personnes d'être ce qu'elles sont et comment elles sont. Si on veut qu'elles participent, il faut absolument qu'elles aient une emprise sur ce qui se passe, donc qu'elles puissent le comprendre et participer à leur façon.

Sinon, on entretient l'exclusion.

Et pour traduire, ça implique de changer la structure de la pensée parce que celle-ci n'est pas pareille chez tout le monde. C'est un travail qui n'est pas facile. Le monde scolarisé et le monde moins scolarisé appartiennent à des cultures différentes : on voit le monde différemment, on réfléchit différemment, on apprend différemment, on est touché par des choses différentes.

Alors, on a de gros efforts à faire pour s'adapter et il faut y mettre du temps [*Noter que ce «on» se réfère à toutes les personnes qui côtoient et travaillent avec des membres d'organismes communautaires qui, au même moment où se tenait cet atelier, participaient à une autre activité.*]. Sinon, très rapidement, on oublie et on reprend notre langage universitaire avec de gros concepts ! C'est difficile d'intégrer ça dans les pratiques et dans les façons de communiquer du milieu communautaire ainsi que du milieu des artistes.

Au Québec, « plus d'un adulte sur deux ne possèdent pas les compétences requises en matière de littératie (compréhension, lecture, écriture) pour participer pleinement à la société et se développer. Près de 20% sont à un niveau très faible. » Comment se fait-il alors, si ces personnes sont si nombreuses, elles sont si invisibles et si inaudibles?

Donc, ce n'est pas parce que quelqu'un est capable de déchiffrer un texte que les communications sont accessibles pour cette personne. Ça veut dire aussi que dans le milieu communautaire, on en rencontre tous et toutes, et souvent, des personnes peu à l'aise ni avec la communication écrite ni avec les concepts. Si on n'en rencontre pas, ce n'est pas normal !

COMMENTAIRES ET RÉACTIONS DE PARTICIPANTES

«On se sert, dans notre société, de niveaux de culture, de connaissances, de langue différents, pour exclure des personnes du débat public. Il ne faut pas se laisser exclure parce qu'à l'instant où on est capables d'aligner trois mots pour faire une phrase, on est capables d'énoncer une idée. Quand on dit à des personnes : «Vous n'avez pas les bons mots, vous ne parlez pas des bonnes choses», c'est uniquement pour leur fermer la boîte. Dans notre société, il y a énormément d'experts qui cherchent à mélanger les gens en utilisant un vocabulaire pour qu'on ne comprenne pas. Le meilleur exemple, ce sont les économistes qui ont comme profession de rendre compliqué ce qui est simple. On ne doit pas se sentir inférieurEs face à eux.» Une participante a rajouté: «Ce ne sont pas juste les économistes. On voit des personnes qui travaillent dans des organismes communautaires parler de choses qu'on ne comprend pas.»

Esther a fait remarquer que l'inverse est aussi vrai. C'est souvent parce qu'on n'a pas compris soi-même le lien que la personne fait. On met souvent la faute sur l'autre personne qui reçoit (pas sur celle qui communique), en pensant : «Elle ne comprend pas, elle n'a pas les connaissances nécessaires !» Peut-être que soi-même, on n'a pas utilisé les bons mots. Quels mots ou expériences pourrais-je utiliser et qu'on a en commun ? On peut aussi faire des dessins pour se comprendre. Il ne faut pas demander aux personnes si elles ont compris, mais si on a été soi-même capable de bien s'exprimer – prendre la responsabilité

de bien faire passer son message. C'est une question de respect. L'écoute et l'ouverture, ça va dans les deux sens.

C'est une question d'attitude, comme a répondu une autre participante : «Je dis souvent : "Si j'emploie des mots que vous ne comprenez pas, posez-moi la question, on va en chercher le sens ensemble." Juste le concept de solidarité n'est pas pareil partout le monde : on a un Ministère de la solidarité sociale qui garantit l'appauvrissement du monde ! C'est comme le défi de définir la dignité.» Elle se place dans une position d'apprendre «avec» : ce n'est pas de traduire pour les autres, mais comment les autres peuvent nous aider à traduire.

Une autre personne a voulu veut apporter une mise en garde, partagée par plusieurs autres participantEs : «Il faut attention entre simplifier et infantiliser. Si on se parle comme si on était des enfants, ça se peut que l'autre personne, même si elle nous comprend, soit insultée. Il y a un danger à vouloir "se mettre au niveau" et de prendre le monde pour des enfants.»

«Dans le milieu communautaire, on en rencontre tous et toutes, et souvent, des personnes peu à l'aise ni avec la communication écrite ni avec les concepts.
Si on n'en rencontre pas, ce n'est pas normal !»

Dans une optique où l'on vise la libération et la prise de pouvoir des gens, il importe de considérer ce qu'on peut faire pour permettre l'inclusivité, qui signifie que tout le monde prenne sa place dans les projets en art communautaire militant, dont les mots d'ordre sont :

oser parler, oser penser, oser rêver !

Pour les membres des organismes communautaires

EXPÉRIMENTER CONCRÈTEMENT C'EST QUOI L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

PARTIE A

PRENDRE LA PAROLE DEVANT LES AUTRES

animé par Esther Filion

Cet atelier a fourni l'occasion de vivre une mini-expérience d'art communautaire militant aux membres qui allaient participer éventuellement à un projet. Dans un temps concentré, il visait à démontrer comment on procède dans ce type de projet : on part de ce qu'on vit, de ce qu'on veut changer et ensuite on le transpose dans une forme artistique.

Cette expérience s'est déroulée en trois parties :

–Partie A
exprimer quelque chose par rapport à ce que les personnes vivent comme injustice.

– Partie B
vivre une courte activité d'art communautaire afin d'expérimenter de quoi ça a l'air, une activité avec une artiste – en lien avec ce qui aura émergé dans la première partie.

– Partie C
présenter le résultat de ce qui aura été fait devant l'ensemble des participantEs.

Les membre présentEs provenaient de divers organismes communautaires, aux enjeux très variés : droits sociaux, action citoyenne, logement social, alphabétisation, défense des droits des personnes assistées sociales, problématique de santé mentale, problématique trans, VIH-sida, revendications féministes, etc.

Si ces personnes sont membres de l'un ou l'autre de ces organismes communautaires, c'est parce qu'elles vivent une situation injuste ou difficile. L'art communautaire militant vise à défendre ses droits. Mais on ne va pas défendre le droit des autres, on commence avec sa propre situation. Donc, les membres impliquéEs sont appeléEs à prendre la parole dans leur groupe et à parler de la situation qui les concerne directement.

DANS UN PREMIER TEMPS

Pour les besoins de l'atelier, l'animatrice a posé une question bien précise : Est-ce que vous êtes victime de préjugés ou de jugements de la part des autres ? Tout le monde présent a répondu : «Oui !»

«Est-ce que vous trouvez que certaines personnes vous jugent et que vous êtes la cible de préjugés?»

Ensuite, chaque personne a été invitée à se placer avec une autre personne (qu'elles ne connaissait pas, si possible) et, pendant quelques minutes, à partager ses réflexions en essayant de compléter ces phrases par rapport à sa propre situation :
«Les gens disent que... »
« Mais... »

Quand on veut présenter son message à d'autres personnes, il ne faut pas que ce soit long, mais plutôt court et efficace. Les membres présentEs ont été invitéEs à se regrouper à nouveau et à se pratiquer à dire les deux phrases retenues en s'efforçant de rendre leur message clair. À cet effet, Esther a proposé les deux trucs suivants :

1) choisir une seule idée et essayer de la dire avec le moins de mots possibles. Pour s'aider, on peut se poser cette question : dans le fond, qu'est-ce que je veux dire ?

2) utiliser ses mots à soi. Parfois, quand on se prépare à parler devant d'autres, on pense qu'il faut changer notre façon de parler et ce n'est pas une bonne idée parce que ça paraît. Ça ajoute un stress supplémentaire et ce n'est pas naturel. Il vaut mieux utiliser le langage de tous les jours, en essayant de trouver le moyen de dire son message de la façon la plus courte possible.

DANS UN DEUXIÈME TEMPS

Prendre la parole en public, ça se pratique, ça ne vient pas tout seul. Le temps alloué pour cet atelier ne permettait d'acquérir beaucoup de pratique, mais voici quelques stratégies pour mieux se préparer.

1) Parler fort
En se forçant à parler fort, ça aide à parler lentement. Et parler lentement, c'est essentiel si on veut que les autres nous comprennent. Ce qui est encore mieux : faire des pauses. Et garder la même énergie jusqu'à la fin.

2) Penser à son corps
On ne communique pas seulement avec les mots, mais avec tout le corps. Il importe de respirer bas et profondément, de se relâcher, de détendre les épaules. Un bon truc pour enlever le stress est de bailler et s'étirer. Le fait de penser qu'on a des pieds aide à ne pas être seulement dans sa tête. Ne pas se tenir les mains croisées : ça donne l'impression qu'on préférerait ne pas être là ! On pense qu'on a l'air fou avec les mains sur le côté, mais ce n'est pas vrai.

Un autre truc au moment de prendre la parole : visualiser comment ça va se passer, comment on va être placéEs, comment on va se tenir. Un participant a partagé un autre procédé : quand on parle à quelqu'un, le volume de la voix s'ajuste toujours en fonction de la distance où se trouve cette personne. Il est donc bon de regarder toujours les personnes les plus éloignées, les dernières au fond de la salle, et de s'adresser à elles. Ainsi, la voix va être puissante.

Ensuite, les participantEs ont relevé le défi de se pratiquer à dire leur deux phrases devant les autres personnes de l'atelier. Pour prendre connaissance des phrases qui sont ressorties lors de cet exercice, voir page 80.

EXPÉRIMENTER CONCRÈTEMENT C'EST QUOI L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

PARTIE B

EXPÉRIMENTATION ARTISTIQUE

animé par Danièle Bergeron

Cette activité a permis de transposer dans une oeuvre artistique les messages développés dans la première partie de l'atelier. Pour l'occasion, Danièle a repris une activité qu'elle avait déjà réalisée avec les membres du CEDA-secteur alphabétisation qui avait obtenu beaucoup de succès (voir la présentation de ce projet, pages 60).

Les membres de cet atelier ont été invitéEs à fabriquer un petit personnage qui allait les représenter et porter à leur place les phrases pratiquées précédemment. Les personnes ont d'abord tracé leur personnage sur du carton – les yeux fermés ou non; parfois, les yeux fermés, ça peut aider à débloquer– puis l'ont colorié au pastel et découpé. Pour terminer, elles ont préparé une petite pancarte sur laquelle elles ont écrit ce qu'elles voulaient passer comme message et l'ont fixée sur une brochette de bois. Le résultat constitua un ensemble de mini-manifestantEs qui revendiquaient leur droit à l'existence.

EXPÉRIMENTER CONCRÈTEMENT C'EST QUOI L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

PARTIE C

ACTIVITÉ DE PRÉSENTATION COLLECTIVE AVEC PRISE DE PAROLE

Cette activité a permis aux personnes qui le souhaitaient de présenter devant l'ensemble des participantEs les résultats des parties A et B de cet atelier.

Seules les personnes qui le voulaient étaient invitées à relever le défi de prendre la parole devant tout le grand groupe. Pas de stress, pas de pression : tout comme en art communautaire militant, on respecte ce que les membres ont le goût de faire, en tout temps. Mais la plupart des membres ayant participé à cet atelier en deux parties ont eu le goût de défiler devant l'ensemble des participantEs en tenant leur «mini-manifestant» et de relever le défi courageux de présenter à voix haute ce qu'elles subissent personnellement.

Voici quelques-uns de ces propos :

«Les gens disent que je suis vache et incompétent. J'espère leur prouver le contraire !»

«Les gens disent que je suis un parasite de la société. Ils ne regardent que l'extérieur. Moi, ma maladie, elle est à l'intérieur de mon corps.»

«Les gens disent que je parle trop. Je dis ce que je pense.»

«Les gens disent que je suis schizo. Fais un mille dans mes bottines pour voir !»

«Les gens disent que je suis bizarre. Mais, moi, je m'en fous !»

«Les gens me font sentir laide mais ils ne voient que l'apparence.»

«Les gens disent que parce que je manifeste, je suis un gauchiste et un révolté. Moi, je m'en fous, l'avenir appartient à celui qui est conscient du présent.»

«La médication n'est pas toujours une solution, elle enrichit ceux qui la prescrivent.»

«On dit qu'on abuse de moi, mais d'autres trouvent que je suis gentil.»

«On dit que je ne suis pas vite, mais moi, je réfléchis.»

Bien que la plupart des personnes présentes aient apprécié cette présentation, celle-ci aurait demandé une contextualisation. En effet, une personne qui n'avait pas participé à l'exercice et ne savait donc pas quelle en était l'origine a éprouvé un malaise lors de cette présentation. Le fait de recevoir un contenu aussi personnel, sans préparation et sans avoir soi-même participé au

processus, lui a donné l'impression d'être un «voyeur» de la vulnérabilité des personnes exposées.

Il n'en demeure pas moins que l'expérience fut bénifique pour certaines personnes, même en un si court laps de temps. Ce n'est que quelques mois plus tard que ROUAGE a pris connaissance de ce témoignage de la part d'une personne qui a vécu l'expérience :

«Je faisais partie des personnes qui avaient vécu des choses difficiles. Nous nous sommes réunis dans un local, on nous a demandé de dessiner un bonhomme sur un carton; nous avons écrit dessus une phrase à propos de ce que les gens pensaient de nous, des préjugés que nous sentons que les gens ont à notre égard. Ce n'est pas facile de l'avouer puisque nous gardons ça dans le fond de notre coeur blessé. On nous a demandé si ça nous dérangeait de parader avec notre bonhomme qui nous représentait et de l'affirmer devant plusieurs gens. Nous étions libres de parader ou non. J'ai participé à la parade, en partageant ce préjugé, en l'affirmant ! Ça m'a fait du bien, puisque je gardais en moi cette pensée pour une bonne partie de ma vie. Ça m'a soulagée, ce fut une guérison. Les gens qui nous ont écoutés lors de notre parade avaient les yeux ouverts ainsi que leurs coeurs. Je ne me suis pas sentie jugée, mais acceptée. Cet atelier, qui m'a fait beaucoup de bien, est un moyen de guérison, simple, efficace qui est accessible à tous.»

Témoignage 2

Projet d'art communautaire militant
DU CENTRE DE TRAVAILLEUSES ET DE TRAVAILLEURS IMMIGRANTS

Les politiques de travail : possibilités, contraintes et inspirations

Les enjeux ne manquent pas pour cette catégorie de travailleurs et travailleuses encore très marginalisée, aux prises avec des conditions de vie discriminatoires. Mais pour en arriver à revendiquer ses droits dans le cadre d'un projet à la fois artistique, militant et communautaire, il faut pouvoir se rassembler et être à l'écoute des expériences de touTEs.

Le témoignage des membres de ce projet a porté sur les défis suivants :
- Comment a-t-il été possible de mettre en pratique l'inclusion en assurant la participation à ce projet?
- Comment travailler avec des cultures différentes et répondre à leurs nombreux besoins?
- Comment composer avec des contraintes diverses (horaires de travail, précarité de statut, urgences imprévues, etc.)?

Présentation par les membres Noe Arteaga Santos, Carmelo Monge Rosas et Neil Ladode accompagnés par Mostafa Henaway, organisateur communautaire et artiste, et Koby Rogers Hall, artiste

Début du projet : janvier 2013

Point des CONDITIONS FAVORABLES abordé dans ce témoignage :

Point 1 - Les questions éthiques
(voir pages 40 et 42-43)

Le Centre des travailleuses et travailleurs immigrants (CTI) est un organisme situé dans quartier multiethnique de Côte-des-Neiges depuis 13 ans. Il travaille avec une catégorie de personnes parmi les plus exploitées et le moins représentées au Québec. Un de ses buts est de construire un mouvement travailleur, un rapport de force en dehors des lieux de travail et avec la communauté affectée.

Le CTI travaille avec des personnes à précarité très aiguë, que ce soit par leur statut au travail, le manque d'accès à toute forme de services sociaux, comme l'éducation, les services de santé, le manque de sécurité au travail, le risque de déportation à n'importe quel moment. Beaucoup de ces travailleurs et travailleuses font affaire à des agences de placement temporaires et ne savent pas s'ils/elles vont pouvoir travailler le lendemain, ni même s'ils/elles seront payéEs. Plusieurs sont employéEs dans des restaurants, des hôtels ou font l'entretien ménager. Quand ils essaient de lutter pour leurs droits fondamentaux, le seul fait de s'organiser les rend plus à risque de perdre non seulement leur emploi, mais leur permis de travail. À la blague, on dit que le but pour lequel le Centre milite véritablement, c'est de donner aux personnes un taux « normal » d'exploitation!

Selon Mustafa Henaway, organisateur communautaire au CTI et un des deux artistes du projet, le plus gros du travail de l'organisme a toujours été d'ordre culturel, c'est-à-dire développer les plates-formes et les moyens pour permettre aux personnes d'exprimer leur propre expérience, et pas seulement de faire des déclarations sur les lignes de piquetage ou lors de manifestations. L'expérience individuelle est importante pour le genre de mouvement que le Centre veut créer. Car ce qui arrive aux personnes qui travaillent 12 heures par jour, 6 jours par semaine, ce n'est pas seulement les mauvaises conditions de travail ou la perte de droits légaux, mais l'impression de perdre sa propre humanité dans tous les aspects de sa vie.

Une des choses importantes pour le Centre, et ce pourquoi il tenait à développer ce projet d'art communautaire militant, est de créer un sentiment de leadership au sein des travailleurs et travailleuses immigrantEs et la volonté de se représenter soi-même et reprendre le contrôle sur sa propre histoire, sur les discours qui encadrent sa réalité et sur les enjeux qui sont vraiment importants.

On pourrait penser que cette identité immigrante possède une forme de narratif bien défini et universel. Mais en réalité, il y a beaucoup de différences d'expérience entre les communautés de travailleurs et travailleuses immigrantEs. C'est ce que le CTI voulait faire ressortir avec ce projet.

Tous les ans, pour le 1er mai, Journée internationale des travailleurs et travailleuses, le Centre prépare un événement culturel intitulé *Mayworks* pour permettre aux communautés culturelles de s'exprimer à travers l'art (chanson, danse, etc), mais aussi pour célébrer leurs revendications culturelles.

LE PROCESSUS ADOPTÉ DANS LE CADRE DU PROJET

Le groupe a ensuite partagé les expériences réalisées pendant les premiers quatre mois du projet (après trois mois de période préparatoire). Les premiers ateliers ont porté sur le développement de compétences et d'outils pour que les membres du projet puissent s'exprimer et explorer l'affirmation de leur propre histoire par la suite. On a fait appel au théâtre (car c'est la formation de Koby, une des deux artistes du projet), mais aussi d'autres disciplines, dont les arts visuels et le conte, avec des artistes invitéEs.

Puis le groupe est passé très vite à un autre stade, avec le défi de présenter leur travail sous forme théâtrale lors de la dernière édition de *Mayworks* (qui venait tout juste de se tenir le mois précédent, et dans cette même salle où avait lieu leur témoignage). Ce fut une première expérience théâtrale pour les membres du projet. Par la suite, le groupe a participé à la *Marche du statut pour tous et toutes*, qui a eu lieu le 18 mai : encore un événement dans lequel le Centre et ses membres sont très impliquéEs.

TÉMOIGNAGES PERSONNELS

Noe Arteaga Santos est venu au Québec en tant que travailleur temporaire. Il a connu au Centre quelques personnes qui sont dans une situation semblable ou pire que la sienne comme travailleurs et travailleuses pour des agences de placement – souvent sans être payéEs. C'est ce qui explique les raisons de son implication. Il voulait faire du théâtre afin de sensibiliser à cette situation qu'on ne connaît pas vraiment. Parfois, on entend des commentaires qui disent : «Si les personnes immigrantes viennent ici, c'est qu'elles sont mieux que chez elles. Mais on ne doit pas se taire.» Noe tenait également à rejoindre les personnes qui ont vécu des expériences semblables, et essayer de voir ce qu'elles peuvent faire ensemble pour dénoncer ces situations. Par le théâtre, le groupe a découvert comment passer son message à des personnes qui ne parlent ni français, anglais ou espagnol. Le théâtre représente une manière de raconter que tout le monde comprend, peu importe la nationalité.

Originaire d'Indonésie, Neil Ladode est au Québec depuis trois ans. Il se considère chanceux car dans la pièce de théâtre présentée lors de *Mayworks*, il a réussi pour la première à se produire sur une scène et, de plus, dans sa langue maternelle. Au Centre, il a rencontré des gens qui vivent la même situation que lui. Il y a beaucoup d'histoires dans ce projet collectif au sujet des relations avec les employeurs qui les exploitent et ne respectent pas leurs droits. «Ce projet nous a permis de nous exprimer de différentes façons, pour que le public comprenne qu'il y a des problèmes systémiques dans la société. Il y a des liens entre le processus artistique et la campagne menée par le CTI.» Neil constate que leur groupe est davantage solidaire. Il vit beaucoup d'expériences positives, mais déplore que son horaire l'empêche de participer autant qu'il le voudrait.

Carmelo Monge Rosas est originaire du Mexique. Dans la pièce de théâtre, il a intégré quelques phrases en nahuatl, sa langue autochtone – ses parents ne parlent pas espagnol. Il a travaillé avec une agence de placement où d'autres personnes vivent des situations aberrantes semblables à la sienne. Comme il ne peut pas rester sans protester et défendre ses droits, et comme il n'y a pas de syndicat, le patron a exercé beaucoup de pression pour qu'il prenne un congé volontaire. C'est pour ces raisons qu'il est s'impliqué avec le CTI, parce que l'organisme l'a aidé pour réclamer de l'assurance-emploi. Il a ensuite participé au projet d'art et fait du théâtre pour la première fois.

«Parfois, on peut mener des batailles individuelles, dit Carmelo, mais pour aller plus loin, il faut travailler en groupe avec l'art, que ce soit le théâtre, la musique, le dessin, etc. On n'a presque rien pour se développer. Les grosses compagnies arrivent et prennent n'importe quoi. C'est déshumanisant. On a quand même des droits minimums en tant que travailleurs. Il n'est pas dit que l'on doive vivre comme des animaux, sans droits, sans corps, sans sentiments, alors qu'en même temps, on entend tout ce discours sur une société démocratique et juste.»

Carmelo a tout de même vécu cette expérience en étant muni d'un permis de travail. Qu'est-ce qui arrive aux gens qui n'ont pas de papier ? «C'est pire, et dégueulasse : ils n'existent pas, ne sont pas visibles, n'ont pas le droit de réclamer leurs droits, même leurs enfants ne peuvent aller à l'école!» Autant de motivations pour lui de participer au projet, et de continuer.

L'autre artiste du projet, Koby Rogers Hall, a rappelé les propos d'Eric Shragge lors de sa présentation précédente (voir pages 64-70) : comme quoi plusieurs des membres du projet ont pu accéder à des rôles de leadership, de porte-paroles, de manifestants, d'artistes, d'écrivains. La générosité et le partage des histoires et des expériences font grandement partie de ce projet. Ce n'est qu'un début, et il y a encore beaucoup de questions à considérer, comme : Comment célébrer cette diversité d'expériences et de langues dans des projets collectifs ? Comment tenir compte des circonstances vécues par les travailleurs et travailleuses, et approfondir ce qui pourrait permettre d'inclure la participation de tous et toutes ? Et sur le plan pratico-pratique, elle a posé cette question : Comment nous, en tant qu'artistes, pouvons nous accommoder aux notions de temps, d'horaires et d'accessibilité en lien avec les réalités vécues par les membres ?

Témoignage 3

Projet d'art communautaire militant
DU CENTRE JEUNESSE CITÉ-DES-PRAIRIES

Le collectif Porte-Voix

Le témoignage de ce groupe a porté sur les trois axes suivants :

- La mise en branle du projet
  (Ce que nous avons dû prendre en considération pour réaliser le projet dans un milieu fermé)
- L'apprivoisement
  (Comment nous avons créé un milieu sécuritaire et comment nous avons appris à nous connaître grâce au projet d'autoportrait)
- La communication
  (Comment nos rencontres d'équipe avant et après chaque atelier, de même que nos rapports hebdomadaires, ont contribué au succès de notre projet).

Présentation par
Jean-Pierre Schoeb,
intervenante
et Emily Laliberté, artiste

Début du projet :
octobre 2012

Points des CONDITIONS FAVORABLES abordés dans ce témoignage :

Point 2 - L'importance du processus de travail
(voir pages 40 et 43-44)

Point 4 - Le soutien solidaire
(voir pages 40 et 45-46)

LA MISE EN BRANLE DU PROJET

Ce projet avait la particularité de se dérouler à l'intérieur d'une institution fortement structurée. Le Centre-Jeunesse de Montréal est une immense organisation sur le plan de l'aide aux jeunes de 0 à 18 ans. Il opère sous deux lois : celle de la Protection de la jeunesse et celle des Jeunes contrevenants (appréhendés pour des délits de différents ordres). Le Centre dispose de cinq grands sites, dont celui de Cité-des-Prairies, où a lieu le projet. C'est celui qui est à plus haute sécurité et qui reçoit les cas les plus lourds (dont des crimes avec violence). Les jeunes y sont en garde fermée, sous des systèmes de sécurité assez impressionnants. C'est pourquoi la structure y est aussi hiérarchique.

Jean-Pierre Schoeb, l'intervenant associé au projet, fait de l'«animation de milieu» pour les 140 jeunes de tout le site de Rivière-des-Prairies. Il avait eu envie de faire une activité artistique collective pour voir ce que ça pouvait donner d'intégrer à l'intérieur de murs institutionnels une structure non-hiérarchique. Le choix de travailler avec des jeunes contrevenants en garde fermée a été dicté par le fait parce que ces jeunes avaient des sentences qui assuraient leur présence régulière au projet. Alors que la présence des jeunes en Protection de la jeunesse, qui peuvent circuler à leur guise, aurait été plus aléatoire.

Les deux artistes du projet, Emily Laliberté et Steve Patry, font partie de Funambules Médias, un organisme sans but lucratif et une coopérative de travail dont un des axes de travail est la production de films et de vidéos documentaires à caractère social. Funambules travaillait alors sur un long-métrage documentaire qui suit quatre personnes ex-judiciarisées dans leur processus de réinsertion sociale. Un volet n'était pas abordé dans le film : celui de jeunes criminalisés.

Emily et Steve ont approché le Centre-Jeunesse au moment où le projet de loi fédéral C-10 était très présent dans les médias. Un des quatre gros enjeux de ce projet de loi les préoccupait particulièrement : les jeunes de 14 ans et plus

qui commettent des crimes graves seront traités comme des adultes et faire face à des peines de même durée. Le Centre-Jeunesse s'était alors positionné dans les médias contre ce projet de loi car il croit davantage à des valeurs de réhabilitation que de répression. Les artistes se sont dit : pourquoi ne pas aller voir ces jeunes et réfléchir avec eux autour de ça ?

D'ABORD UNE PÉRIODE D'APPRIVOISEMENT

Autant Emily et Steve que Jean-Pierre ont dû, pendant les premières semaines, aller rencontrer les intervenantEs du site de Cité-des-Prairies pour leur présenter le concept du projet. Malgré l'ouverture manifestée par l'institution, le projet leur paraissait insécurisant au début. Par essence, un projet d'art communautaire n'est pas déterminé à l'avance, mais décidé collectivement avec toutes les parties. Comme rappelle Jean-Pierre: «Au début, c'était difficile de savoir où l'avion allait atterrir. Mais, petit à petit, ils ont fini par comprendre qu'il y avait une piste d'atterrissage en quelque part, qu'on est en train de découvrir tout le monde ensemble !»

De plus, on doutait de l'intérêt des jeunes et on avait mis les artistes en garde : « Vos affaires d'artistes! Les jeunes ne sont pas là, vous risquez de les perdre en partant ! » Et au coeur de tout ça, il y avait une crainte de la part de l'institution que les jeunes soient déstabilisés par le fait qu'il n'y ait pas de chef, pas d'intervenant, pas de prof. «S'il y a quelque chose qui ne leur plaît pas, vont-ils commencer à faire des manifs?» C'est pourquoi, même si cette étape a pris trois mois de rencontres régulières sur place, avant même d'être en contact avec les jeunes, elle a permis de rassurer tout le monde sur le processus.

Ce n'était pas évident pour les jeunes non plus, qui étaient habitués à la structure du Centre depuis deux ou trois ans : ils savent à quelle heure se lever le matin, à quelle heure se brosser les dents, etc. C'est vraiment un milieu structuré, et aussi structurant. Mais là, on présentait aux jeunes un type de projet de nature complètement différente : «Si tu veux aller à gauche, on va y aller!», avec un processus non-hiérarchique où ils pouvaient tout décider.

Il a fallu également des rencontres préliminaires pour que les partenaires apprennent à se connaître. C'était important pour Jean-Pierre que les deux artistes se familiarisent avec la réalité de ce milieu particulier. Ces jeunes sont-ils si différents des autres, malgré les délits commis? Vivre avec un bouton d'alerte sur soi en tout temps, c'est pas toujours évident pour des personnes qui viennent de l'extérieur. Et Jean-Pierre a également appris à connaître les artistes un peu mieux : c'est quoi, ça, «des activistes» ? Ou des «subversifs», comme les appelait la directrice du Centre!

Émily avoue être arrivée un peu naïvement avec ses valeurs, pleine de bonne volonté, sans trop se rendre compte des conséquences probables de leur

présence. Mais ce ne fut pas le cas! Même qu'il y eu un truc positif qui s'est passé : un des jeunes avait souvent tendance à se retrouver en retrait 23 heures sur 24. Normalement, il n'aurait pas eu le droit d'aller assister à des activités car elles représentent un privilège. Mais les intervenantEs trouvaient que le projet avait tellement d'effets positifs sur lui qu'on lui a permis d'y assister. Ça en dit long sur les répercussions qui ont pu être remarquées chez les jeunes.

COMMENT DÉBUTER ?

Les artistes sont arrivéEs avec leur belle grande idée bien théorique, devant des jeunes qui ne s'étaient pas nécessairement posé de questions sur le lien entre leurs conditions et ce qui se passe dans la société. Il n'était donc pas possible d'arriver dès la première rencontre et de demander : «Que penses-tu de la loi C-10 ?» Alors, au premier atelier, les jeunes ont reçu des gros titres de journaux pour les aider à choisir un thème. Et les deux sujet qui sont ressortis sont : «Mon projet pour éviter la prison» et «La DPJ (Direction de la protection de la jeunesse) a-t-elle trop de pouvoir? », démontrant ainsi, à la surprise des artistes, que les jeunes avaient bien des choses à dire !

La démarche avec les jeunes, qui a duré plusieurs mois, a consisté à explorer divers matériaux artistiques : vidéo, photo, dessin; et divers enjeux ou hèmes sociopolitiques dont ils voulaient parler. Le premier projet réalisé fut un autoportrait. Emily avoue avoir eu une crainte avant de proposer cette activité : «Tout d'un coup que les gars disent : "Yak ! C'est d'la marde ! C'est vraiment poche !" L'atelier va avoir duré dix minutes, et je vais m'être plantée !» Finalement, l'activité a duré duré trois semaines car les jeunes avaient beaucoup de choses à exprimer ! C'est une bonne façon de se mettre en branle. «Pour l'avoir expérimentée, je la recommande !», de dire Emily.

Cette idée de faire de grands autoportraits grandeur nature impliquait de se mette en équipe pour tracer le contour du corps de l'autre. Mais un stylo, pour des jeunes qui normalement n'y ont pas accès, peut représenter un outil de violence. On avait donc mis les artistes en garde : il leur fallait porter un bouton de panique au cas où il arrive quelque chose. C'était donc déjà toute une étape de dire : «On se fait confiance pou faire le tracé de notre corps! »

Ce travail d'autoportrait avait été divisé ainsi : dans un premier temps, une photographie du visage de chaque personne a été imprimée en noir et blanc, afin de personnifier chaque autoportrait. Ensuite, il y avait le tracé du corps puis, à l'aide de l'écriture, du dessin, du collage, de la peinture, il leur fallait répondre à certaines questions : Quelle couleur te représente le mieux ? Quel est ton plus grand rêve ? Quelle est ta plus grande peur ? Si tu te faisais un tatouage sur le corps, qu'est-ce que tu choisirais, où le placerais-tu ? Pourquoi ? Que manque-t-il à ton portrait ?

Pour clore la troisième semaine d'autoportrait, les jeunes devaient peindre un porte-voix (qui a donné le nom bien approprié que le collectif s'est donné) et sur celui-ci, écrire un thème choisi à partir de gros titres de journaux et créer un outil artistique (une caméra photo, un crayon, un masque, une caméra vidéo, etc.) avec lequel ils avaient envie d'aborder cette question. Et c'est comme ça que le groupe se sont mis dans l'action!

Il est à noter que tout le monde a participé aux divers projets de création, autant les jeunes que les artistes et l'intervenant. Le fait d'avoir un intervenant qui, pour une fois, s'ouvrait et parlait de ses rêves et de ses peurs, a contribué à faire tomber les barrières. Il y a eu ainsi plein de beaux témoignages juste à travers cette étape de l'autoportrait. C'est l'attitude des artistes et de l'intervenant du projet qui a fait une différence : on n'est pas arrivéEs en rôle d'autorité, comme toutes les autres personnes qui sont dans la vie de ces jeunes.

DES AJUSTEMENTS

Emily et Steve ont eu à prendre conscience des différences qui les séparaient de ces jeunes : par exemple, la liberté de mouvement et l'accès à l'information. Ils ont dû également s'assurer que leur langage était compréhensible pour tout le monde. Même dans les gros titres de journaux, il y avait des dizaines de mots qui n'étaient pas compris. Il leur a fallu se dire que tout peut prendre un peu plus de temps d'explication.

Les artistes ont été également amenéEs à constater l'importance du respect du temps nécessaire pour permettre à chacun pour s'exprimer. Un exemple : au début d'un atelier, un des participants tentait d'expliquer une idée, mais les mots ne sortaient pas de sa bouche. Les intervenantEs avaient prévenu qu'avec ce jeune, c'est difficile car il n'arrive pas à s'exprimer. Emily a pris une demi-heure pour faire sortir l'idée qu'il voulait transmettre. Sauf qu'après avoir pris le temps de l'écouter jusqu'au bout et d'arriver à mettre le doigt sur ce qu'il voulait dire, ça l'a débloqué pour le reste des ateliers. Ce jeune a commencé à prendre sa place, à s'exprimer devant les autres, à ne plus avoir peur de ses idées. Ça a été ressenti même par les intervenantEs de son unité. C'est récompensé de prendre ce temps d'écoute pour la qualité du projet par la suite. Il faut mentionner que seulement deux jeunes ont participé au projet, ce qui avait un peu déçu et déstabilisé Emily, mais finalement le fait d'être un petit groupe a permis d'aller en profondeur avec chacun.

L'IMPORTANCE D'UNE BONNE COMMUNICATION

Les artistes et l'intervenant s'entendaient tous sur l'importance d'une bonne communication, ce qui a contribué à la bonne marche du projet. L'équipe se rencontrait avant et après chaque rencontre hebdomadaire avec les jeunes. Il y était question de : Qu'est-ce qui s'est passé dans la semaine pour les jeunes ? Est-ce qu'il y a eu une rencontre avec l'avocat, avec le travailleur social ? Comment ça s'est passé ? Est-ce que tel jeune a été mis en retrait ? Est-ce qu'il a eu des conséquences parce qu'il a fait tel type d'action ? Ces discussions étaient importantes parce que ces circonstances pouvaient jouer sur l'attitude du jeune quand il allait venir dans l'atelier. Puis après chaque atelier, l'équipe prenait toujours du temps, sur place, pour faire un bilan et discuter ouvertement : par exemple, «Je me suis fait dire ceci; devrait-on en parler à son intervenant ?»

Le bilan de chacune des rencontres a été consigné par écrit. Une petite encyclopédie d'informations ! Et en prenant ces notes, ça leur a permis de conserver une trace de ce qui a été dit et à quel moment. Ainsi, lors d'une production artistique ultérieure, quand une personne dit : «Ah je ne sais pas de quoi parler, je n'ai pas d'idée», on peut lui répondre : «Te souviens-tu de la fois où tu avais dit ça ? C'était fort, on pourrait peut-être repartir de là ?»

Ces bilan écrits permettaient également de garder un suivi des activités. S'il y une suite au projet, on pourra faire une évaluation de ce qui s'est réalisé, voir ce qui a fonctionné ou pas, etc.

PORTE-VOIX – À VOUS DE JOUER !

Activité de création participative dont vous êtes le héros ou l'héroïne

Les membres du collectif Porte-Voix ont invité les participantEs des journées de formation à répondre par le biais de la vidéo à des mises en situation impliquant un jugement moral.

Étant donné que les jeunes du projet au Centre-Jeunesse Cité-des-Prairies (voir témoignage précédent) ne peuvent sortir, le groupe a donc trouvé une manière de leur assurer une présence lors des journées de formation et, en retour, de faire en sorte que les participantEs puissent les rejoindre.

Les jeunes avaient écrit deux scénarios à partir d'expériences qu'ils ont eux-mêmes vécues, et à partir desquels ont été réalisés deux vidéos. Tout le monde, incluant les artistes et l'intervenant, ont été acteur/actrice/vidéaste. Les vidéos étaient conçus pour poser une question directement aux personnes présentes à la formation.

Dans un premier temps, les deux vidéos ont été présentés aux participantEs, en même temps qu'une feuille expliquant les deux mises en situation proposées. Puis les participantEs étaient invités à se mettre en petits groupes pour discuter des enjeux moraux soulevés par Porte-Voix. La moitié du groupe devait se pencher sur la première problématique, l'autre moitié sur la deuxième.

Ensuite, les diverses équipes devaient préparer leur réponse en interprétant l'un ou l'autre des personnages présents dans l'action, afin de transformer ce qui se passe dans l'histoire et d'en changer la fin. Elles pouvaient aussi être créatives et utiliser des accessoires et des éléments de «décor» disponibles sur place. Chaque équipe qui y consentait se présentait ensuite à tour de rôle devant une caméra installée dans un coin de la salle pour «jouer» leur réponse qui était filmée – et être ainsi présentée ultérieurement aux jeunes du projet.

Les situations présentées pouvaient sembler très simples, mais les choix de réponses pouvaient avoir des répercussions complexes pour les jeunes qui, eux, n'avaient pas de réponses toutes faites. Les participantEs devaient bien penser

à tous les scénarios possibles, en se mettant dans la peau d'un jeune dans un Centre-jeunesse fermé, ce qui n'est pas la même chose que dans la vie de tous les jours. Dire la vérité ou mentir, ce qui peut sembler évident pour nous, peut avoir des conséquences différentes dans leur quotidien.

Voici le résumé des situations proposées

MISE EN SITUATION 1

B. rencontre Alexandre par hasard. Ils se serrent la main et fraternisent amicalement, quelques coups sur l'épaule sont échangés, sans violence en signe de complicité.
Dans la pièce, une intervenante lit un magazine, elle ne voit que la partie de la situation au moment où B. donne un coup sur l'épaule d'Alexandre. Rapidement, l'intervenante s'empresse d'agir et punit B. en le mettant en isolement dans sa chambre pour une semaine.

B. a, selon lui, deux choix :
- Accepter la conséquence et vivre une injustice
ou
- Refuser l'injustice et réagir agressivement au risque de se faire punir.

De retour dans sa chambre, B. trouve que c'est injuste et qu'il est victime d'une injustice : «L'autre n'aura pas de conséquence; c'est toujours la même chose, cette éducatrice réagit beaucoup trop vite; moi, je n'arrive pas à exprimer ce que j'ai à lui dire.»

Qu'auriez-vous fait à la place de B. ?
Qu'auriez-vous fait à la place de l'intervenante ?

MISE EN SITUATION 2

Dans une salle de classe, un jeune lance des boulettes de papier à un autre jeune assis devant lui. Le jeunes à ses côtés est témoin de la scène, mais aucun des intervenants présents ne voit ce qui se passe. À un moment, exaspéré, le jeune qui se fait harceler réagit et se fâche. Le gardien présent n'hésite pas à réagir et à le sortir pour le punir.

Le jeune qui a été témoin de toute la scène a trois options : soit il dit la vérité et est renié par les autres, ce qui sera difficile pour le reste de son séjour. Soit il choisit de mentir, donc en défendant le harceleur et en se faisant des amis parce qu'il défend ainsi le «bon» gars à défendre dans la hiérarchie des gangs du Centre. Soit il ne dit rien et sauve ses fesses !

Si vous aviez choisi de dire la vérité, quelles auraient été les conséquences de votre choix ?
Si vous aviez menti, quelles auraient été les conséquences de votre choix ?

Cette activité suscita une très bonne participation. Les personnes présentes se sont prêtées au jeu et ont amené une diversité de propositions de réponses.

DEUXIÈME JOURNÉE

TÉMOIGNAGE COLLECTIF

QU'EST-CE QUE VOUS RETENEZ DU PROGRAMME DE LA VEILLE ?

animé par Esther Filion

Ce retour sur les activités de la journée précédente s'est composé d'une discussion en sous-groupes, suivie d'une plénière. Chaque sous-groupe devait déterminer des rôles définis parmi ses membres : une personne qui anime, une autre qui prend les notes, une personne qui garde le temps et une autre, ou l'une parmi les trois précédentes, qui partage le résumé des discussions à l'ensemble du groupe.

L'objectif était de réfléchir aux trois questions suivantes :

1) Qu'est-ce qui m'a frappé, qu'est-ce que je retiens de la journée d'hier ?
2) Qu'est-ce qui n'est pas clair par rapport à l'art communautaire militant ? Quelles sont les questions que je me pose encore ?
3) Sur quoi j'aimerais en savoir plus ou continuer à apprendre ?

Les réponses ont montré qu'en général, on a apprécié la diversité du contenu présenté, notamment la présentation d'Eric Schragge qui a soulevé de bons questionnements et les témoignages des divers projets, avec quelques mentions pour celui du groupe du CEDA. Malgré quelques bémols sur la façon dont les groupes ont présenté leur expérience (des témoignages un peu laborieux, intéressants mais difficiles à suivre), on retient quand même que ces témoignages positifs ont su toucher beaucoup de monde. On a apprécié la façon dont les membres se sont appropriés leur projet, ainsi que la diversité des pratiques, des formes et des processus. Et on a été surpris par le fait qu'on pouvait exploiter plus qu'un médium à l'intérieur d'un même projet. On aurait souhaité en savoir un peu plus sur les difficultés rencontrées lors des processus, sur les conflits survenus, s'il y a lieu, sur l'adhésion des membres au projet; et également sur l'intérêt des groupes à continuer le projet malgré la fin du financement. Une mention spéciale est allée pour l'animation de la chanson, pour l'occasion offerte de faire du réseautage et pour l'atelier sur la prise de parole en public.

Là où il y a eu le plus de questionnement, c'est en rapport avec l'art communautaire militant. L'exercice de vulgarisation a rendu la définition très claire. Par contre, la manière de la mettre en pratique restait complexe pour plusieurs. On aimerait aimé plus de clarifications concrètes : Comment partir un projet ? Combien de temps accorder par semaine ?, etc.

La question des rôles est revenue souvent : Reste-t-il une certaine hiérarchie quand on prend un rôle en arrivant en tant qu'artiste ou organisateur dans un groupe ? Quelles sont les techniques qu'on peut utiliser pour justement équilibrer le groupe ?

Certains commentaires portaient plus spécifiquement sur le rôle des artistes : Jusqu'où est notre limite non pas pour imposer, mais proposer des idées de projet? Même si tout va se faire en groupe, de façon égalitaire, où est la limite ? Ces questions demeuraient floues et imprécises pour plusieurs. Aussi, quelle est la place de l'art, quelles sont les différentes définitions de l'art à l'intérieur de l'art communautaire militant, et est-ce que le militantisme prend trop le dessus sur l'art ? Et à partir de quand fait-on quelque chose de militant ?

L'aspect militant a également été soulevé: on se rend compte à quel point l'art permet de faire des choses différentes, mais jusqu'où peut-on aller ? Et comment expliquer l'aspect militant à des personnes qui y associent faussement des notions comme «communisme» et démontrer que ça ne donne pas lieu à des manifs où d'ailleurs beaucoup de personnes ne veulent plus aller?

Même s'il n'y pas de réponses toutes faites à ces questions, il existe des outils et des techniques pour développer des rapports égalitaires. Mais déjà, le fait de se poser ces question démontre un groupe «en santé» ! Merci aux participantEs pour la justesse de leurs interrogations. Ces réflexions critiques vont servir à ROUAGE pour mieux accompagner les projets pendant l'année à venir (et préparer la prochaine formation !).

POUR VIVRE LE CONFLIT AVEC PLUS D'ÉCOUTE

présentation de Julie Champagne

L'art communautaire militante est basé sur les relations interpersonnelles qui se tissent avant, pendant et après la création collective entre les divers partenaires. Les objectifs et les intérêts de chacunE étant divers et différents, les situations possiblement conflictuelles sont nombreuses. ROUAGE encourage les groupes et les individus qui se retrouvent en situation de conflit à s'occuper des enjeux sous-jacents dès que possible afin d'éviter une intensification inutile et déstabilisante du désaccord et, dans la mesure du possible, de tirer ainsi parti du potentiel de transformation du conflit.

L'empathie est une habileté rare dans nos systèmes et environnement de travail basé sur la performance et l'efficacité. Toutefois cette façon d'être ensemble change tout. Julie a partagé certains points de repère sur l'écoute empathique et surtout sur les qualités d'être sur lesquelles elle repose. L'empathie est une porte d'entrée majeure pour créer les conditions favorables d'un dialogue où les besoins de tous et toutes peuvent être entendus.

Julie Champagne est principalement une formatrice, facilitatrice de cercles et médiatrice. Elle accompagne des couples, des familles, des organismes et de plus en plus des écoles qui veulent effectuer un passage vers plus de bienveillance et d'empathie. Elle enseigne des pratiques de communications interpersonnelles depuis 2007 selon l'approche du Centre International pour la Communication NonViolente.

Julie a participé à plusieurs projets d'art communautaire par le passé où justement des conflits sont survenus. C'est une des raisons pour lesquelles elle a dédié les derniers huit ans de sa vie à «étudier» comment faire pour être ensemble quand on a des valeurs humanistes de coopération et de collaboration, mais qu'on se retrouve avec des émotions qui se déclenchent quand on ne se sent pas bien en groupe. Au cours de sa recherche, elle a été particulièrement intéressée par l'approche de la communication consciente – l'objet de sa présentation. Nos systèmes collectifs s'appuient beaucoup sur le cerveau gauche qui est plus rationnel. L'approche qu'elle a introduite vise à utiliser l'autre partie de notre cerveau, qui est aussi très stimulée par la créativité et les démarches artistiques.

QU'EST-CE QUE LA COMMUNICATION CONSCIENTE ?

La communication consciente vient du psychologue Marshall Rosenberg qui, après avoir passé du temps à étudier les pathologies humaines, a choisi de s'engager dans une démarche plus humaniste en s'inspirant des travaux de Carl Rogers. Rosenberg a appelé ça la communication non-violente, en s'inspirant du mouvement politique non-violent de Ghandi en Inde. Cette approche est fondée sur ce principe : à la base, l'être humain est naturellement empathique et plein de compassion.

Malheureusement, notre société nous a éduquéEs à étiqueter, juger et critiquer. Ce qui a pour effet de nous porter à nous refermer quand nous nous sentons jugéEs ou attaquéEs par les mots par l'autre. Rosenberg utilisait comme image

celle du chacal, un animal sauvage qui est dans le mode survie et qui a appris, comme notre cerveau gauche, à étiqueter le bien, le mal, qui a tort, qui a raison, qui est meilleur, qui est moins bon. Cela vient également de la manière dont on a appris à faire sa place dès l'école. Nous sommes dans un société de performance !

La présentation de Julie visait à décortiquer nos réactions quand on entend un message qu'on reçoit d'une façon difficile. Dans le but de vivre le conflit avec plus d'écoute et de le considérer comme une opportunité de se rencontrer plus authentiquement et de prendre soin de ce qui se trouve à l'intérieur de soi.

Ce que Rosenberg a identifié de nouveau, c'est l'idée de connexion. Connecter, ça veut dire se lier au niveau de nos sentiments et de nos besoins. Cela crée une résonance au niveau de l'émotion présente, une écoute et une bienveillance de la part de l'autre personne. Cet exemple illustre ce qui arrive quand ça ne «connecte» pas : si j'utilise un téléphone cellulaire et que les ondes ne passent pas, j'accroche, je réessaye, j'appelle quelqu'un d'autre, etc.

Quand il n'y a pas de connexion, c'est là qu'il peut se passer des conflits.

Et quand on vit un conflit, on a trois réactions typiques, héritées de notre cerveau reptilien, celui qui assurait notre survie il y a longtemps : soit contre-attaquer, se justifier, réagir, répondre physiquement ou verbalement; soit réagir en figeant; soit fuir, sauve qui peut !

L'empathie permet de connecter, c'est comme une porte d'entrée pour être avec l'autre et même avec soi-même. Quelles sont les qualités d'écoute qui permettent d'être empathiques alors qu'on a souvent plein de pensées critiques et de jugements ?

TOUT D'ABORD, QU'EST-CE QUI N'EST PAS DE L'EMPATHIE ?

Pour mieux comprendre c'est quoi l'empathie, Julie a commencé par indiquer une liste des «mots, attitudes ou intentions qui bloquent l'empathie» – à titre de référence, voir la page 30 du présent document. Nous avons tous un peu de ces comportements, c'est normal ! Nous sommes des êtres humains avec toutes sortes de réactions. Mais l'important est de bien s'observer.

Par exemple, quand survient un conflit dans un groupe, on pense savoir ce qui est bon pour l'autre. On a tendance à vouloir aider tout de suite, oui, mais ce n'est pas nécessairement cette réaction qui va aider une personne qui vit une émotion ou est vulnérable ou est dans une grosse colère.

Vouloir aider l'autre, ce n'est pas du tout aidant (ce qui peut surprendre!). Sur le moment, si quelqu'un est en train de vivre une émotion forte et qu'on veut faire quelque chose tout de suite, c'est comme un peu vouloir mettre le couvercle sur ce qui se passe parce qu'on est soi-même mal à l'aise. Dans l'instant, quand il y a un conflit ou quand quelqu'un est en train de parler sans arrêt depuis quelques minutes sur l'injustice d'une situation, ce n'est peut-être

pas le bon moment pour lui donner conseil. Une autre réaction qui n'est pas appropriée est de ramener à sa propre histoire : «Ah moi aussi, ça m'arrive !» Parfois ça va même minimiser ce que l'autre personne est en train de vivre.

Toutes ces réactions sont louables, mais peuvent venir dans un deuxième temps. Alors que peut-on faire d'autre ?

L'IMPORTANCE DE LA CONNEXION À SOI-MÊME

Il y a une variété de conflits tout comme il y a toute une gamme d'expériences humaines, dus à diverses raisons : du malaise, des non-dits, des différences d'opinions et de valeurs, des malentendus, de la jalousie, les sentiments de rejet, des accusations envers l'autre, etc.

On peut considérer qu'il y a un conflit, mais peut-être qu'on est dans un le groupe qui ne ressent pas ce conflit. Quand on trouve que le groupe va trop vite ou n'est pas assez organisé, par exemple, on peut considérer ce que nous mêmes, on a comme besoin et qu'est-ce qu'on peut faire pour ce besoin-là ?

«Quand on pointe un doigt vers l'extérieur – c'est la faute de l'autre –,
il y a tout de même trois doigts qui pointent vers soi-même ! »

Qu'est-ce que soi-même, on peut faire? Les capacités d'écoute pour être empathiques avec l'autre sont les mêmes que l'on peut s'offrir à soi. Quand on vit une boule dans le ventre ou un noeud dans la gorge ou que l'on devient confus dans un projet ou qu'on réalise qu'on a plein de pensées «pas correctes», l'invitation dans la communication consciente est de réaliser qu'il y a quelque chose à l'intérieur de soi qui est déclenché. Il ne faut pas le tasser, mais le sortir du tiroir : «Je n'aime pas cette situation, mais je prends le temps d'aller voir à l'intérieur de moi qu'est-ce que ça veut me révéler.» Il faut donc aimer ses jugements critiques !

IL Y A TOUJOURS DES BESOINS DERRIÈRE LES MOTS ET LES GESTES

Une chose importante pour prévenir les conflits, c'est de connaître les besoins humains. Un des messages essentiels de la communication consciente est que toute émotion ou sentiment ne flotte pas dans les airs, elle indique qu'un besoin humain est comblé ou non. C'est universel, peu importe la culture, la religion, le lieu de vie, les ressources économiques.

On retrouve une liste des sentiments éprouvés selon si les besoins sont satisfaits ou non, et une liste de ces besoins (voir pages 34, 35 et 37 du présent document). Ce sont des listes fondamentales pour pouvoir être en connexion empathique avec une autre personne et reconnaître que, derrière ses mots et ses gestes, elle tente à tout instant de combler des besoins. Par moment, on est déconnectéEs de soi-même et on voudrait que l'autre nous comble et soit plus à l'écoute.

La communication consciente invite à prendre la responsabilité de ses sentiments et besoins : discerner ses besoins de base et identifier les moyens que l'on prend pour les combler. Face à un besoin, il n'est pas toujours évident de le ramener dans son assiette et d'en prendre soin, de ne pas en faire une exigence que l'autre comble ce besoin. C'est une invitation également de cesser d'agir dans la peur, dans la culpabilité, dans le souhait d'être récompensé ou dans l'obligation et le devoir. Reconnecter avec ses propres besoins, ça apaise puis ça donne un pouvoir d'agir, une direction pour sa vie. Si on prend le temps de voir où on en est par rapport à prendre soin de ses besoins, de prendre conscience qu'on a toute cette palette de possibilités de vivre, c'est radical et transformateur comme exercice.

ET DANS UN GROUPE ?

Prendre la responsabilité de ses sentiments et besoins

Une participante a posé cette question : il y a une responsabilité individuelle, mais quand on est dans un groupe et qu'on devient témoin d'un besoin non comblé chez une autre personne, est-ce qu'on a aussi la responsabilité de nommer ce qu'on sent dans la dynamique de groupe, même si on n'est pas impliquéE soi-même?

La communication non-violente ne demande pas que tout le monde soit dans le coup ! Il suffit qu'une seule personne choisisse de voir autrement, derrière le langage ou le geste de la personne qui vient de claquer la porte, derrière un cri d'alarme. Ca peut faire une différence dans toute la dynamique de groupe. On peut proposer : «Ça se peut que tu te sentes vraiment en colère et aimerais être entendu. Aimerais-tu prendre le temps pour l'exprimer ?» C'est sa propre attitude qui peut faire une différence, dans n'importe quel contexte.

Plutôt que de le voir comme une obligation, on peut adopter une attitude bienveillante pour interroger l'autre avec une attitude d'ouverture (toujours intervenir d'une façon interrogative parce qu'on ne sait jamais vraiment ce que l'autre vit). C'est une des bases de l'empathie : être à l'écoute de ce qui est derrière, c'est-à-dire des besoins humains. Parfois, dans les groupes, on s'attarde trop à la mousse sur le dessus puis au fond, ce qui veut être entendu, ce sont les besoins humains.

Selon Rosenberg, le besoin d'empathie est d'être entendu dans nos vrais besoins, dans tout ce qu'on essaie de dire et de déployer (paroles et gestes). À ce moment-là, dans un groupe qui a décidé de mettre les besoins humains au centre du collectif, ça peut être très soutenant au moment où on sent qu'une personne a besoin d'empathie et est en train de tenter de nommer un besoin. Par contre, on peut se retrouver dans un groupe où on n'a jamais discuté de ces questions de besoins.

C'est sûr que c'est plus facile de faire cette démarche quand il y a une entente de groupe que d'être seulE à porter cette conscience-là, mais ça n'empêche pas du tout de le faire. Ce n'est jamais une obligation dans la vie d'être empathiques, mais c'est aidant dans un groupe si des personnes se sentent disponibles et en

ont le goût. Des directrices d'école primaire le vivent à tous les jours : elles ont 50 professeurs qui sont dans le jugement et la punition; une fois qu'elles ont un enfant dans leur bureau, elle l'écoutent empathiquement au lieu de le juger.

Toujours considérer les besoins humains derrière les gestes et les mots

LES QUALITÉS POUR ÊTRE EMPATHIQUE

Julie a invités les participantEs à consulter la liste des qualités pour être empathiques (voir page 28 du présent document). Elle a apporté quelques commentaires et précisions sur certains des points énumérés.

Ne pas être en réaction par rapport à ce que l'autre exprime
Par exemple, si on est dans une équipe de quatre personnes et que deux échangent des idées divergentes, et qu'on se dit : «Elles me font perdre du temps, c'est long, on n'est pas venues pour ça, on est venues pour créer, etc.» On est soi-même en réaction et on ne peut pas alors être empathique dans l'instant, neutre et sans jugement. Est-ce qu'on peut le reconnaître, même si, dans notre monde idéal, on aimerait aider ? Ce qu'on peut alors faire, c'est soi-même prendre cinq minutes, respirer et considérer quel est son propre besoin qui n'est pas nourri : «Ai-je un besoin de réalisation et de créativité? J'aime ce projet et j'ai à coeur que ça se passe?» En prenant ces minutes pour se relier à son propre besoin, on sera peut-être après plus dégagéE et capable d'entendre les messages de l'autre.

Accepter ce qui est exprimé, tel que c'est
Ne pas commenter : «Ce ne sont pas beau que cette personne a exprimé !», mais toujours considérer les besoins derrière les paroles. C'est un gros changement de paradigme !

Bienveillance – être au service de la vie avec douceur, amour, compassion
On peut se sentir bienveillantE intellectuellement. Et en même temps dire à une personnes avec qui on est en conflit : «Ben mets-les, tes besoins sur la table ! Enwoye ! » Ça ne donne pas le goût de s'ouvrir ! L'invitation est plutôt de suggérer quelque chose, d'être intéresséE, non pas par l'histoire de la personne mais par le besoin exprimé - offrir un reflet empathique.

Détachement - une pratique du non-attachement et de la non-intrication
Si quelqu'un nous dit : «Moi, j'ai vraiment besoin de respect», une des premières choses qui peut arriver est de retourner ça vers soi et se reprocher : «Qu'est-ce que j'ai fait de pas correct ?» Mais il faut se rappeler que l'autre nous parle de ses propres besoins. On peut peut-être ainsi apprendre que notre comportement, même s'il n'était pas intentionnel, a eu un impact. Mais si tout de suite, on le prend «personnel», c'est là où ça devient délicat. La communication consciente invite à créer un espace d'accueil à l'intérieur de soi : l'autre nous parle de sa vérité; peut-être qu'on a une part de responsabilité, mais au lieu de rentrer en réaction par rapport à ça, plutôt voir ce qu'on peut faire pour combler le besoin qui cherche à s'exprimer. Par exemple : «Est-ce qu'on se met d'accord en réunion pour faire un tour de parole, pour s'assurer que tout le monde ait la parole à sa juste valeur ?»

Une qualité de la connexion, où l'on se permet de ralentir
C'est important de laisser de l'espace quand quelqu'un vit une émotion, ou qui répète son opinion plusieurs fois dans une réunion ou un projet. Peut-être que c'est un indice que la personne aimerait être entendue au niveau de ses besoins.

Une participante a apporté ce commentaire, à l'effet qu'elle a l'impression que ce type d'approche, bien qu'intéressante, est un style de communication où on doit toujours exercer beaucoup de contrôle sur sa façon de réagir face aux autres. Et elle a la sensation que ça peut développer une espèce de peur de ses propres émotions. Julie l'a rassurée : on peut continuer à avoir des réactions naturelles et spontanées. Si on peut développer une ambiance de confiance pour soi-même et pour les autres, on peut réagir naturellement à partir de ses besoins, et avoir de l'écoute aussi.

Au départ, notre partie du cerveau gauche, rationnel, se rebiffe devant de telles considérations pointues. Cette réaction est normale, mais ce n'est pas du tout l'intention du processus qui est toujours, à la base : il y a des besoins humains derrière ce qu'on dit et fait. Et plus on écoute ça, au-delà des stratégies, plus on va être capables de s'entendre et de trouver de la collaboration, de la coopération et de l'écoute mutuelle. Voici un exemple d'un conflit au niveau des stratégies : un couple essaie d'organiser une semaine de vacances, et les deux personnes sont figées sur des stratégies différentes. L'une personne veut aller s'isoler dans le fond d'un bois, l'autre voudrait plutôt aller à un camping proche, où il est possible de recevoir de la visite. Le couple pourrait négocier pendant des heures, mais à la base, personne n'a nommé ses besoins : qui sont tranquillité d'esprit, solitude, connexion à la nature et ressourcement pour l'une, et divertissement et socialisation pour l'autre. Si on nomme ses besoins à la base, c'est ensuite plus facile de choisir, et peut-être, dans ce cas-ci, décider de faire moitié-moitié.

Si l'intention est de tenir compte des besoins du «nous», comme dans le cadre d'un projet d'art communautaire militant, est-ce qu'on peut tendre le plus possible à combler le maximum de besoins ? C'est ça l'intention, et non pas le contrôle de ce qu'on dit. Au contraire, bienvenue aux jugements critiques car ils nous indiquent quels sont nos besoins! Si on choisit de se relier à ce niveau-là, c'est puissant pour traverser les intensités relationnelles.

Une intervenante parmi les personnes présentes a mentionné qu'elle applique ces stratégies dans son travail. Mais que, quand elle veut les appliquer dans sa vie personnelle, elle se fait répondre : «Arrête de faire l'intervenante, sors de ton bureau!» Doit-on alors, dans la vie de tous les jours, se contrôler davantage ou laisser les émotions parler ? Julie a fait remarquer que souvent, quand on commence à utiliser l'approche de la communication consciente, on est très didactique : «Comment tu te sens ? Est-ce que tu as besoin de...?» Et l'autre personne réagit, évidemment ! Ce n'est pas ce qu'on souhaite! Mais c'est un nouveau langage qu'on apprend à 20, 30, 40, 50 ans, parce que l'école ne nous a pas appris l'intelligence émotionnelle. Il y a des contextes où on ne veut pas nécessairement faire de l'intervention, mais seulement se connecter à l'autre. À ce moment, il n'est pas nécessaire d'utiliser des mots, mais juste se mettre en lien avec les besoins de l'autre en silence (voir la page 27 du présent document qui traite de la pratique silencieuse).

UN EXERCICE PRATIQUE POUR TERMINER

Pour cet exercice, les participantEs, en équipe de deux, ont reçu certaines phrases et ont été invitéEs à tenter de deviner quelles sont les besoins humains cachés derrière ces pensées ou expressions.

Voici un exemple de phrase proposée : «Elle, c'est une vraie artiste, une radicale!» Quels besoins humains seraient comblés chez la personne qui exprime ça ? Quelle émotion est vécue ? Émerveillement, fascination, etc. Les participantEs trouvaient que cette phrase exprimait un manque à cause du mot «Elle...». L'idée n'était pas d'essayer de comprendre ou d'analyser d'où ça vient, sinon on n'est plus dans l'empathie! Mais ça prend du temps pour déconditionner notre cerveau analytique. L'idée de l'exercice était seulement ceci : est-ce qu'on peut voir les besoins exprimés derrière cette phrase ? C'est le début de l'empathie : comprendre l'autre.

Une remarque : cet exercice stimule la partie gauche du cerveau qui cherche à trouver le «bon» besoin. Et ce n'est pas nécessaire, au contraire, c'est un frein ! C'est l'intention de se relier au besoin de l'autre qui fait une différence. On pourrait énumérer 50 besoins, mais il faudrait avoir la personne devant nous pour confirmer lequel est le bon. Un autre participante a mentionné qu'elle se reconnaissait dans certaines phrases, mais n'arrivait pas à identifier ses propres besoins ! C'est ce qui fait qu'on a besoin des autres. Quand, dans un groupe, on s'est entendu pour être empathiques, c'est aidant parce que justement on est souvent déconnectéE de soi-même.

Voici d'autres exemples de phrases soumises lors de cet exercice.

«Elle se prend pour une experte avec ses grandes théories» Besoins possibles: simplicité, accessibilité, clarté, compréhension, apprentissage.

«Caroline est susceptible, elle prend tout personnellement. » Besoins possibles: aisance, confiance, légèreté, clarté.

Julie a terminé sur ce mot de la fin :
Persister dans l'écoute de soi-même et de ses propres besoins, c'est la clé ! Tout comme apprendre la musique demande de la pratique, c'est la même chose avec l'empathie, qui se vit en l'expérimentant.

En se terminant ainsi, cette présentation sur la communication consciente a nuancé l'énoncé du début, à l'effet que l'être humain est naturellement empathique. Comme l'a souligné une participante, cette idée est plutôt difficile à admettre dans l'expérience de la réalité. La science démontre en effet que la possibilité d'exercer de l'empathie est bien présente et s'apprend dans des conditions favorables, mais qu'elle est loin d'être innée.

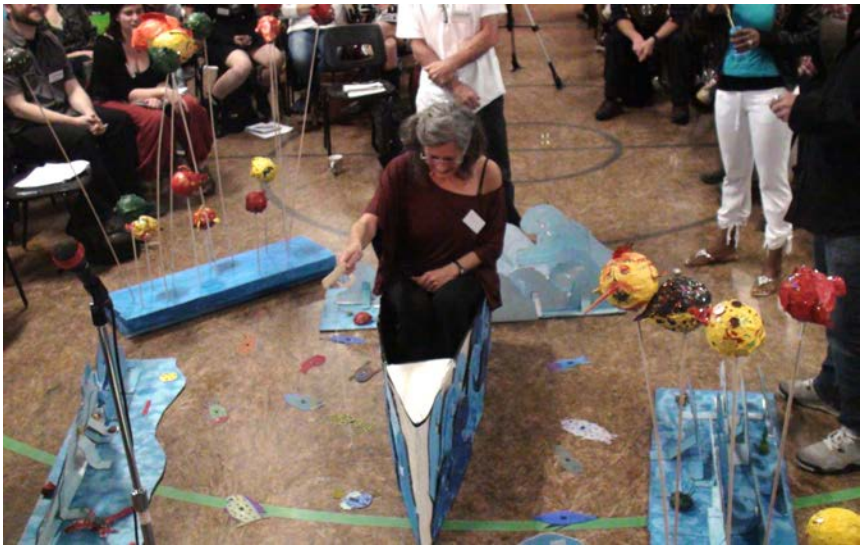
Pour avoir plus d'informations sur la communication non-violente :
lors de la formation en juin 2012, ROUAGE avait offert un atelier où Claire Harvey était venue présenter la même approche, sous un angle différent (voir le compte-rendu des ateliers de 2012 et le document d'accompagnement remis à cette occasion, (sur le blogue de ROUAGE, sous «Documents à consulter»).

PARADE

Les membres du projet d'art communautaire militant du CEDA secteur alphabétisation ont présenté le char allégorique préparé en vue d'une action publique dans le quartier.

Ce furent les participantEs présentEs à la formation qui ont eu le privilège de voir cette parade en premier. Le char coloré se composait d'un bateau, de vagues et de poissons. Les participantEs ont été invitéEs à «monter» dans le bateau et à «pêcher» des poissons porteurs de mots d'encouragement: par exemple, «Votre journée sera rayonnante».

Les membres du projet ont expliqué que cette action, tout comme les autres actions de leur groupe, sont réalisées afin de se rendre visibles. «Pour montrer qu'il y a des milliers de personnes qui ne savent pas lire ni écrire, mais qu'il y a une place pour elles. Puis pour montrer également qu'on peut apprendre tout au long de sa vie !»



Témoignage 4

Projet d'art communautaire militant
DU CARREFOUR D'ÉDUCATION POPULAIRE DE POINTE-ST-CHARLES

Le collectif Au pied du mur

Le témoignage de membres de ce projet a porté sur le processus adopté pour en arriver à développer une vision collective à partir des visions individuelles de personnes qui ne se connaissaient pas pour la plupart et qui avaient des compétences artistiques, des degrés d'expériences et même des opinions politiques différentes. Au point où le groupe est devenu un collectif qui vit une réelle autogestion.
Ce témoignage a porté également sur une autre particularité de ce projet : la nécessité de partenariats locaux, étant donné que l'oeuvre collective sera installée de façon permanente dans l'espace public.

Présentation par Emily Corbeil, Marco Silvestro, Maude Benny et Patricia David (membres du Collectif Au pied du mur)

Début du projet : novembre 2012

Points des CONDITIONS FAVORABLES abordés dans ce témoignage :

Point 2 - L'importance du processus de travail (voir pages 40 et 43-44)

Point 3 - L'aspect militant (voir pages 40 et 44-45)

Ce projet a été initié par La Pointe libertaire, un groupe d'affinités du quartier Pointe-St-Charles à Montréal qui rassemble des personnes ayant à coeur l'autogestion de leur quartier. Le Carrefour d 'éducation populaire de Pointe-St-Charles, qui intervient dans le domaine de l'éducation populaire depuis 45 ans, s'est associé au projet en fournissant principalement l'espace nécessaire pour les rencontres.

À la différence des autres projets, celui-ci avait, dès le départ, une idée de la forme du produit final : une murale. ROUAGE ne demande pas de projets définis à l'avance, mais dans ce cas-ci, cela répondait à un besoin bien identifié depuis un bout de temps dans le quartier. ROUAGE s'est seulement assuré du processus de collaboration égalitaire entre les personnes impliquées afin de de soutenir cette démarche qui s'intégrait dans une lutte pour l'autogestion menée dans le quartier de Pointe-St-Charles depuis des années.

Rappelons le contexte. Pointe-St-Charles présente une dimension particulière parce que c'est un grand bassin industriel, notamment pour le Canadien National (CN) qui y opérait jusqu'à il y a quelques années un important site d'ateliers ferroviaires. Dans un but de reprise de contrôle de leur quartier, plusieurs citoyenNEs ont voulu qu'une partie des équipements du CN serve à la population locale. Une longue bataille qui a duré 5 ans a permis de récupérer un des bâtiments vacants, le bâtiment no 7, pour en faire un centre social communautaire, entre autres – d'où le nom du collectif qui a porté ce projet, le Collectif 7 à nous. Ces citoyenNEs de Pointe-St-Charles ont fait la démonstration qu'après plusieurs années de lutte, il y avait moyen d'aller en chercher des morceaux !

C'est donc dans ce même esprit de réappropriation que le projet de murale est né, il y a déjà quelques années. La surface visée était sur un mur de soutènement appartenant au CN. Ce mur traverse au milieu du quartier, divisant le nord et le sud. Il fait 80 mètres de long (400 mètres carrés) et a un énorme effet déprimant – gris et sale. C'était une « revendication sociopolitique en soi de faire une murale sur ce mur, le CN étant l'une des grandes entreprises qui ont fondé l'ordre capitaliste canadien ». L'entreprise avait toujours refusé que ses installations soient d'une utilité communautaire.

Ça faisait depuis 30 ans qu'on rêvait de cette murale ! En effet, il y a une trentaine d'années que les groupes communautaires de Pointe-St-Charles ont commencé à se regrouper et à parler d'aménagement urbain. Mais c'est en 2006 qu'ont commencé des actions directes pour réclamer le mur. Des personnes ont fait des dessins sur le mur, se sont faites arrêter et traduire en justice. Mais elles sont parvenues à négocier avec le CN et à faire tomber les accusations. Et finalement à obtenir en mars 2009 un contrat signé avec le CN, autorisant la création d'une murale sur ce mur, à certaines conditions dont celle de présenter le dessin de la murale avant exécution.

Il y avait donc dans ce projet, dès le départ, une intention militante très claire. Deux aspects sont à souligner : le processus de création égalitaire et toute la lutte politique et publique qui a permis la concrétisation de ce projet dans Pointe-St-Charles.

LA CONSOLIDATION DANS L'ACTION

Cette intention bien définie n'a tout de même pas évité les complications liées à la collaboration. Mais, selon les membres, deux éléments ont favorisé la consolidation de leur groupe :

1) un objectif clair : les rencontres ne servaient pas à organiser leur groupe, mais à plonger dans la création, à travailler autour de la réalisation d'une esquisse de murale. Le temps de rencontre était consacré aux idées d'esquisses, à la mise en commun de leurs dessins, à la discussion de ce qu'on aime ou n'aime pas, etc.

2) un noyau dur : deux des artistes du groupe coordonnaient le projet et préparaient les deux heures de rencontres hebdomadaires qui étaient ainsi bien planifiées.

La sélection des membres n'a pas été très stricte, sauf un principe de base : il fallait déjà être un petit peu artiste. Une personne complètement néophyte aurait pu participer, mais elle aurait été avertie que ce n'était pas un projet

pour apprendre à dessiner. Il y avait différentes expertises dans le groupe qui ont permis de réduire des angoisses. Mais quand même, la plupart des personnes se sont lancées dans le vide car elles n'avaient jamais peint sur un mur ou tenu une canette de peinture. Sur la quinzaine de membres au départ, incluant les deux artistes qui coordonnaient le projet et le représentant de l'organisme, deux-trois personnes ont fini par quitter pour des raisons diverses. Rapidement, ce groupe a tenu à prendre son indépendance et s'est nommé le Collectif Au pied du mur.

Les membres du projet ont rappelé que ROUAGE a aidé en soutenant le processus de création, anti-autoritaire, égalitaire, inclusif. Des rôles ont été définis au sein du groupe, non au niveau hiérarchique, mais pour que chaque personne remplisse une fonction. Le collectif est parvenu à se consolider avec les discussions idéologiques et la recherche d'un consensus. Dès le départ, l'intention était de faire une murale d'ordre sociopolitique, et non pas juste d'embellir le coin. Il fallait que le contenu de la murale ait une dimension politique relative au quartier, ce qui a généré beaucoup de discussions à l'intérieur du groupe. Chaque élément placé sur la murale a été réfléchi : Qu'est-ce qu'on voulait dire ? Et comment ça va être interprété ? Pendant ce processus qui a duré neuf mois, tout a été discuté, même les couleurs ont une signification idéologique.

Le processus a quand même été ardu pour arriver avec des idées qui se liaient. Le collectif ne voulait pas faire une murale où chaque personne aurait eu sa partie, mais souhaitait vraiment que ce soit une oeuvre collective. Il y eut des exercices préliminaires de dessin collectif pour en arriver à être capables de retravailler les dessins des autres ensemble. Le groupe a quand même réussi à fonctionner par consensus. Tout le monde s'est vu refuser certains croquis qu'ils ont présentés. Une personne pouvait amener un dessin, une autre y ajouter un élément ou suggérer un autre emplacement.

Un participant a fait ce commentaire: certains arts se portent plus facilement au travail collectif, comme chanter, par exemple. Mais dessiner, c'est très solitaire, individualiste. Comment peut-on le faire en groupe? Ça a vraiment été un défi au début du projet. Les membres du groupe ont d'abord passé du temps lors des premières rencontres, à regarder le travail des autres – tout le monde avait un style différent. Le collectif considère avoir assez bien réussi à mettre sur papier les valeurs de tout le monde, bien que ce fut assez complexe comme processus. Tout a été discuté, rediscuté, retravaillé, etc. Les quelques conflits qu'il y a eu dans le groupe n'avaient pas de rapport avec la création collective.

Après cette première étape de création, qui a nécessité neuf mois de rencontres, les membres en étaient renduEs, au moment de leur témoignage, à l'étape de la réalisation, c'est-à-dire à aller peindre directement sur le mur l'esquisse réalisée. Le collectif considère qu'à ce moment de passer à l'action, il en est arrivé à une maturité en tant que groupe. C'est à ce moment également où il s'est rendu compte qu'il ne pouvait plus intégrer d'autres personnes. Tout était

déjà si bien huilé entre les membres que l'arrivée de quelqu'un d'autre pouvait provoquer un conflit plutôt que contribuer à faire avancer le projet. Mais cela les a amenéEs à se questionner : est-ce qu'on est trop ferméEs, là où nous en sommes, pour accueillir quelqu'un d'autre qui veut intégrer le groupe et transformer quelque chose qu'il n'a pas initié au départ ? Cela demeure pour le collectif de bonnes questions à travailler.

UNE LUTTE DE QUARTIER

Au-delà du processus de création égalitaire, ce projet a été appuyé par une coalition d'organismes, incluant la Table des groupes communautaires, et d'éluEs, qui en a permis la concrétisation. Et cet appui a été nécessaire jusqu'à la fin.

Pendant que le collectif Au pied du mur lançait le processus de création, il lui a fallu continuer à faire de l'action politique pour convaincre le CN d'opérationnaliser le contrat déjà en main. En effet, l'entente prévoyait la présentation de l'esquisse finale avant sa réalisation. Le CN avait des préoccupations d'ordre technique : il voulait être capable de continuer à inspecter le mur (car il soutient une voie ferrée). Et il avait des préoccupations d'ordre sécuritaire : par exemple, le groupe n'aurait pas pu dessiner une bande d'Amérindiens attaquant un train ou un accident ferroviaire !

C'est en novembre 2012 que le collectif Au pied du mur a commencé à lâcher des coups de fil au CN et ce n'est qu'à la fin mai 2013 qu'il a reçu le OK final ! Pour y parvenir, il a pu se servir de tous ses appuis pour, dans les derniers milles, continuer à faire de la pression sur le CN qui ne réagissait pas très vite à ses demandes. Ce sont des éluEs et des gens de groupes communautaires qui, en dernier, ont également fait des appels aux bureaux de l'entreprise. Celle-ci n'a absolument rien dit sur l'esquisse, et a même permis de coller de la céramique sur le mur, ce qui étonne encore le collectif !

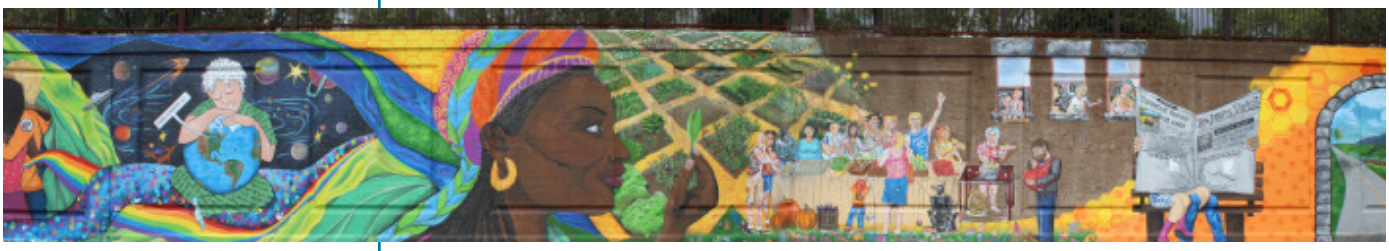
Ce résultat a été possible par une implication large dans le quartier. Ceci pour dire que : quand on fait un projet d'art communautaire, et militant en plus, et qu'on veut l'installer dans l'espace public, le partenariat large avec beaucoup de personnes et d'organismes dans la communauté est extrêmement important. On multiplie ainsi ses ressources et ses stratégies possibles puis on donne plus d'ampleur à ses projets. Ce projet a une dimension populaire et un ancrage territorial, beaucoup plus large que le seul fait de mettre un dessin sur un mur.

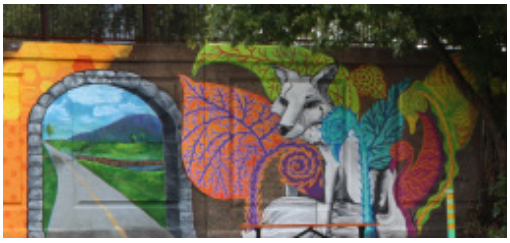
Au moment de présenter leur témoignage, le collectif venait tout juste de mettre une couche de fond blanche sur le mur (ce qui a nécessité 27 gallons de peinture). La prochaine étape sera de projeter l'esquisse et de la tracer sur le mur. Ensuite, il y aura un appel à toutes les personnes intéressées à participer et à la réalisation de la murale. Le Collectif a aussi fait des liens avec quelques groupes qui travaillent avec des jeunes dans le quartier, ainsi que avec d'autres organismes communautaires. Le processus devrait prendre tout l'été. À la fin, il y aura une fête d'inauguration populaire. Le groupe espère que les gens du quartier vont ainsi s'approprier la murale et que celle-ci durera plus longtemps.

Quand on fait un projet d'art communautaire, et militant en plus, et qu'on veut l'installer dans l'espace public, le partenariat large avec beaucoup de personnes et d'organismes dans la communauté est extrêmement important.

Le groupe a tenu à souligner un dernier point important, à l'intention des futurs projets: le financement (privé) de ROUAGE a constitué un levier pour ce projet parce qu'à cause de cet appui, il a été possible d'aller chercher deux fois plus d'argent auprès de la Ville (pour la partie « réalisation »).

Les participantEs n'ont malheureusement pas vu visualiser le contenu de la murale parce que le groupe n'avait pas pensé à apporter son esquisse ! Mais les photos qui accompagnent ce compte-rendu compensent pour cet oubli.
(Note : ce sont des images de la murale terminée.)





Témoignage 5

Projet d'art communautaire militant
DE L'ASSOCIATION DES LOCATAIRES DE VILLERAY

Le témoignage de membres de ce projet a porté sur les enjeux suivants :
- En art communautaire militant, les prises de décisions collectives se font par consensus. Mais comment procède-t-on quand le projet rassemble un grand nombre de personnes ?
- Dans le cadre spécifique de ce projet où l'organisme communautaire avait déjà une base militante active, le défi fut plutôt «d'amener l'art dans le militantisme» (et non «le militantisme dans l'art», comme c'est souvent le cas). Comment le projet a-t-il été accueilli au début par les membres militantEs ? Et comment est-il perçu maintenant ?
- La question des autorisations : celle-ci s'est posée à un moment dans le cours du projet. Comment respecter la culture propre à l'organisme sans être trop dans les ententes formelles ni semer la paranoïa ?

Présentation par
Camille Toffoli et
Isabelle Caron, artistes,
du collectif Pourquoi jamais

Début du projet :
octobre 2012

Deux collectifs se sont associés pour ce projet. L'Association des locataires de Villeray (ALV) est un organisme qui lutte depuis très longtemps pour les droits des locataires et pour réclamer davantage de logement social dans le quartier de Villeray. Pourquoi jamais est un collectif d'artistes qui créent des projets multidisciplinaires à caractère social, des oeuvres en art public, des performances dans la rue et des intervention avec le public.

C'est le collectif d'artistes qui a approché l'organisme, car ses actions rejoignaient leurs propres intérêts sur les questions de logement. De plus, Pourquoi jamais est installé dans Villeray et avait déjà milité avec l'ALV sur d'autres enjeux dans le quartier, dont la lutte contre la gentrification du 7400 Saint-Laurent et de la coalition Marconi-Beaumont.

Le projet a débuté «officiellement» en octobre 2012, mais il y eut des premières rencontres préparatoires dès le mois de mai. Le projet a été adopté lors d'une assemblée générale de l'organisme comme étant une des priorités pour 2012-2013.

(À noter que seules deux des artistes ont présenté leur témoignage. Les participantEs n'ont donc pas entendu le point de vue des membres ni des représentantEs de l'ALV, occupéEs à ce moment de l'année pré-déménagement à offrir des services pressants relatifs au logement.)

Points des CONDITIONS FAVORABLES abordés dans ce témoignage :

Point 2 - L'importance du processus de travail
(voir pages 40 et 43-44)

Point 3 - L'aspect militant
(voir pages 40 et 44-45)

Point 6 - La question des autorisations
(voir pages 41 et 50-51)

LES DÉFIS RENCONTRÉS LORS DE L'ÉLABORATION DU PROJET

L'ALV a une grande tradition militante et les membres qui s'y impliquent sont des personnes très sensibilisées aux enjeux liés au logement social. Le défi des artistes fut de leur dire : «On va faire de l'art tout en continuant à lutter contre la gentrification». Il y eut de la réticence au début. Les gens se demandaient

comment un projet d'art allait pouvoir faire avancer leur lutte. Une militante s'est même exclamé au début : « Faire de l'art, quelle perte de temps ! » La confusion et la réticence étaient d'autant plus grande que l'organisme avait invité ses membres à participer à ce qu' il avait nommé un Comité lutte ! Rien ne les préparait à venir à un projet d'art ! Alors, au départ, beaucoup de gens pensaient venir à un comité de mobilisation où on allait leur dire : « On va aller distribuer des tracts tel jour dans le métro ! » Les artistes se retrouvaient donc avec des personnes qui trouvaient que ça n'avait pas de rapport de faire de l'art, qu'il aurait plutôt fallu faire une pétition. Le dilemme pour les artistes était alors : «C'est pas exactement le genre de projet qui va se faire ici», mais en même temps, elles ne pouvaient pas dire : «Si vous ne voulez pas faire de l'art, allez-vous-en !»

D'autres réticences étaient dues à un certain manque de confiance. Au début, les membres disaient : «Vous, vous êtes des artistes, vous avez des idées; nous, on est des militantEs, on n'a pas d'idées !» Mais rapidement, les membres se sont renduEs compte qu'il y a des liens très étroits entre l'art et le militantisme, même si les militantEs ne se définissent pas à la base comme artistes. Parce que, quand on est militantEs, il faut multiplier sans cesse ses tactiques pour se faire entendre. Donc il faut user toujours de créativité pour réaliser des bannières, des chansons, des slogans, etc. Les gens, en considérant ce qui avait déjà été réalisé, se rendaient compte : «Ah bien oui, on a fait des manifestations avec des costumes, on avait écrit une chanson sur telle chose, etc. C'est de l'art et c'est militant !»

Les personnes se sont donc rendues compte que la créativité existait déjà dans leur pratique, même s'elles ne faisaient pas d'expositions d'art. Il leur est alors devenu facile de trouver des idées. Elles ont réalisé que leurs idées étaient aussi bonnes que celles de l'employéE de l'organisme ou des artistes du collectif. Les personnes ont vu la pertinence de l'art, même qu'elles se sentent vraiment impliquéEs dans le projet. Elles y ont également plus de plaisir que d'être obligéEs de faire de la mobilisation ou d'aller porter des tracts. Ça s'est installé très rapidement, à la surprise des artistes.

Même que les personnes qui mettaient des freins au début, justement par rapport à : «Ça va servir à quoi, un projet d'art communautaire militant ?» ont été celles qui ont fait partie du noyau solide et qui alimenté énormément le projet avec leurs idées. Ce fut donc réjouissant pour les artistes d'avoir entendu ces premières réflexions de la part de personnes qui, au final, se découvraient totalement super créatives ! Et qui en sont venues à proclamer : «Maintenant, c'est NOTRE projet !»

LE PROCESSUS VÉCU À PARTIR DU DÉBUT

Le projet a débuté avec un groupe relativement grand : il y a 25 personnes lors des premières rencontres à l'automne, de 12 à 15 ensuite durant l'hiver. Les artistes devaient apprendre à gérer avec autant de monde. Puisqu'il s'agissait d'un projet artistique, il fallait d'abord sortir les membres de leur zone de confort, essayer de changer le format «réunion autour d'une table» et amener des propositions nouvelles, toujours en mettant de l'avant les revendications de l'ALV et les enjeux fixés.

Lors des premières rencontres, le groupe s'est entendu pour faire des rencontres du Comité lutte aux deux semaines et, entre chacune de ces rencontres, d'un Comité plus réduit (6-8 personnes) pour élaborer le plan pour la prochaine rencontre. Les premières étapes ont servi à examiner la conjoncture pour l'année qui s'en venait – les événements, les actions, les enjeux à mettre de l'avant pour ne pas se battre sur tous les fronts en même temps, mais vraiment cibler ce qu'on voulait faire.

Dès le début, le groupe s'est donné comme mot d'ordre une sorte de slogan, qui est devenu le mantra du projet : «À Villeray, résister pour y rester.» Cette phrase a guidé les actions faites par la suite : une chanson militante, des cartes distribuées lors d'une fête de bénévoles dans le temps des Fêtes, des cartes distribuées dans le quartier, avec le message-thème du projet, etc.

Pour en arriver à définir graduellement le produit final qui serait présenté à la fin du projet, le groupe a fonctionné par sous-groupes où les gens lançaient des idées qui étaient ensuite ramenées en grand groupe. C'était une façon très efficace de travailler parce que les gens qui ne parlent pas normalement vont s'exprimer davantage dans les sous-groupes. Le fait de travailler avec une courte limite temps faisait étonnamment sortir beaucoup de propositions. Les artistes ont amené l'idée de fonctionner par priorité et non par exclusion d'idées. Parfois les personnes vont présenter des idées auxquelles elles tiennent beaucoup, mais qui ne font pas nécessairement l'unanimité dans le groupe. Mais en fonctionnant par priorité, on choisit en premier les idées qui ont reçu le plus d'adhésion pour les réaliser en premier, quitte à réaliser les autres idées à une autre étape, si le temps le permet. De cette manière, les personnes dont les idées n'avaient pas été retenues se rendaient compte qu'il n'était pas possible de tout faire et s'appropriaient alors les idées retenues. Cette façon de fonctionner a vraiment contribué à ce que les gens aient confiance en leurs idées.
(Pourquoi jamais a fait la démonstration de cette technique de «l'entonnoir» lors d'une journée d'ateliers organisé par ROUAGE en novembre 2013).

Une fois les grandes lignes du projet ainsi déterminées, le groupe s'est divisé en deux lors de chaque rencontre afin de permettre la tenue d'activités selon les affinités de chaque personne. Ainsi, certaines personnes pouvaient s'engager dans l'écriture des paroles d'une chanson militant, et d'autres travailler sur l'aspect visuel (bannière ou cartes).

Étant donné que l'ALV n'a pas un milieu de vie comme d'autres organismes, mais est plutôt un organisme réunissant des personnes mobilisées, si une activité ne les avait pas intéressées, elles ne seraient pas restées. Le défi des artistes fut donc de cibler par intérêt, et avec une grand groupe de plus de 20 personnes, ce n'est pas tout le monde qui a les mêmes envies. Étant trois artistes dans le collectif, cela a été un avantage dans la création de sous-groupes, parfois même d'avoir deux salles réservées dans le Centre Lajeunesse où loge l'organisme.

Ensuite, le groupe a travaillé plus spécifiquement sur le projet final qui allait s'intituler un *Manifestival du logement* et qui allait présenter de l'animation dans un décor reproduisant le quartier (et des témoignages sur le quartier, recueillis lors du 35e anniversaire de l'organisme en février, un événement auquel le groupe a participé.) Une maquette du décor du *Manifestival* fut construite par un membre qui aime en fabriquer, et tout le monde fut emballé. C'est à ce moment que le collectif des artistes s'est rendu compte qu'il n'était pas là pour apprendre aux gens à peindre ou sculpter. Toutes les personnes avait déjà un potentiel, même si elles n'y pensaient pas quand elles se définissaient. Pourquoi jamais est habitué à coordonner des projets d'art qui «créent l'événement». Et c'est ce qui s'est passé avec le moment-charnière de la construction de cette maquette.

Pour la tenue du *Manifestival du logement*, le groupe avait envisagé plusieurs lieux possibles, notamment dans la section plus à l'est du quartier afin d'aller toucher des membres que l'ALV a de la misère à rejoindre – car c'est aussi une manière de faire connaître l'organisme et d'aller chercher de nouveaux membres. Mais finalement, l'événement se tiendra dans le Centre Lajeunesse pour diverses raisons dont l'accès à une grande salle et à une cour extérieure.

Mais il ne faudrait pas croire que l'événement ne servira qu'à faire du recrutement. Il est axé sur la sensibilisation à l'enjeu de la gentrification dans le quartier Villeray. Il sera accompagné d'une action politique : pour profiter du momentum juste avant la campagne électorale de novembre 2013, des cartes postales seront rédigées et envoyées au conseil d'arrondissement, dans la foulée de la mobilisation pour obtenir plus de logements sociaux.

Mais les impacts du projet se font surtout sentir à travers les organismes du quartier, qui en parlent. Comme une idée qui sème des graines. Ces organismes participeront d'ailleurs au *Manifestival* en animant des tables d'information. Le personnel de l'ALV considère que le projet a beaucoup apporté de dynamisme au sein de l'organisme et a amené des membres au projet. Un travailleur a d'ailleurs mentionné que le projet avait permis de s'arrêter, au milieu de l'urgence de donner des services et de revendiquer, et de revenir ainsi à la base avec les membres pour faire le point ensemble sur les objectifs à atteindre à court et à long terme. C'est un argument qu'il vaut la peine de souligner aux organismes qui pourraient hésiter à s'embarquer dans un tel type de projet d'art.

LA QUESTION DES DROITS D'AUTEUR ET DES PERMISSIONS

ROUAGE encourage les groupes à considérer ensemble ces questions importantes (voir pages 47-51 dans le présent document). Le collectif Pourquoi Jamais a donc pris cette recommandation «à la lettre» et en a parlé aux membres très tôt dans le processus : À qui appartiendrait l'oeuvre qui serait créée? Quels seraient les formulaires de consentement en ce qui concerne ce qui serait filmé ou photographié ? Mais la proposition n'avait pas été accueillie de manière favorable parce qu'elle ne faisait pas partie de la culture de l'organisme. Un tel formulaire de consentement avait été rédigé lors de la cueillette des témoignages, afin d'obtenir l'autorisation de diffuser (par internet ou lors de l'événement final). Mais certaines personnes ont été surprises : « À qui ça sert ? C'est donc ben formel ! » C'était une procédure trop rigide à leur avis alors que les artistes voulaient clarifier ce point dès le début.

Alors le groupe s'est entendu sur l'importance de prioriser la participation de touTEs les membres du projet, et de tenir compte du fait que certaines personnes n'étaient pas à l'aise de se faire photographier ou se retrouver sur internet. Il a été convenu ceci : «On va documenter le processus, les objets produits, mais les rencontres comme telles ne seront pas documentées de manière photographique.» C'est pourquoi, sur les images, on ne voit pas les membres, mais seulement les artistes ou les travailleurs et travailleuse de l'ALV.

Ce point de discussion cependant a amené à débattre une question intéressante. Certaines personnes disaient : «Même si nous, nous ne documentons pas, s'il y a des journalistes qui nous prennent en photos lors d'événements, on pourrait se retrouver dans le journal!» Ce qui a soulevé la question: «Mais pour qui fait-on le projet ? Pour qu'il y ait des journalistes qui viennent nous prendre en photos ?» Des personnes voulaient inviter des éluEs, à cause des élections municipales qui s'en venaient. Ce n'était pas le but du projet et cette discussion a ramené aux priorités : on fait ce projet pour les autres locataires du quartier.

Les artistes se sont renduEs compte également que pour certainEs, le fait de signer un papier amenait une sorte de paranoïa. Plusieurs personnes ont eu des problèmes de loyer. Pour elles, signer une entente a souvent mené à se faire avoir. Alors, devant une entente formelle écrite par les artistes, avec leur vocabulaire propre, elles se sentaient perdantes. Les personnes faisaient également remarquer qu'un cadre formel peut sembler plus efficace pour les artistes et les employéEs, mais que pour elles, ça peut parfois rappeler des souvenirs pas très positifs. Finalement, en analysant les pour et les contre, les membres ont dit aux artistes : «On vous fait confiance». Ce qui fut un beau constat en bout de ligne!

Après un petit intermède d'«aérobie communautaire musical» sur une musique rythmée

Pour se repomper l'énergie
et travailler ses muscles pour lutter pour la justice sociale

LES COLLECTIFS ARTISTIQUES ET LE DÉSIR DE CHANGER LE MONDE PAR LA CRÉATION

Présentation d'Isabelle Caron

La collaboration est la réponse, mais quelle est la question?
– Hans Ulrich Obrist

Artiste des arts visuels et médiatiques, Isabelle Caron poursuit désormais ses recherches au sein du doctorat conjoint en communication de l'UQAM. Ses travaux de recherche-création se penchent sur les processus créatifs et les modalités d'existence qui sous-tendent les collectifs de création qui visent le changement social. Ses recherches l'ont menée à la rencontre de divers groupes de création artistique et activistes à divers endroits du globe entre Montréal, Rome, Paris et Berlin. Depuis 2009, elle collabore énergiquement au sein du collectif artistique montréalais Pourquoi jamais qui a développé un projet d'art communautaire militant avec l'Association des locataires de Villeray (ALV) – voir la présentation de ce projet, pages 109-113.

Cet atelier a offert une présentation imagée de diverses pratiques artistiques contemporaines, ayant pour dénominateur commun la collaboration et pour objectif ultime le changement social par la création. Ces exemples de pratiques engagées visaient à alimenter et stimuler les idées des futurEs participantEs de projets présentEs aux ateliers de formation.

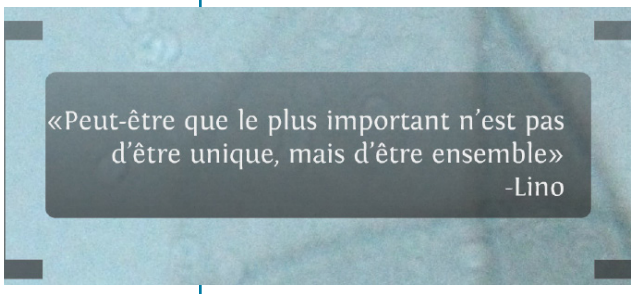
Cette présentation pouvait être vue comme le pendant de celle de la journée précédente, alors qu'il y avait eu une présentation d'Eric Schragge issu du milieu de l'organisation communautaire. Cette fois, il s'agissait d'une artiste, avec de plus une expérience en art communautaire militant.

Pourquoi s'intéresser à ce sujet ? Outre le fait que c'est un sujet passionnant, Isabelle avait envie de transmettre les découvertes faites ces dernières années et offrir le plus de bagage visuel possible. Toutes les oeuvres qu'elle a présentées sont issues de collaboration, surtout de la part de collectifs artistiques, mais aussi d'artistes qui vont faire appel au public dans leurs oeuvres.

Afin d'amorcer la réflexion sur : «Qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire, changer le monde par la création ?», Isabelle a tout d'abord distribué un carton à chaque personne afin qu'elle écrive d'un côté, spontanément, ce que ça signifie pour elle changer le monde, et de l'autre côté, un type d'action qui pourrait être réalisée, en images ou en mots. L'idée était d'avoir les idées «à chaud», avant d'être «contaminéEs» par la présentation subséquente d'exemples. Puis les participantEs étaient inviteEs à s'asseoir sur le carton, qui ne serait ressorti qu'à la fin de l'atelier, pour constater à sa relecture si les idées auront changé ou fait du chemin.

Isabelle a précisé sommairement ce qu'elle entend par «création collective» et «collectif de création». La création collective est une création avec plusieurs personnes, qui peut se produire de façon spontanée ou éphémère. Le collectif de création, quant à lui, est un groupe de personnes qui participent à des projets ensemble pour une période plus ou moins longue – et qui souvent se donnent un nom.

La citation d'Obrist mentionnée au début fait référence aux groupes qui mentionnent qu'il ne leur vient même pas à l'esprit de ne pas collaborer, que ça va tellement de soi pour susciter des idées afin de réaliser leurs projets. On entend aussi cette phrase: «Le tout est supérieur à la somme de ses parties», comme quoi nos potentiels, nos idées peuvent être stimulés à plusieurs et représentent un bagage plus grand que ce qu'on peut faire seulEs, chacun de notre côté. C'est un peu cette philosophie qui est derrière la création collective des projets qu'Isabelle a présentés. [À noter que ces exemples ne relèvent pas de l'art communautaire militant tel que le conçoit ROUAGE, mais peuvent certainement inspirer les actions de futurs projets.]



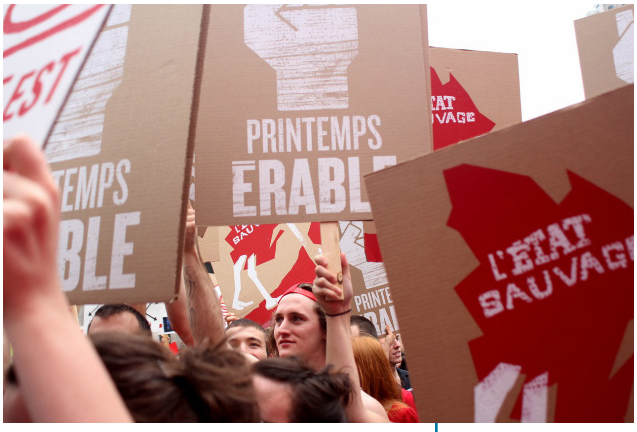
DES EXEMPLES DE PRATIQUES ARTISTIQUES ENGAGÉES

Les Guerilla Girls

Créé il y a plus de 30 ans, ce collectif porte des revendications féministes, mais toujours en rapport avec le milieu de l'art. À ses débuts, il dénonçait le peu de place accordée aux femmes dans les musées. Comme le mentionne une de ses premières affiches : «5% des artistes exposées au Musée d'art moderne de New York sont des femmes». Ces féministes ont commencé à faire de la lutte, la tête recouverte d'un masque de gorille – ce qui est pratique pour un collectif dont les membres peuvent changer sans qu'on le sache. Les membres fondatrices sont toujours là, mais il y a eu tout plein d'autres participantes par la suite, toujours anonymes. Les moyens employés sont des affiches, des autocollants, des illustrations, autant dans les musées et les galeries qu'à l'extérieur.
guerrillagirls.com

Ne pas plier

Ce collectif installé à Paris existe depuis une vingtaine d'années. Ce groupe de graphistes (auxquels s'associe des philosophes et des urbanistes) détourne l'affichage urbain avec des panneaux assez ludiques. Il produit aussi des images qui se retrouvent dans divers mouvements de mobilisation. Le collectif fournit en effet du matériel visuel, autant des dépliants, des tracts, des affiches que des autocollants. Il souhaite répondre aux inégalités sociales par des images les plus claires possible, proches de la signalétique urbaine. C'est le collectif Ne pas plier qui a trouvé ce slogan bien connu : Rêve générale, qu'on a vu très souvent à Montréal dans des manifestations. Le collectif se finance grâce aux groupes qui font appel à ses services et vont couvrir une partie de frais d'impression. On peut écrire directement au collectif pour obtenir des affiches ou des dépliants.
nepasplier.fr



L'École de la Montagne rouge

Ce collectif est né pendant la grève étudiante de 2012 et est issu du département de design de l'UQAM. On lui doit le slogan de Printemps érable. Tout comme Ne pas plier, il a fourni au mouvement étudiant beaucoup de matériel visuel en produisant de nombreuses affiches, pancartes et t-shirts en sérigraphie. Pour mieux connaître leur travail, on peut visionner le documentaire *Aujourd'hui pour moi, demain pour toi, l'École de la montagne rouge,* réalisé par Maël Demarcy-Arnaud.

ecolemontagnerouge.com

Justseeds

Justseeds est une coopérative d'artistes, surtout des États-Unis mais dont quelques-uns sont à Montréal, qui unissent leurs idées pour produire du visuel qui va être redistribué pour servir une lutte ou une cause. Chaque artiste réalise ses propres images (sérigraphiées la plupart du temps). Elles sont ensuite exposées dans un même lieu ou en ligne pour les gens qui le souhaitent puissent en commander.

justseeds.org

Mai 68

Il est difficile de ne pas faire référence à cet ensemble de mouvements et manifestations survenus en France, en mai 1968. Toutes les affiches réalisées en sérigraphie à cette occasion ont généré des «petits» dans notre imaginaire collectif.

Stalker

Ce collectif est lui aussi issu d'une lutte étudiante, il y a 20 ans à Rome et existe toujours aujourd'hui. Il organise des «dérives», des marches dans le tissu urbain. Pendant quelques jours, les membres du collectif vont arpenter des territoires dits «inoccupés», à la rencontre des gens sans logis – comme une façon d'aller rencontrer directement des personnes qui sont en marge et faire des actions avec elles. Le collectif s'intéresse à la construction des villes, non le «construit», mais tout ce qui est vide, tout ce qu'on peut s'approprier de l'espace public, qui appartient à tout le monde. Il est difficile de voir des résultats concrets de ces actions, il n'y a pas d'objet qui résulte d'une dérive, à part les contacts humains, les échanges et réflexions avec les personnes qui n'ont pas de logis.

osservatorionomade.net

ATSA (Action terroriste socialement acceptable)

Ce duo d'artistes de Montréal travaille également, entre autres, auprès des personnes sans-abri, lors de leur événement *État d'urgence* (maintenant nommé *Fin novembre*), où des activités et des services sont offerts aux personnes itinérantes. Le groupe réalise aussi d'autres types d'intervention comme *Attentat # !* où un VUS explosé et installé sur la rue voulait conscientiser aux effets de la trop grande consommation en énergie.

atsa.qc.ca

Living as Form

Ce collectif fait usage de moyens technologiques, ce qui n'est pas beaucoup le cas des autres collectifs présentés. Lors d'un conflit entre deux villes en Ontario, il a projeté la phrase «On est ensemble là-dedans [We are in this together] pour rappeler qu'il y a deux faces à une médaille. Les membres font également des performances comme *Insécurité* [Insecurity], où deux agents de sécurité se réconfortent – le genre de performance qui peut toucher des gens et amener un changement de vision.

Reverend Billy

Cet artiste pratique lui aussi la performance, d'une manière assez drôle. Il adopte le rôle d'un preacher anti-capitaliste qui a fondé l'Église de l'arrêt de la consommation [Church of Stop Shopping]. Accompagné d'un groupe gospel, il reprend la gestuelle des preachers aux grands discours éloquents. Il pratique même des exorcismes de Wallmart ! Une de ses actions lors du temps de Fêtes en 2011 impliquait des lutins s'opposant au travail forcé, dans la foulée du mouvement *Occupy*. Ces performances se terminent souvent par des arrestations. Plusieurs artistes ont recours à ce type de pratique plus ludique pour aborder des personnes qui ne sont pas nécessairement ouvertes à la discussion politique.

revbilly.com

Improv Everywhere

Également originaire des États-Unis, ce collectif lance chaque année plusieurs campagnes nationales auxquelles participent un grand nombre de personnes, et qui créent des situations assez étranges. Comme celle où, parmi des grandes villes dans le monde, des gens avaient «par hasard» oublié de mettre leurs pantalons. Ou cette autre où un lutrin muni d'un haut-parleur avait été installé dans un espace public; il était écrit tout simplement sur le lutrin : «Dites quelque chose de gentil [Say something nice]». Et les personnes s'en sont servies pour prendre parole. Ce fut également une vitrine pour défendre une cause, mais de manière «gentille». Toutes leurs actions sont documentées et les capsules vidéos sont faciles à trouver sur leur site ou sur YouTube.

improveverywhere.com

Dans le même ordre d'«attentats poétiques», une participante a mentionné l'exemple montréalais de **Commando trad,** composé d'un noyau de musiciens de musique traditionnelle auquel se greffent d'autres personnes et qui vont dans le métro ou sur la rue : ça commence par une seule personne qui joue des cuillères puis les autres s'ajoutent une à une, et ça devient géant et super festif ! On peut consulter la page facebook de Commando Trad ou visionner des capsules vidéos sur YouTube.

JR

Bien qu'il ne s'agisse pas ici d'un collectif, l'artiste JR travaille constamment en collaboration. Il pratique un art de la rue peu commun : il prend en photographie le visage de personnes dans divers contextes et pays – dans des favelas de Rio, au Kenya, au Cambodge, etc. Il photographie avec une lentille 30 mm qui l'oblige à être très proche de son sujet, donc il lui faut établir un lien de confiance avec la personne photographiée. Il imprime ensuite les photos sur un très grand format et les tapisse sur les murs du milieu où la photo a été prise, et dans des environnements où souvent on n'est pas habituéEs aux panneaux publicitaires. Les résidentEs reconnaissent les personnes sur les photos: par exemple, cette grand-mère dont le petit-fils avait été tué dans une rivalité de gangs, non loin de l'endroit où la photo est installée. Ce qui crée beaucoup d'empathie autour de chaque image. Les médias viennent ensuite pour retrouver ces personnes qui peuvent ainsi faire passer leur message de façon très large. JR a également réalisé ce type de projet en Palestine et en Israël. Il a pris en photos des chauffeurs de taxi affichant des mimiques drôles et a tapissé les deux visages côte à côte, rendant ainsi difficile de dire qui est quoi. Ce n'est pas de l'art qui coûte cher : il suffit de papier et de colle pour tapisser, fabriquée de farine mêlée à de l'eau.
facebook.com/JRartiste

Inside Out Project

Il s'agit du projet le plus récent de JR : un projet d'art participatif et global inspiré des collages grand format que l'artiste effectue dans la rue. Ce qui est intéressant, comme l'a souligné une participante, c'est que JR souhaite que d'autres s'approprient son projet. L'artiste est même prêt parfois à subventionner un projet qu'on voudrait réaliser au niveau local. Les photos peuvent être envoyées à l'artiste sur son site internet. Il peut lui-même imprimer les photographies, les envoyer par la poste ou subventionner une partie de la production. Comme ça s'est fait à Montréal en 2012, dans la foulée d'Occupons Montréal. Chaque action du projet *Inside Out* autour du monde est documentée, archivée et publiée sur internet. Près de 200 000 personnes de plus de 112 pays et territoires différents ont déjà pris part au projet.
insideoutproject.net/fr

Banksy

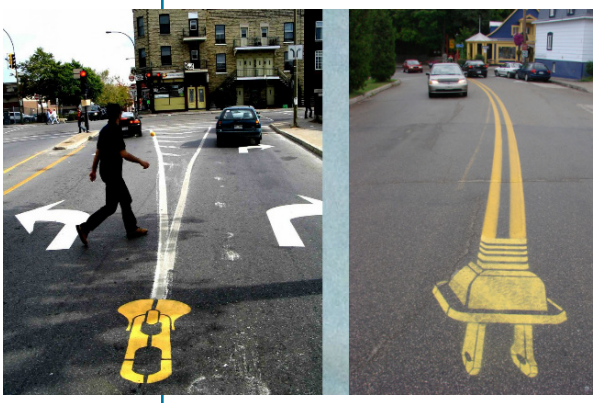
Cet artiste très connu, originaire de Bristol en Angleterre, a lui aussi une pratique d'art urbain. Il a réalisé de nombreuses images-graffitis à partir de pochoirs, et dans divers lieux stratégiques, dont l'une sur le mur de Gaza (une colombe portant un gilet pare-balles avec une ligne de mire sur le coeur). Il utilise également la signalétique existante. Banksy a été maintes fois arrêté pour vandalisme sur le mobilier urbain. Ironiquement, comme il est considéré maintenant comme appartenant au domaine culturel public, des personnes se font arrêter à leur tour parce qu'elles font des graffitis par-dessus ceux de Banksy, dont cette personne qui a fait un graffiti homophobe sur une image de Banksy montrant deux policiers qui s'embrassent.

banksy.co.uk

Roadsworth

Cet artiste de Montréal a une approche semblable : il a utilisé la signalétique urbaine afin de créer ses graffitis à plusieurs endroits sur l'asphalte de Montréal et ailleurs, dont Baie-St-Paul. Comme Banksy, il a été arrêté parce qu'il intervient dans l'espace public. Mais maintenant, il est invité par la Ville de Montréal pour réaliser ses graffitis !

roadsworth.com



Candy Chang

Voici un exemple d'art qui incite la participation. Cette artiste de Nouvelle-Orléans a réalisé le projet *Avant de mourir* [Before I Die] sur 400 murs dans 60 pays et en 25 langues. Des craies sont mises à la disposition du public qui est invité à écrire sur un papier noir un souhait qu'on aimerait réaliser avant de mourir. On a pu voir une version de ce projet sur une maison abandonnée de la rue Prince-Arthur à Montréal. C'est toujours très touchant d'aller voir ce que les gens ont écrit. À chaque jour, les messages sont effacés pour faire place à de nouveaux. Un autre des projets de cette artiste, intitulé *J'aimerais que ça soit* [I Wish This Was] proposait des étiquettes gratuites que les personnes étaient invitées à mettre un peu partout sur le lieu de leur choix dans la ville et à y inscrire leur souhait. Cette initiative incite à s'approprier des morceaux de la ville et à définir ce qu'on aimerait y voir, créant du même coup des contacts entre les personnes pendant qu'elles écrivent leur message.

candychang.com

De même nature, la campagne *À qui la ville ?* amorcée par le FRAPRU en mai 2013 consistait en des affiches posées un peu partout et qui invitaient les citoyenNEs à venir écrire leur souhait pour une bâtisse désaffectée.

L'artivisme

L'artivisme, contraction des mots «art» et «activisme», regroupe plusieurs exemples de pratiques, telles le «guerilla gardening» qui consiste à faire des jardins illégaux. Plusieurs ont été réalisés sur le dessus de cabines téléphoniques ou d'abribus, à Berlin et à Montréal également. On en a réalisé aussi dans des bacs sur des terrains vagues, créant ainsi des jardins transportables. Et toutes des cultures ont été distribuées gratuitement à des citoyenNEs.

Dans le même ordre d'idées, un participant a mentionné The Incredible Edible Community Garden : dans une petite ville au nord de l'Angleterre, on a commencé à planter des légumes partout dans la ville, en réponse à des problème d'approvisionnement. L'initiative a atteint une presque autonomie financière maintenant, et s'est répandue ensuite ailleurs.
iecgarden.org

Craftivism / Yarnbombing

Ou tricot-graffiti, comme on en voit beaucoup à Montréal et dans les grandes villes. Il s'agit de collectifs de tricot qui se rassemblent pour recouvrir des surfaces du mobilier urbain : arbres, abribus, monuments, mais aussi des éléments de paysage naturel comme les troncs d'arbre, ainsi que les sculptures dans les places ou les jardins. L'un des objectifs est d'habiller les lieux publics en les rendant moins impersonnels, en les humanisant et en suscitant la réaction des passantEs. C'est une autre façon de s'approprier sa ville, et également de tisser des liens entre les personnes.
Il existe notamment une telle action de tricot-graffiti qui sera installé sur l'échangeur Turcot.

Pour en voir davantage, on peut consulter en ligne la présentation visuelle d'Isabelle sur les collectifs engagés à:
prezi.com/aolwiukbqy3u/?utm_campaign=share&utm_medium=copy

S'ANCRER DANS LES RÉALITÉS DE CHAQUE ORGANISME COMMUNAUTAIRE PRÉSENT

Cette présentation a été suivie d'un exercice pratique en sous-groupes afin de voir quels types d'actions artistiques pourraient être réalisés avec cette idée de «changer le monde par la création». Mais comme ce concept est plutôt vague, et pour adapter l'exercice au contexte d'une formation en art communautaire militant, chaque sous-groupe a été constitué autour d'un des organismes communautaires présents, et les participantEs ont été invitéEs à suggérer des idées d'action en fonction des enjeux spécifiques de ces organismes, et qui

pourraient lui servir éventuellement. Pour s'aider, on pouvait partir des idées écrites sur le carton distribué au tout début de la présentation. Le partage en plénière fut également l'occasion de mieux connaître les champs d'intérêt des neuf organismes communautaires présents.

SIDA bénévole Montréal :
Cet organisme représente les personnes séropositives et lutte contre la sérophobie. Ses actions sont orientées selon deux axes : l'un pour enlever la peur de la séropotivité, et l'autre pour explorer l'idée de plaisir. Pour aller avec le premier, on a pensé à de petites interventions théâtrales, de genre théâtre invisible, dans les espaces publics, tels les métros, les rues ou les parcs. La situation présentée impliquerait deux personnes au moment où l'une découvre que l'autre est séropositive. Pour le deuxième axe, on a également pensé à une intervention dans l'espace public : réaliser une sculpture de sons de plaisirs activée par le mouvement. Il y aurait toute la gamme de plaisirs, du rire à l'orgasme. Pour contrer le fait que le sida est associé aux gais, on a aussi imaginé la création d'une installation, toujours dans l'espace public, qui présenterait des vidéos de personnes hétérosexuelles, et de toutes nationalités et diversités.

Association pour la Défense des Droits Sociaux du Montréal Métropolitain (ADDS-MM) :
L'action proposée se voulait en réaction au fait qu'actuellement à Montréal, on tente de plus en plus d'expulser les citoyenNEs de l'espace public (avec l'exemple le plus récent du règlement P-6 qui encadre le droit de manifester). Sur un mur d'une sortie importante d'une station de métro, on inscrirait la partition (avec paroles) d'une chanson de revendications, en encourageant les gens à se l'approprier. On espère ainsi qu'il y ait des groupe de musiciens qui viennent la chanter. La partition devrait être permanente et demeurer pendant des années.

Comité d'action des citoyennes et citoyens de Verdun (CACV) :
Cet organisme qui milite pour le droit au logement a lui aussi l'intention d'occuper et de récupérer l'espace public. On a pensé reprendre l'idée des mini-manifestants du projet avec le CEDA (voir page 60) et d'installer de tes personnages de carton devant le Conseil d'arrondissement du quartier. On a imaginé aussi faire des publisacs militants avec un ensemble de cartes postales porteuses de messages adressés à l'ensemble des locataires et des propriétaires du quartier. Une autre idée proposée a été de réaliser un *scrapbook* (album) qui rassemble tous les documents, formulaires et décisions injustes de la Régie du logement qui expulsent les locataires : pour que ça prenne un sens en réalisant que ce sont des réalités collectives. Face aux chantiers qui prennent de la place, particulièrement ceux des condos qui produisent beaucoup de nuisances sonores, l'idée serait de détourner ces désagréments sonores et d'en faire une base rythmique pour des performances (chansons, danses).

Front commun des personnes assistées sociales du Québec (FCPASQ) :
On a imaginé une performance dans un immense immeuble fait uniquement de carton, dans lequel les gens pourraient assister à une pièce de théâtre-forum interactive et échanger après la représentation sur la manière de transformer cet édifice de carton en quelque chose de décent pour des personnes qui en

ont besoin. Sur ces boîtes de carton, il y aurait des affiches avec des silhouettes de familles en situation d'appauvrissement.

ATD-Quart monde :
Cet organisme lutte contre les préjugés envers les personnes en situation de pauvreté. On a pensé faire du théâtre invisible et du théâtre-forum, et reprendre les espaces publics à travers ces outils. On a également pensé à reprendre et bonifier l'idée des mini-manifestants du projet au CEDA (décidément très inspirant!), mais sous forme de graffitis au sol un peu partout. Et une troisième idée a été inspirée du «guerilla gardening» : réoccuper les espaces abandonnés, y semer de la nourriture et organiser ensuite des parades où on distribuerait de la nourriture dans des quartiers riches comme Westmount, pour sensibiliser au fait que les personnes en situation de pauvreté ont aussi de la richesse à partager.

Frères et soeurs d'Émile Nelligan :
Cet organisme défend les droits collectifs des personnes ayant des problématiques de santé mentale. On ferait revivre Émile Nelligan une seconde fois, aujourd'hui : celui-ci raconterait ce qu'il a lui-même vécu autrefois à cause de son internement (et ce que cela a eu effet sur son oeuvre), et comment on devrait se comporter avec les personnes en santé mentale qui vivent beaucoup de préjugés et de stigmatisation. On ferait en sorte que d'autres personnes, «ses frères et soeurs», se joignent à ce personnage par la poésie et amènent à adopter une attitude beaucoup plus compatissante envers les personnes qui souffrent de ces problèmes. La poésie comme une alternative à la surmédicamentation !

Le Tremplin 16-30 de Sherbrooke - projet de théâtre social Artifice :
Cet organisme s'adresse à des jeunes de la rue avec des difficultés. On ferait une création théâtrale qui, après les six mois de préparation, pourrait se promener pendant six autres mois dans des divers festivals. La pièce ferait interagir les membres qui sont considéréEs «en santé mentale» avec le public et leur faire vivre une intégration sociale.

Centre de ressources éducatives et communautaires pour adultes (CRECA), secteur alphabétisation populaire :
On voudrait faire passer trois messages, dans l'idée de donner une voix à des gens qui n'en ont pas beaucoup. Le premier message serait : «Si j'étais analphabète, je...»: on reprendrait l'idée du projet *Avant de mourir de Candy Chang, et* les gens viendraient compléter la phrase, en essayant de se mettre dans cette situation-là. Le deuxième message serait: «Écoute-moi, s'il te plaît». Cette suggestion est venue d'une personne analphabète qui se disait prête à mette sa photo avec cette phrase inscrite dessous, sans que les gens sachent trop le pourquoi de ce message. Elle éprouve elle-même une difficulté supplémentaire pour se faire comprendre car, outre son analphabétisme, elle est, comme presque les autres membres du CRECA, issue d'une communauté culturelle. Et le troisième message serait : «Pas besoin de diplôme pour être gentilLE».

Centre d'orientation paralégale et sociale pour immigrantEs (COPSI) :
Cet organisme vient en aide aux personnes immigrantes et réfugiées. Afin de sensibiliser à la problématique des personnes sans papier, dont les enfants n'ont pas accès à l'éducation et à des services de santé, on sèmerait des plantes avec des images des enfants en train de grandir, avec leur passeport ou papier d'immigration et accompagnées de phrases sur l'éducation, la santé, etc. Un des pots serait sans terre, sans fleur et sans «papier»; sans que ce soit une image d'unE enfant triste, mais pour montrer que cetTE enfant n'a aucun support et doit se débrouiller seulE. Une autre idée serait d'utiliser les boîtes à lettres parce que les avis de déportation sont envoyés par la poste - le canal pour toutes les informations positives ou négatives. On enverrait de fausses lettres de déportation, avec une photo d'une personne (non identifiée) qui aurait été déportée, afin de susciter une empathie en faisant comprendre le choc que ça crée de recevoir un tel avis. Une autre suggestion a été de mettre des étiquettes sur des boîtes de conserves dans des épiceries, pour souligner les conditions grève-faim des personnes qui travaillent dans l'agriculture au Québec ou dans les industries délocalisées des grandes compagnies internationales. Les étiquettes indiqueraient un lien vers un site internet qui porterait un message particulier : quand on consomme, on devrait savoir qui a travaillé pour nous, et dans quelles conditions. Une dernière idée serait d'avoir un moment de partage pour écouter les histoires de vie des autres – autant les anecdotes drôles que les moments tragiques.

BILAN - ÉVALUATION

Derniers commentaires sur les deux journées d'ateliers

Ces deux jours d'ateliers ont confirmé qu'il existe un intérêt pour l'art communautaire militant. ROUAGE envisage avec plaisir de poursuivre ses activités avec la collaboration des personnes et organismes côtoyéEs pendant ces journées.

Voici un résumé de ce qui est ressorti de cette période finale réservée pour partager l'expérience vécue, ainsi que des évaluations écrites individuelles.

Ce qui a été mentionné très souvent a été le besoin de contacts avec les autres (organismes et artistes), même qu'on n'en a jamais assez. On aurait aimé avoir plus de temps pour se connaître davantage et pour faire du réseautage. Une participante qui suit Engrenage Noir depuis des années trouve que les rencontres sont toujours aussi révélatrices et nourrissantes. Elle sent qu'elle appartient à quelque chose de plus grand, ce qui comble son besoin de se connecter. L'exercice brise-glace au début a été une bonne introduction qui a permis des fous-rires et une communication plus facile par la suite.

Les deux journées d'ateliers ont permis à plusieurs artistes de se rendre compte qu'un lien était possible entre leur pratique et une forme d'«utilité sociale». Une participante a mentionné qu'elle se sent souvent désemparée lorsqu'elle cherche comment faire pour «vivre dans un monde meilleur», et que les deux journées ont fait en sorte de réduire ce sentiment chez elle. Plusieurs personnes ont affirmé en ressortir avec un «nouveau regard social» qui peut «rendre possibles nos rêves d'engagement».

Les participantEs ont également apprécié la grande générosité des personnes qui sont venues témoigner et faire bénéficier des expériences de leurs projets. Un participant présent l'an passé, qui pouvait comparer en quoi le programme 2013 était différent tout en couvrant les mêmes enjeux, a apprécié cette grande différence que représentait la présence (souvent émouvante) des membres des organismes. Tout comme la plupart des participantEs qui ont apprécié l'éventail de témoignages enrichissants qui ont donné la possibilité d'apprendre sur les réalité souvent invisibles d'autres groupes, et même d'être sidéréEs de prendre connaissance de certaines situations : par exemple, ces enfants qui n'ont pas accès à l'école !

Cette possibilité de pouvoir partager avec différentes personnes a généré beaucoup d'idées. On a beaucoup appris et on repart avec un bon bagage de matériel qui sera très utile pour les projets à développer. C'est comme «une bougie d'allumage pour moi qui travaille dans un organisme», a mentionné une participante ! Divers aspects pratiques seront bénéfiques : ainsi, une personne a apprécié d'avoir à travailler avec des personnes qu'elle ne connaissait pas, ce qui pourra l'aider éventuellement dans un projet à faire de la place aux personnes qu'on ne connaîtrait pas au début. Une autre a dit se sentir plus à l'aise qu'avant pour s'exprimer, et que cela ne fera que s'améliorer avec le temps. Et une autre

a mentionné que les deux journées ont allégé le stress lié à la productivité en instaurant l'importance de prendre le temps de bien faire et de façon humaine.

La question du temps est revenue très souvent dans les commentaires. Le contenu du programme était dense, et certains ateliers demandaient beaucoup de concentration, avec beaucoup de témoignages qui s'enfilaient sans laisser le temps de souffler. À certains moments, il devenait difficile de garder toute l'attention nécessaire. Comme a mentionné une participante : «Trop, c'est comme pas assez ! » Il manquait dans le processus des moments pour « vivre des étapes de digestion » !

Alors que le document de ROUAGE remis aux participantEs insiste sur l'importance de prendre le temps nécessaire, la durée des discussions en sous-groupes pour en arriver à un consensus était jugé trop court. C'est sûr que l'intention n'était pas de stresser personne ! On a essayé de faire passer beaucoup de matière en seulement deux jours. Face à constat, une autre approche est déjà en gestation pour la conception de la prochaine formation, où il sera bon de ne pas avoir toujours l'oeil sur la montre.

Il a été suggéré d'organiser différemment les activités en fonction des fluctuations de l'énergie en cours de journée : il est plus difficile de se concentrer en après-midi. Même les moments énergisants de la chanson et de l'aérobie communautaire n'étaient pas suffisants pour raviver l'attention. Une autre suggestion a été d'envoyer à l'avance les questions qui seront débattues, pour permettre de mieux se préparer.

Un commentaire a porté sur le fait que le concept d'anti-capitalisme, pourtant important dans les principes de l'art communautaire militant, n'avait pas été abordé. On prend pour acquis que ce concept est partagé par tout le monde réuni, mais il y a plein de manières d'être très engagé et contestataire sans être nécessairement anti-capitaliste. Un autre commentaire concernait la communication non-violente qui est une bonne approche que plusieurs groupes utilisent, mais il faut faire attention de ne pas l'imposer aux autres ou de l'utiliser comme moyen de contrôle.

On a suggéré également de déplacer la tenue de la formation car, surtout pour les organismes avec peu de personnel, le mois de juin n'est pas idéal : c'est le temps des assemblées générales, etc. Un petit sondage a été donc réalisé sur le champ auprès des personnes présentes, et il a été convenu que ce sera plutôt en mai que se tiendront les prochains ateliers de formation et d'échanges de ROUAGE. C'est un rendez-vous pour 2014 !

BIBLIOGRAPHIE

Le livre publié par Engrenage Noir / LEVIER
Célébrer la collaboration.
Art communautaire et art activiste humaniste au Québec et ailleurs.
Avec Lux Éditeur et Detselig, 2011
756 pages, bilingue + DVD
Ce livre a été conçu comme un outil pour soutenir la pratique de l'art communautaire et activiste. Il puise à même l'expérience d'Engrenage Noir / LEVIER de 2002 à 2008 :
– une section fait le compte-rendu des divers ateliers et programmes offerts au cours de ces années, qui traitaient d'enjeux qui demeurent toujours aussi importants pour la pratique de l'art communautaire activiste;
– une autre section documente les divers projets soutenus, en faisant ressortir dans chaque cas ce qui a bien fonctionné comme ce qui a moins bien fonctionné, afin de transmettre à d'autres ce qui peut être profitable de l'expérience vécue;
– une troisième section regroupe les textes de diverses personnes qui ont accompagné LEVIER au cours de ces années et qui réfléchissent sur certains aspects de cette pratique. Une autre auteure de cette section témoigne de son expérience de la créativité dans la mobilisation politique et une autre trace des liens entre l'altermondialisme et l'art communautaire activiste;
– enfin, une dernière section présente le projet *Documenter la collaboration* : le processus qui a mené cinq groupes à faire le récit de leur collaboration dans un documentaire vidéo. On peut en visionner les résultats sur le DVD inséré.

La Marie Debout
***Ancrage dans la tourmente** (avec DVD inséré)*
Un exemple de documentation d'un projet d'art communautaire au centre de femmes La Marie Debout (Montréal) : ce livre a été préparé en faisant appel au même processus de collaboration que celui ayant guidé le projet, et il vise à inspirer d'autres groupes à faire appel à l'art communautaire.
Peut être commandé à : rouage@engrenagenoir.ca
Pour connaître le témoignage de membres de ce projet, voir le compte-rendu des ateliers de juin 2012 de ROUAGE, pages 4 à 6 (sur le blogue de ROUAGE, sous «Documents à consulter»)

SUR L'ART COMMUNAUTAIRE
(pas nécessairement militant)

Petra Kuppers
Community Performance : An Introduction
Routledge, 2007.
Livre-guide qui offre un éventail d'exercices pratiques (et de réflexions) dans les domaines des arts de la scène, du théâtre, de la danse et de la performance dans un contexte communautaire. Basé sur l'expérience de plusieurs années de l'auteure et sur celles de plusieurs autres praticienNEs.

Ce livre va de pair avec cet autre livre de la même auteure (avec Gwen Robertson) :

The Community Performance Reader
Routledge, 2007.

Conseil des arts de l'Ontario

Manuel des arts communautaires... une connexion de plus
Manuel pratique destiné à toutes les personnes qui voudraient s'initier à l'art communautaire.
Disponible à : www.arts.on.ca/Asset813.aspx?method=1

Véro Leduc

L'art communautaire, un espace pour construire la reconnaissance sociale des femmes criminalisées au Québec ?
Points de vue de participantes impliquées dans le projet *Agir par l'imaginaire*
Mémoire de maîtrise, disponible à : expoagir.com/publications.html

Deborah Barndt (éditrice) et les autres partenaires du projet *VIVA !*

VIVA ! Community Arts and Popular Education in the Americas (avec DVD inséré)
Ce livre est le résultat de cinq années d'un projet de recherche reliant divers partenaires dans divers lieux (Nicaragua; Guadalajara et Chiapas au Mexique; Panama; Los Angeles; Toronto et Vancouver). Les projets développés ont navigué entre les théories postcoloniales de décolonisation, l'éducation populaire et le champ de l'art communautaire. On trouve dans ce livre une documentation des divers projets.

Keith Knight et Mat Schwarzman et autres (éditeurs)

Beginner's Guide to Community-Based Arts
New Village Press, 2005.
Livre-guide illustré à partir de l'expérience de dix projets états-uniens axés sur le changement social, avec propositions d'exercices.

Tom Borrup

The Creative Community Builder's Handbook. How to transform Communities Using Local Assets, Arts and Culture
Fieldstone Alliance, 2006

David Diamond

Theatre for Living, The art and science of community-based dialogue
Trafford Publishing, 2007.
Cette approche prend sa source dans le Théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal et tente d'aller plus loin en prenant également en considération l'«oppresseur» qui fait aussi partie d'une communauté,

celle-ci considérée comme un organisme vivant, dont toutes les parties sont connectées, et non déshumanisées. Ce livre présente plusieurs exemples d'expériences pratiques sur la façon d'approcher l'art communautaire.

ART ET ACTIVISME

À partir de réalisations d'artistes ou collectifs d'artistes engagés (mais pas nécessairement dans une démarche d'art communautaire militant)

Ève Lamoureux

Art et politique: Nouvelles formes d'engagement artistique au Québec

Éditions Écosociété, Montréal, 2009

Cet essai analyse la démarche d'artistes québécoisES contemporainEs et situe leurs créations dans l'histoire récente de l'art et met en lumière leur rôle politique.

Grant H. Kester

The One and the Many. Contemporary Collaborative Art in a Global Context

Duke University Press, 2011

Interpellé par la prolifération, au cours des 15 dernières années, de pratiques artistiques collectives et collaboratives axées sur le processus, l'auteur tente de les situer dans le contexte sociopolitique néolibéral global, mais également dans le champ de l'art contemporain. Il présente plusieurs projets d'artistes qui travaillent en collectifs, mais non en partenariat avec des organismes communautaires, mais qui touchent de près à l'activisme et qui dénotent de nouvelles formes d'organisation sociale et de résistance.

Adam Krause

Art As Politics: The Future of Art and Community

New Compass Press, 2011

L'art a pris sa source dans les activités quotidiennes des communautés humaines. Mais, à cause de la confluence de l'industrie culturelle capitaliste et de la professionnalisation d'un art élitiste, il est devenu déconnecté de la vie. L'auteur propose de renverser ce processus et de faire de l'art un outil au service des besoins des communautés. Il s'inspire de quelques individus (artistes et penseurs) et de certains mouvements dont le DIY (Do It Yourself - Faites-le vous-mêmes).

«Pour que l'art retrouve son rôle – ou plutôt, ses rôles –, il doit de manière radicale s'intégrer à l'intérieur de la vie d'une communauté et être sous le contrôle du monde ordinaire.»

«L'industrie culturelle capitaliste est parvenue à vendre des produits culturels commodifiés À la société, plutôt que de laisser l'art émerger DE la société.»

Daniel Vander Gucht

Art et politique : Pour une redéfinition de l'art engagé

Éditions Labor, 2004

L'art engagé connaît un changement au tournant des années 1970, alors qu'une nouvelle génération d'artistes entend bien ne plus dissocier l'art de la vie. Ce qui implique aussi une remise en cause des rapports de pouvoir et de domination qui amène sur le devant de la scène l'art des femmes, des minorités culturelles et de tous les excluEs du monde de l'art. À la lumière de cette «tradition» d'art politique, l'auteur questionne la responsabilité sociale et politique de l'artiste.

Pablo Helguera

Education for Socially Engaged Art. A Materials and Techniques Handbook

Jorge Pinto Books, 2011

Ce petit livre, pratique et concis, conçu pour la formation en art engagé. Il propose des définitions de l'art engagé (qui implique une interaction sociale), de communauté, de formes de participation, de collaboration, et même la question de la documentation – plusieurs réflexions de l'auteur sont appropriées pour le champ de l'art communautaire militant.

Dominique Baqué

Pour un nouvel art politique: De l'art contemporain au documentaire

Flammarion, 2004

Passant au crible de nombreux types de pratique artistiques des vingt dernières années, l'auteure n'y va pas de main morte et constate la défection de l'art à vocation politique ou sociale. Face à ce constat d'échec, elle a une opinion assez surprenante. Elle propose que l'art «passe le témoin» à d'autres formes visuelles et discursives : le documentaire engagé, photographique et surtout cinématographique...

Beverly Naidus

Arts for Change. Teaching Outside the Frame

New Village Press, 2009.

Ce livre présente des stratégies pour l'enseignement de l'art pour le changement social, avec un aperçu historique de ce champ d'activité.

DES INSPIRATIONS

pas de l'art communautaire militant, mais des exemples de pratiques engagées

Stéphanie Lemoine et Samira Ouardi

Artivisme. Art, action politique et résistance culturelle

Éditions Alternatives, 2010

Histoire d'une indiscipline, entre esthétique et politique. Ce livre très illustré présente de nombreux exemples d'artistes et collectifs qui développent et mettent en acte une «pratique politique de l'art».

Nato Thompson (éditeur)

Living as Form. Socially Engaged Art from 1991-2011

Creative Time Books, 2012

Ce livre est le catalogue d'une importante exposition tenue au Creative Time à New York. Il documente (avec photos) plus de 100 projets réalisés par des collectifs engagés ou dans des contextes communautaires.

Candy Chang

Before I Die

St. Martin's Griffin, 2013

Ce livre documente le projet d'art participatif intitulé *Before I Die* [Avant de mourir] de l'artiste Candy Chang et réalisé sur 400 murs dans 60 pays et en 25 langues. On peut voir pages 159-164 la version de ce projet réalisée à Montréal (et la seule en français).

Nina Felshin (éditrice)

But Is It Art ? The Spirit of Art as Activism

Bay Press, 1995

Une anthologie de pratiques artistiques pour le changement social.

Daniel Fischlin et Ajay Heble (éditeurs)

Rebel Musics: Human Rights, Resistant Sounds and the Politics of Music Making

Black Rose Books, 2003

Les auteurEs qui ont contribué à ce livre explore les liens entre la résistance politique et la musique, et l'impact de celle-ci sur les mouvements sociaux. Le livre aborde ainsi un éventail de pratiques musicales de divers pays qui repensent l'engagement social à travers la musique, qu'elle soit improvisation jazz, blues, protest song, hip hop, punk chicano, etc.

Augusto Boal

Théâtre de l'oppimé

La Découverte, 1996

« Le théâtre de l'opprimé est un système d'exercices physiques, de jeux esthétiques, de techniques d'images et d'improvisations spéciales, dont le but est de sauvegarder, développer et redimensionner cette vocation humaine, en faisant de l'activité théâtrale un outil efficace pour la compréhension et la recherche de solutions à des problèmes sociaux et personnels. » Augusto Boal

Mady Schutzman et Jan Cohen-Cruz

Playing Boal. Theatre, Therapy, Activism

Routledge, 1994

Ce livre se penche sur l'application des techniques d'Augusto Boal, créateur du Théâtre de l'opprimé.

Carole Roy

The Raging Grannies: Wild Hats, Cheeky Songs and Witty Actions for a Better World

Black Rose Books, 2004

Ce livre retrace l'histoire de l'activisme vibrant des Raging Grannies : ces groupes de femmes âgées qui, depuis 1987, font appel à la chanson pour dénoncer de façon créative et humoristique et soulever des enjeux liés à la paix, l'environnement et la justice sociale, tout en déjouant plusieurs stéréotypes.

SUR L'ORGANISATION COMMUNAUTAIRE

Eric Shragge

Action communautaire : dérives et possibles

Éditions Écosociété, 2006

Comment agir pour donner un véritable pouvoir aux citoyenNEs ? Le travail social, l'offre de services à la communauté, l'action militante, permettent-ils de changer véritablement les choses ? Et, lorsque des organisations communautaires contestataires deviennent subventionnées, approuvées, structurées par l'État, n'y a-t-il pas danger, pour elles, de devenir des agents d'intégration au système?

D'autres livres auxquels a collaboré cet auteur :

James Defilippis, Robert Fisher et Eric Shragge

Contesting Community. The Limits and Potential of Local Organizing

Rutgers University Press, 2010

Aziz Choudry, Jill Hanley et Eric Shragge (éditeurs)

Organize! Building from the Local for Global Justice

PM Press et Between the Lines, 2012

Lorraine Guay

Pour un mouvement communautaire citoyen

Regroupement des organismes communautaires des Laurentides, 1999.

Disponible à : roclaurentides.com/Actioncommu_autonome_files/PARTIE_1-2_3-concl_biblio_5.1Mo.pdf

SUR L'ACTIVISME ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Réflexions d'ordre général, qui permettent d'inscrire la pratique de l'art communautaire militant dans les mouvements sociaux actuels

Tim Jordan

S'engager ! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs

Éditions Autrement, 2003

S'engager, militer aujourd'hui. Quels sont les nouveaux discours, les nouvelles formes de la contestation, quand ils se situent hors des institutions politiques ou syndicales traditionnelles ? Les causes sont bien pressantes et les enjeux de la lutte bien urgents, de l'anti-mondialisation au refus de l'extrême-droite, à l'affirmation de l'identité ethnique ou culturelle. Mais il est aussi question de mouvances alternatives aux contours et aux discours plus flous, et non moins radicaux : ravers, hackers, taggers et autres «désobéissants». Les modalités se font alors plus spontanées et informes. Quels sont leur voix leur discours, leur organisation ?

Florence Aubenas et MIguel Benasayag

Résister, c'est créer

Éditions La Découverte, 2002

Malgré son titre, ce livre ne traite pas de « création » artistique. Il s'intéresse aux formes multiples et diverses de cette « nouvelle radicalité » qui s'est développée depuis les années 1990, et ne se limitent pas seulement aux mouvements anti-mondialisation, en rupture avec l'individualisme triomphant et le néolibéralisme. En s'appuyant sur de nombreux exemples, les auteurEs constatent que le refus de s'inscrire dans les dispositifs militants habituels et que l'absence de leader, d'encadrement et de programme caractérise la force de ce phénomène qui ouvre la voie d'une alternative au capitalisme.

«Mais si dure ou héroïque que soit la résistance, elle se condamne à l'échec si elle s'enferme dans une logique d'affrontement sans développer aussi, surtout, de nouveaux mondes, ici et maintenant.»

Textes réunis et présentés par Rémi Bellemare-Caron, Émilie Breton, Marc-André Cyr, Francis Dupuis-Déri et Anna Kruzynski

Nous sommes ingouvernables. Les anarchiste au Québec aujourd'hui

Lux Éditeur, 2013

Ce livre discute des mouvements ou d'organisations qui se revendiquent de l'anarchisme, mais aussi de plusieurs autres qui, sans nécessairement s'en réclamer, fonctionnent et agissent selon ses principes. L'anarchisme au Québec se révèle être une véritable fourmilière, diversifiée, complexe, dynamique, une source d'inspiration pour quiconque souhaite démanteler notre société inégalitaire.

Brian K. Murphy

De la pensée à l'action. La personne au coeur du changement social

Écosociété, 2001

Peut-on vraiment changer le monde? Par où commencer ? Ce livre s'adresse à toutes les personnes qui jouent un rôle dans les milieux communautaires et éducatif, aux militantEs de tous horizons.

John Holloway

Changer le monde sans prendre le pouvoir. Le sens de la révolution aujourd'hui

Lux Éditeur et Syllepse, 2007

L'auteur montre que les mouvements sociaux depuis le milieu des années 1990 luttent pour un changement radical, mais dans des termes qui n'ont rien à voir avec la radicalité des luttes antérieures qui visaient la prise du pouvoir d'État.

Majo Hansotte

Les intelligences citoyennes. Comment se prend et s'invente la parole collective

De Boeck, 2004

Cet ouvrage aborde les nombreuses questions suscitées par une renaissance citoyenne. Face à la complexité du monde contemporain, comment l'opinion publique peut-elle encore prétendre à une participation aux affaires publiques ?

Paulo Freire

Pédagogie des opprimés

1974, écrit en 1969

Livre-référence, Freire est connu pour ses efforts d'alphabétisation visant les personnes adultes de milieux pauvres, une alphabétisation militante, conçue comme un moyen de lutter contre l'oppression.

ANALYSES SUR LE SYSTÈME ÉCONOMIQUE GLOBAL

Richard Wilkinson et Kate Pickett

L'égalité, c'est mieux – Pourquoi les écarts de richesses ruinent nos sociétés

Écosociété, 2013

Véritable livre-référence, bien documenté, qui a le mérite de démontrer pourquoi les sociétés qui tolèrent un important écart entre riches et pauvres ne profitent à personne, ni même aux bien-nantiEs.

(paru en anglais sous le titre *The spirit level. Why Greater Equality Makes Societies Stronger*, Bloomsbury Press, 2009)

Collectif pour un Québec sans pauvreté

Pour que la solidarité mette fin à la pauvreté. Six idées qui changent le monde

pauvrete.qc.ca/?Videos-des-conferences-et-de-l

Il est possible de visionner sur le site du Collectif l'ensemble des conférences ainsi que l'animation sur la pauvreté, les inégalités et la solidarité ayant été présentées dans le cadre de l'événement *Pour que la solidarité mette fin à la pauvreté. Six idées qui changent le monde*, qui a eu lieu le 14 octobre 2012 au Gesù, à Montréal. Conférences de Vivian Labrie, Julian Boal, Dan Bigras, Robin Couture, Laure Waridel, Le Comité AVEC et Riccardo Petrella.

Les réflexions apportées par l'ensemble de ces conférencierÈRes relèvent d'un cran la compréhension de l'appauvrissement en tant que phénomène collectif, et de ses effets globaux sur l'ensemble de la société, incluant les bien-nantiEs.

Jim Stanford (illustrations de Charb)

Petit cours d'autodéfense en économie – L'abc du capitalisme

Lux Éditeur, 2011

Ce livre se veut une façon de démystifier les rouages du capitalisme d'une façon qui soit à la portée de tout le monde. Il n'en demeure pas moins un peu difficile d'approche.

(paru en anglais sous le titre *Economics for Everyone. A Short Guide to the Economics of Capitalism*, Fernwood, 2008.)

SUR LE FONCTIONNEMENT EN GROUPE

Jean-Marie Aubry

Dynamique de groupes

Éditons de L'homme, 2005

Il ne suffit pas d'assembler un certain nombre de personnes dans un lieu quelconque pour constituer automatiquement un groupe. Ce petit livre pratique traite des diverses étapes de fonctionnement d'un groupe : prise de décision, organisation, animation, évaluation, etc.

ANNEXE

L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

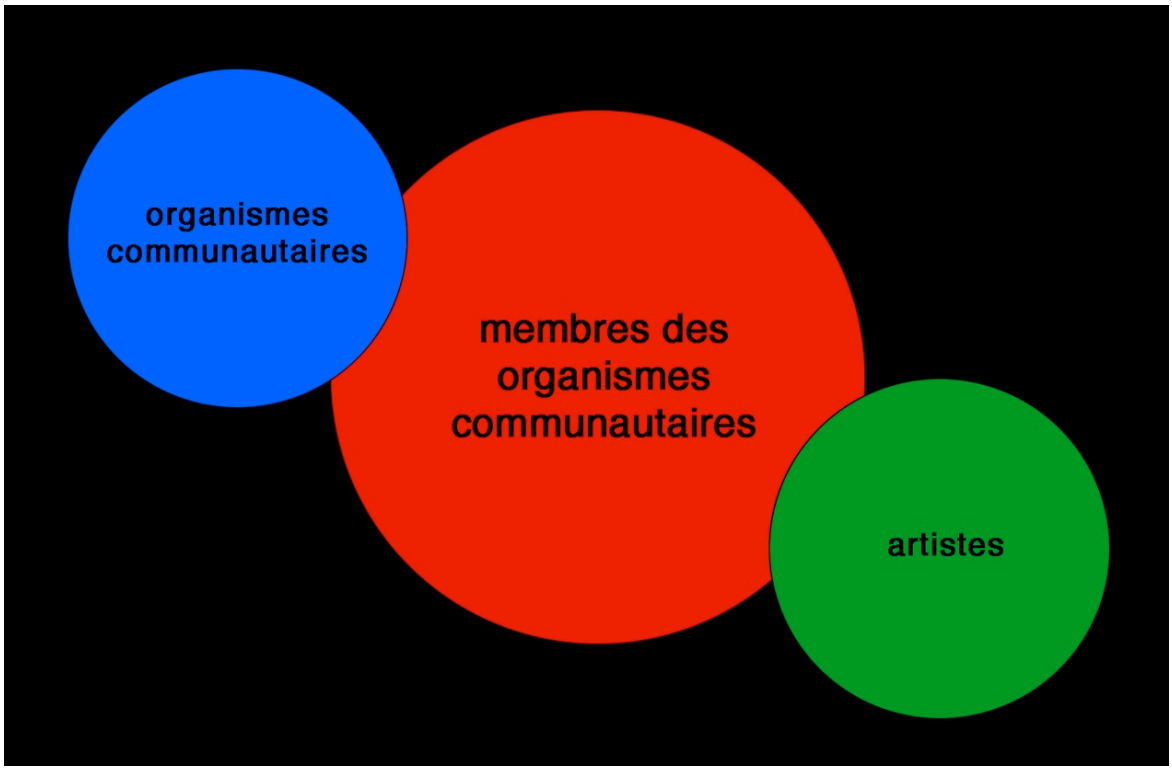
définition
principes de base
critères

L'IMPORTANCE DU PARTENARIAT

ORGANISMES COMMUNAUTAIRES / MEMBRES DES ORGANISMES / ARTISTES

Les « trois entités »

Pour ROUAGE, il importe de sentir qu'il y a une communauté derrière un projet, que tous les partenaires partagent une même intention et supportent les objectifs visés, qu'il ne s'agit pas juste d'une idée de projet mise de l'avant par une ou des personnes (artistes ou représentantEs d'organismes), aussi bien intentionnées soient-elles.



1 *L'ORGANISME COMMUNAUTAIRE*

L'organisme communautaire possède une expérience de terrain d'un des enjeux sociopolitiques qui appellent à des changements sociaux. Il a une structure qui lui permet de regrouper des membres autour de cet enjeu (lutte à la pauvreté, droit au logement social, droits des travailleurs et travailleuses, etc.)
L'implication active de l'organisme joue donc un rôle important en assurant la création d'un groupe de soutien stable, ce qui facilite l'instauration d'un climat de respect, d'écoute et de non-jugement.
Un autre de ses rôles est de mettre à la disposition du projet unE ou des intervenantEs qui favorisent le processus de prise de parole, s'assurent que les prises de décisions collectives se font de façon démocratique et égalitaire, et veillent au respect des phases du processus d'action collective.
L'organisme est invité à mettre le plus de ressources possibles à contribution afin de soutenir le projet (locaux, matériel audiovisuel, imprimante, photocopieur, etc.). Il peut faciliter certaines démarches : besoin de permis, d'assurances, services comptables, etc.

2 *DES MEMBRES DE CET ORGANISME*

Si le cercle du milieu est plus gros, c'est pour bien illustrer que tout part des expériences vécues par les membres. L'objectif de ces projets est de faire entendre des voix qu'on n'entend pas (ou pas assez) par le biais de l'art – peu importe l'expérience artistique des membres.
Si toutes les décisions sont prises ensemble,

il est donc primordial que ces personnes soient partie prenante du projet, et ce, dès le début.

Les membres sont les expertEs de leur propre situation et acceptent d'agir en vue d'une transformation sociale. Leur rôle est de partager leurs expériences, leurs histoires, leurs talents, exprimer des opinions et contribuer par leur créativité à la réalisation du projet.

3 *UN-E ARTISTE OU COLLECTIF D'ARTISTES*

Étant un organisme artistique, Engrenage Noir soutient la pratique des artistes qui souhaitent s'engager dans une démarche collaborative militante. Il n'est pas requis que ces artistes aient un statut professionnel, mais plutôt démontrent des capacités d'écoute et de respect afin d'accompagner le processus de collaboration, et adhérent aux revendications sociales de l'organisme communautaire et de ses membres. Le rôle des artistes est de favoriser le processus créatif, partager des outils artistiques variés avec le groupe et soutenir la réalisation de créations artistiques collectives.
Les artistes insufflent au projet une démarche qui fait appel à l'imaginaire afin de résister autrement... de rêver, de questionner, de brasser...

LES 5 PRINCIPES DE L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT

1

L'aspect collectif

La participation d'un groupe de plusieurs personnes tout au long du processus d'action.

2

L'importance des personnes les premières concernées

Les actions portent sur une situation d'oppression ou d'exclusion sociale vécue et partagées par des membres d'un organisme.

3

L'aspect militant

S'attaquer aux causes systémiques à l'origine des situations d'exclusion,
et non intervenir sur les comportements, habitudes ou connaissances des personnes.

4

Le processus artistique

la présence de l'art dans toutes les étapes du processus d'action collective

5

La collaboration

la participation de touTEs les membres d'un projet dans le processus décisionnel (à toutes les étapes, et ce dès la conception). Ce processus est basé sur le consensus.

3 CRITÈRES

1

s'assurer que les trois entités (organisme communautaire, membres de l'organisme et artiste ou collectif d'artistes) participent dès le départ et tout au long du projet

2

organiser des rencontres hebdomadaires pendant un an, dans un lieu, avec un groupe stable

3

accepter de s'engager dans un processus d'analyse critique qui mènera à au moins une action publique avec un focus militant clair

QU'EST-CE QUE L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT ?

Pour Engrenage Noir / ROUAGE, l'art communautaire militant n'est pas la même pratique que « l'art en tant qu'expression personnelle », ni « l'art-thérapie », ni n'est seulement de « l'art communautaire », ni simplement de « l'art politique » ou de « l'art engagé ».

Il s'agit d'abord une forme d'engagement social, une manière d'expérimenter concrètement la démocratie directe et d'exercer sa citoyenneté.

L'ART COMMUNAUTAIRE MILITANT implique une forme de collaboration à long terme entre **un organisme communautaire**, **des membres de cet organisme communautaire** qui partagent une même forme d'oppression ou d'exclusion sociale, ou visent une même revendication sociale, et **unE artiste ou collectif d'artistes**. Cette collaboration implique un nombre restreint de participantEs, parfois sans expérience artistique, mais qui constituent un noyau stable sur une période prolongée (durée minimale d'un an). Étant donné la nature exigeante de cette démarche, il est suggéré de débuter un projet avec un nombre plus élevé de participantEs, afin de prévoir les abandons «normaux» en cours de route. On considère qu'un minimum de 5-6 membres de l'organisme est requis pour constituer un groupe.

L'une des particularités de cette pratique est le choix de favoriser l'implication des membres d'un projet dans les processus décisionnels (à toutes les étapes, et ce dès la conception). L'organisme communautaire, les membres de cet organisme et les artistes contrôlent le processus, l'esthétique, le contenu, la production et la diffusion de la démarche créatrice et des œuvres.

L'art communautaire militant est un moyen d'intervention privilégié car il permet aux personnes d'acquérir de l'autonomie pour elles-mêmes et pour leurs communautés et, au fur et à mesure, d'accroître leurs capacités à revendiquer leurs droits. Dans de tels projets, il s'agit moins de « produire » des peintures, des sculptures, des vidéos, de la danse ou de la musique, etc., mais avant tout **de concevoir, d'articuler et de créer de meilleures conditions de vie.** Et cela se fait dans un espace de non-jugement où les personnes sont libres d'expérimenter, dans le respect de leur rythme propre.

AUTREMENT DIT…

L'art communautaire militant, c'est… quand un organisme communautaire et ses membres travaillent ensemble avec unE artiste ou collectif d'artistes pour faire de l'art, même s'ils n'en ont jamais fait. Par des dessins, du collage, de la peinture, etc., ils vont parler d'un problème qui les touchent tous.
Pour changer le négatif, il faut agir ensemble dans le respect, en ne jugeant pas.
Du début à la fin, tout est décidé ensemble : le choix du sujet, comment on va en parler et à qui on va le présenter. C'est important qu'on soit tous et toutes d'accord.
Petit à petit, les personnes apprennent plus, selon ce qu'elles sont capables de faire, à leur vitesse.
À la fin, elles sont capables de plus faire des choses seules et pour les autres.
Et elles peuvent choisir un autre but à atteindre, un autre projet à faire.

La peinture, la sculpture, la chanson, le théâtre, ce sont des moyens pour exprimer quelque chose et qu'on peut présenter à d'autres personnes.
On appelle ça de l'art. Des artistes font ça pour gagner leur vie, mais tout le monde peut en faire. Mais l'art, on peut aussi s'en servir pour dire que quelque chose n'est pas juste ou demander que ça change.
Engrenage Noir offre un programme qui s'appelle Art communautaire militant pour ça.
Dans ce projet, les participantEs, les animateurs et unE artiste travaillent ensemble pendant environ un an. Tout le monde participe de façon égale, décide ensemble.
Mais tout le monde participe avec ce qu'il a le goût de faire et à son rythme.

Les membres font un travail ensemble pour déterminer comment elles vont fonctionner.
Ce sont des personnes qui vont ensemble décider de ce qui ne fait pas leur affaire et comment elles pourraient le faire savoir, mais elles vont avoir unE artiste qui va leur donner des moyens pour le faire savoir.
Et elles aussi vont essayer de le faire savoir au plus grand nombre dans le but d'améliorer leur condition de vie, pas seulement pour elles, mais dans la communauté.
Les artistes vont donner une voix, une autre manière, comme un haut-parleur, pour faire porter le message encore plus loin.

ET LA COMPOSANTE MILITANTE
dans ce type de projets

1

Le militantisme ici nommé

vise à changer les modes de domination sociale et économique que sont :

– le capitalisme : par exemple, défendre les droits des personnes en situation d'appauvrissement, l'accès au logement social;

– le sexisme : par exemple, défendre et promouvoir les droits des femmes en situation économique précaire, la discrimination sur le marché du travail;

– le racisme : par exemple, défendre et promouvoir les droits des immigrantEs, réfugiéEs, membres des communautés culturelles et des communautés autochtones, victimes de discrimination sur le marché du travail, ou pour l'accès aux services publics, au logement abordable;

– et autres formes de discrimination sociale et économique que vivent certaines communautés.

QUELQUES EXEMPLES

d'autres projets qui pourraient être éligibles au soutien de ROUAGE :

- avec des membres de communautés culturelles ou de communautés autochtones : discrimination pour l'accès au travail, à un logement décent, etc.
- avec des communautés de lesbiennes, gais, bisexuelLEs, transgenres, transsexuelLEs : les relations entre sexualité et pouvoir; critique de l'hétérosexualité en tant que système politique de contrôle; lutte contre l'homophobie, etc.;
- avec des personnes atteintes de santé mentale : la discrimination pour l'accès au travail, aux services publics, à des logements abordables, etc.;
- avec des personnes âgées, avec des personnes atteintes du SIDA ou autres projets en lien avec le système de santé: l'opposition aux coupures dans le système de santé publique; une critique du complexe industriel médical, qui fait en sorte que le prix des médicaments est trop élevé, etc.;
- avec des travailleuses et travailleurs du sexe : défense des droits à la santé et à la sécurité de ces travailleuses et travailleurs; combattre la discrimination faite aux personnes travaillant dans l'industrie du sexe.
- ET AUTRES...

2

L'art communautaire militant vient appuyer l'action des organismes communautaires qui visent à remettre en cause les pouvoirs en place et à atteindre une meilleure justice sociale et économique. Il va plus loin que seulement encourager des groupes marginalisés ou victimes de discrimination à s'exprimer par la créativité. Si des groupes sont ainsi marginalisés ou discriminés dans notre société, c'est qu'il y a des causes systémiques qui créent ces situations.

L'art communautaire militant cherche à mettre en évidence et à confronter, en faisant appel à l'imaginaire, les causes systémiques à l'origine de situations d'exclusion : un système capitaliste axé sur le profit à court terme, qui fait beaucoup de laissés-pour-compte. ***Ce système est inacceptable. Il appelle à être défié et changé.***

Ne pas se concentrer sur les causes premières de la pauvreté, de l'exclusion, de la discrimination et de l'inégalité équivaut à laisser le système actuel – avec toutes ses injustices – en place, intact, libre de continuer à exploiter et à marginaliser les personnes déjà dans des conditions de vie précaires.

Remettre en question les liens entre le système actuel et la marginalisation

3

Le militantisme est une action prise collectivement, en solidarité, et portée dans l'espace public. Avant que les membres d'un organisme communautaire en arrivent à sortir publiquement afin de revendiquer leurs droits, des étapes préliminaires d'analyse peuvent être nécessaires, entre autres sous forme d'éducation populaire.

Mais c'est au moment où un projet prend un focus militant clair qu'il devient éligible à un soutien de ROUAGE.

4

Les projets d'art communautaire militant mobilisent directement les personnes les premières concernées, celles qui ont l'expérience et la connaissance de première main sur les conditions matérielles, sociales et politiques qui ont un impact sur leur vie. ***Elles sont également à même de trouver les solutions créatives les plus appropriées face à ces conditions.*** L'art communautaire militant tend vers une démocratie concrète dans laquelle les personnes peuvent s'autogérer et faire entendre elles-mêmes leurs voix.